BARRICATA

FANZINE DE CONTRE CULTURE DU RASH PARIS-BANLIEUE



THE OPPRESSED - STAGE BOTTLES - AD - FAJARDIE
WINSTON SMITH - NOAM CHOMSY - WACQUANT - HALIMI
PROFANE EXISTENCE -ANTI-FLAG - AIM

- NUMÉRO 13 - MARS 2005 - 2,50 EUROS -

EDITO

Salut à tous,

Ouf, Barricata arrive enfin! Et pour tout vous avouer, ce ne fut pas facile de sortir ce numéro! Initialement, y'a quelques semaines, je vous avais concocté un petit édito bien haineux, lyrique à souhait, presque intemporel, où une fois de plus, je vomissais sur l'apathie et la modération d'une grande partie de nos frères humains. Finalement, à l'heure du bouclage, je préfère le jeter. A-t-on encore besoin de vous convaincre de notre rejet de l'air du temps (retour du religieux, sécuritaire, ultra-individualisme), vous, lecteurs et camarades de longue date? Une fois n'est pas coutume, je vais vous parler de la vie de ce fichu fanzine, auquel on tient tant, mais qui est si lourd à gérer.

Six ans déjà qu'on sévit, punaise, ça fait un bail maintenant! Six ans et 13 numéros seulement. Mais y'a rien à faire, on arrive pas à aller plus vite! Et pour cause, les galères d'informatique, leitmotiv du fanzinat, ça n'arrive pas qu'aux autres ! Sur le précédent numéro, le #12, on finissait la maquette quand notre ordinateur a planté. Quatre-vingt pages qui s'envolent, un boulot monstre! Trois jours de désespoir plus tard, on s'y remettait. A l'imprimerie, ce fut au tour du fichier PDF de bouger, fait absolument improbable, et pourtant les polices sautèrent. *« Soyez maudits, c'est tout ce qu'il vous reste! »*

Ce numéro #13, sincèrement, on pensait le sortir plus tôt. Mais malgré 10 relances, certains groupes n'ont pas répondu. Quant aux autres, il leur a parfois fallu six mois. Du coup, certains articles d'actualité sont passés à la corbeille. La palme de la galère revient indéniablement à l'interview de Fajardie. Nous avons réussi un double exploit: fausse manip donc pas d'enregistrement, puis perte des photos par le labo, il a fallu les refaire... Traduire, trouver des iconographies, relire trois à quatre fois l'ensemble pour supprimer l'essentiel des fautes, tout ceci est long, très long, et usant, mais c'est le jeu... C'est ça le *do it yourself*, la base de l'esprit punk, et on y tient plus que tout, car il nous assure notre liberté de ton!

Cette fois-ci, on s'est intéressé à l'Amérique, on a même quasiment préparé un numéro spécial. Mais pas à l'Amérique impérialiste de Bush et consorts dont on nous rebat les oreilles dans la presse bourgeoise; non, nous, celle qui nous branche, c'est cette « autre Amérique », alternative, contestatrice, insolente, celle qui lutte pas à pas, celle qui dit: « Pas en notre nom », celle qui détruit les oreilles à grands coups de grattes saturées. De Chomsky aux petits gars d'Anti-Flag, en passant par les militants indiens de l'AIM, on vous en a collé pour tous les goûts! Et puis, on a ajouté quelques petites interviews de groupes clés comme les Oppressed et Stage Bottles. A ce propos, vous avez vu le petit festival qu'on vous prépare pour les 3 et 4 juin 2005? Que du bon, et dans une superbe salle! Alors halte à la logorrhée, rendez-vous en concerts et en manifs, et gageons qu'ils ne manqueront pas en ce nouveau printemps qu'on vous souhaite rageur, irraisonné et créateur.

Pâtre. Le 22 mars 2005.

MENU

ANTIFASCISME ET DÉCIBELS:

PRISON:

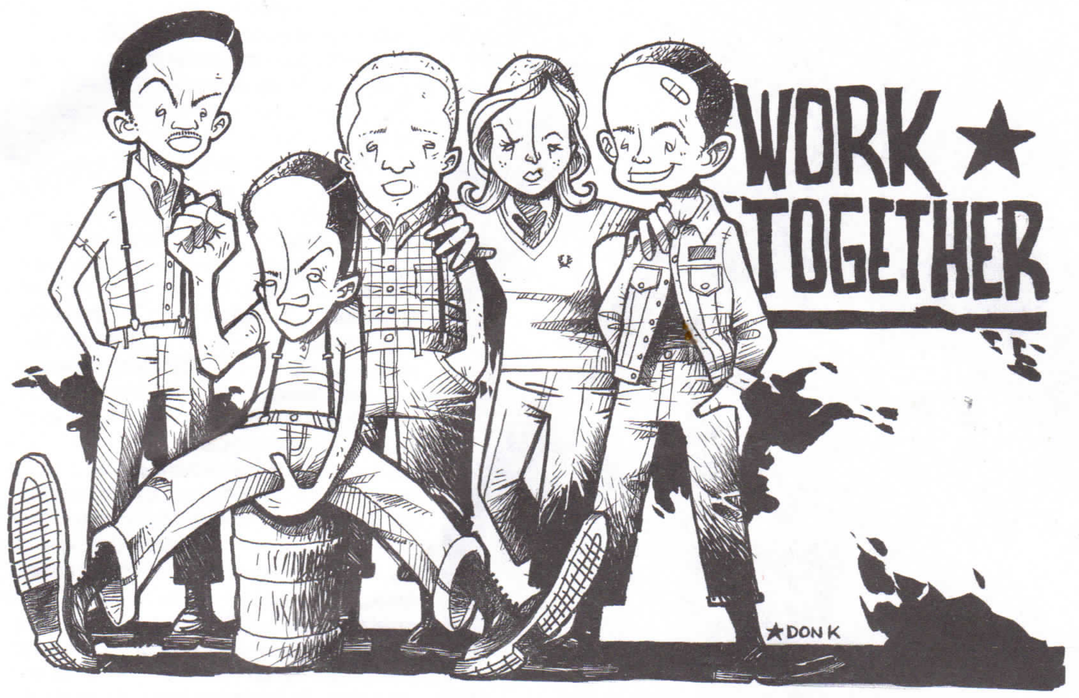
POLAR:

THE OTHER SIDE OF AMERICA:

CHRONIQUES:

Comité de rédaction: Alice, Pâtre, Solen, Fred, Géraldine, Mateo.
Avec la collaboration de: Gregor Markowitz, Renato, Thierry Turtle Ramblers, Nico King Martov, Fred Skactiviste, Tristan BFM, Larry Portis, Serge Halimi, Cark, DD La Fraction, Patrick Treze, commission prison CNT, Turtle J., Steph M.L., Frank Mintz, Ramon Vitesse, Sylvanu, CSPCL.
Dessinateurs: Chester, Gil, DonK., Zigomar, Pico (couv).
Photographe: Yann Derais.
Imprimeur: **Mimich R.B.**

Contact: BARRICATA / RASH Paris, chez Crash, 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris.
Site internet: www.contre.propagande.org
E-mail: rashparis@no-log.org
Abonnement: 10 euros pour 3 numéros p.c. Cash, timbres ou chèques sans ordre.



THE OPPRESSED

Le légendaire groupe gallois remonte sur scène après une longue absence. Retour sur la génèse du Sharp avec le spécialiste en la matière.

Après plus de vingt années d'absence, The Oppressed reprennent du service. À l'heure où nos potes Sharp de Milan, sont persécutés par les bones Italiens et la justice de Berlusconi; où certain de leurs «homologues» parisiens, arborent avec complaisance le drapeau français sur leur logo, et préfèrent accueillir des groupes de chez Dim records (label nazi) plutôt que de virer les fafs de leurs concerts, il fallait bien éclaircir le mystère Sharp. Qui a tort? Qui a raison? Les Parisiens ou les Milanais? Roddy Moreno est clair, le Sharp est radicalement antifa ou n'est pas.

Barricata: Même si presque tout le monde connaît l'histoire des Oppressed, pourrais-tu nous rappeler les débuts du groupe, comment et quand vous l'avez créé?

Roddy Moreno: Le groupe existait déjà depuis 9 mois avant que je ne le rejoigne, et c'était un an avant que je reprenne le chant. C'est là que nous avons laissé tomber toutes les anciennes chansons et que j'ai écrit les nouvelles. Mars 1981, Russel (Ducky) et moi venions d'être relâchés de prison. A ce moment-là, nous ne nous connaissions pas et c'est une pure coïncidence que nous ayons été tous les 2 chopés pour violence. Quoi qu'il en soit, Ducky (guitare), son frère Ronnie (basse) et Gary Tier (batterie), tous des skins de Cardiff, ainsi que Martin Brennan (chant) un skin de la vallée, ont formé un groupe de oi! Après avoir essayé plusieurs noms, dont Forced Oppression, ils décidèrent que The Oppressed le faisait. Et ainsi, sans réelle habileté mais plein d'enthousiasme, les mecs trouvèrent un concert.

Pendant ce temps-là, j'étais en train de créer Insanity Squad avec mon frère Dom à la basse, son pote Vince King au chant, un type appelé Ed Flemming à la batterie et moi à la guitare. Vince et moi, on était skins et Dom et Ed étaient punks, ce qui a fait de nous le premier groupe skunk de Cardiff.

Nous avons fait quelques concerts dans notre coin, mais n'avons rien enregistré, et tout est tombé à l'eau après avoir fait un concert tellement bourrés qu'on ne tenait pas debout. De retour chez Ducky, Ronnie avait quitté les Oppressed. Rien de grave simplement, ça ne le branchait plus. En cherchant un nouveau bassiste, ils ont demandé à mon pote Paddy (Suedehead) Murphy s'il voulait les rejoindre. Suedehead ne savait même pas jouer du triangle alors il me proposa à sa place. Tous les 2 nous avions vu leur premier concert et je me souviens avoir dit à Jayne: *«Je devrais être dans ce groupe»* Alors Ducky, Gary et Brennan ont fini par se pointer chez moi et m'ont fait une offre que je ne pouvais pas refuser. J'ai suggéré que Dom reprenne la basse et que je devienne le second guitariste et tout le monde était content. Ça devait être autour de Noël 1981 et ce line-up dura à peu près un an. Brennan et Gary avaient décidé de partir alors j'ai repris le chant et nous avons trouvé le Kid, Lee Jenkins, comme batteur. Lee était de Risca, à environ 20 miles de Cardiff, c'était un gamin de 16 ans qui m'avait répondu: *«Je suis un tueur»* quand je lui avais demandé s'il y connaissait quelque chose. Ce line-up dura deux ans et enregistra à peu près tout ce qui est sorti dans les années 80. Presque tous nos concerts se terminaient en bordel (on ne se refait pas) et finalement, on a fini par être saoulés par tout ça. Nous nous sommes retrouvés en studio avec Juan Garcia à la batterie, un punk d'à côté de Cardiff. Nous avons enregistré 3 titres mais n'avons fait aucun concert. Et voilà tout pour les années 80. Ça a duré à peine quatre ans mais ça semblait une vie entière...

Barricata: Pour les petits nouveaux de la scène punk et skin, pourrais-tu nous rappeler pourquoi les Oppressed ont choisi de se poser en tant qu'antiracistes? Comment as-tu crée le Sharp UK?

Roddy Moreno: Début 1983, nous avons joué à Swansea, au Pays de Galles, et un branleur a commencé à tirer des siegs devant nous. Je lui ai dit d'arrêter mais il a continué alors j'ai défoncé ce con. A cause de cet incident, j'ai écrit «Work Together» et sur la pochette il y avait une photo de deux jeunes skinheads, l'un noir, l'autre blanc. Je voulais montrer où nous en étions. Voici deux textes qui figurent sur le site des Oppressed qui répondent assez bien à ta question.

«Novembre 1988. Paddy Suede et moi sautons dans un avion en direction de New York City. Je m'étais arrangé pour qu'on atterrisse chez Rob Hingleys (The Toasters). Après une nuit chez lui, il nous envoya chez André (The Press). Il nous fit sortir et nous avons passé la seconde soirée avec les NY Citizens et la troisième avec les Radicts. Le quatrième jour, comme j'avais le mal du pays, on est rentré chez nous. Mais quoi qu'il en soit, là-bas, j'avais trouvé des flyers du Sharp NY. Je trouvais que c'était une pure idée et une fois rentré, j'ai fait passer le mot. Peu de temps après, il y a eu un festival ska de deux jours sur Londres avec Prince Buster ainsi que Laurel Aitken et beaucoup



«DE MON POINT DE VUE BEAUCOUP DE GENS UTILISENT L'ÉTIQUETTE "APOLITIQUE" COMME UNE EXCUSE.»

d'autres. J'ai ramené plein de badges, de flyers et de cartes avec le logo du Sharp que j'avais repiqué sur celui de Trojan, Suede et moi, on les a distribués pendant les concerts. A partir de là, des skinheads de tout le pays nous écrivaient pour avoir du matos et créer leur chapitre local, et en moins d'un an, c'était devenu un truc global. Le reste, c'est de l'histoire.»

Sharp – un point de vue personnel. Skinheads Against Racial Prejudices : il n'y a rien de plus simple!

«Si tu es skinhead et que tu es antiraciste alors tu es Sharp par définition. Que tu portes un patch ou non ne change rien. Que tu te revendiques ou non de l'antiracisme, le fait est que tu es un skinhead Sharp si tu es contre le racisme.

Pourquoi devrais-je m'excuser pour ce que font et disent les skinheads racistes?

Encore une fois c'est très simple, ne t'excuses pas! Mais ne te plains pas quand il n'y a pas de concerts et que les seuls skinheads de ta ville se branlent à propos d'Hitler. Sharp ce n'est pas s' excuser, c'est déclarer ouvertement ce que tu revendiques. Nous sommes droits et fiers.

Et toi t'en es où?

Laissons la politique en dehors de tout ça.

Je ne pourrai pas être plus d'accord. Regardons les choses en face la seule politique dans la culture skinhead a été ramenée là par les boneheads. Alors si tu veux te débarrasser de la politique, bats-toi contre les boneheads. Ils pissent sur la culture skinhead depuis des années et ce sont des groupes comme le Sharp qui ont maintenu le sens originel de ce que c'est qu'être skinhead.

Vous créez une division.

Quand les Sharp ont mis le premier coup de pied dans la fourmilière, on s'attendait à se faire rentrer dedans par les boneheads. Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'était de me faire rentrer dedans par des skins "apolitiques". De mon point de vue beaucoup de gens utilisent l'étiquette "apolitique" comme une excuse. Si tu ne veux pas être actif, très bien, mais ne nous emmerde pas parce que nous nous battons. Et si nous causons une division et bien putain tant mieux! La division est entre les skinheads et les boneheads. Heureusement, maintenant tout le monde connaît l'histoire du mouvement skinhead. Depuis les années 60 jusqu'à maintenant. Des Rudies Jamaïcains aux Mods britanniques, nous avons évolué vers une culture prolétaire qui s'est répandue à travers le monde. Reste vrai par rapport à ta culture, souviens toi de tes racines. Si tu n'as pas le bagage, arbore au moins tes boots. Nique le fascisme avant qu'il te nique.

Barricata: Tu es à l'origine des labels Oi! Records et Ska Records, pourrais-tu nous en dire un peu plus? En y repensant, y a t'il des groupes avec lesquels tu aurais aimé ne pas travailler et pourquoi?

Roddy Moreno: Les Oppressed avaient splitté et j'avais des contacts avec des distributeurs de disques. J'ai simplement utilisé la réputation gagnée avec le groupe pour lancer les labels. Plus tard j'ai regretté avoir travaillé avec Condemned 84 et Section 5 parce qu'après avoir débuté sur mon label, ils ont commencé à traîner dans des cercles chelous, et jouaient pour et avec des gens d'extrême droite.

À propos du label Oi!/Ska Records:

«Après le split du groupe en 84, j'ai décidé de mettre en place le label OI! Records. A cette époque, on ne pouvait pas faire de oi! sans que les médias et la presse musicale nous taxent de racisme. Skrewdriver et les autres branleurs du genre avaient répandu leurs conneries. Alors j'ai décidé de montrer que la oi! n'avait rien à voir avec les fascistes. J'aurais pu appeler le label Streetpunk et ma vie aurait été plus simple, mais comme je le disais, je tenais à clarifier les choses. J'ai mis une annonce dans le magasine musicale Sounds pendant une semaine disant *"Recherche groupes de Oi! ni communistes ni racistes"* et les démos ont commencé à pleuvoir dans la boîte au lettre. Le premier enregistrement a été "Bricks, Blood'n'Guts (In 1985)" de Complete Control. C'était le premier groupe de Matty Blaggs (RIP) qui a formé par la suite The Blaggers/Blaggers I.T.A. Après j'ai enregistré le premier L.P. des Blaggers "On Yer Toez". Certains des autres groupes du label étaient : Oi! Polloi, Vicious Rumours, The Magnificient, Barbed Wire LastRough Cause, Society's Reject, The Press, The Radicts, Abnormal, Last Stand, The Glory, Winstone and the Churchills et les Oppressed. Les Feckin'Ejits sont apparus sur la compil' This Is Oi! Il y a eu quelques erreurs de parcours et il y a un ou deux groupes que je souhaiterais ne pas avoir sortis. Il faut se rappeler que tous les groupes que j'ai sorti étaient nouveaux, sans précédent enregistrement, donc quand les groupes me disaient qu'ils étaient contre le racisme et que les enregistrements pour le label n'avaient rien d'étranges en eux-même, je les croyais. En y réfléchissant, je suis fier de certains des groupes qui sont passés par mon label. En particulier Matty et le reste de la Blagg Brigade. Antifascistes jusqu'à la moëlle. Ska Records n'était qu'un à côté traitant avec des groupes Ska US comme les Toasters et Bim Skala Bim. Ska Records a sorti 10 L-Ps et 2 E-Ps, l'un d'eux étant le EP "Rude Boy Schuffle" par mon groupe de ska, The Rude Boys. A la fin des années 80 le business ralentissait et Jayne était enceinte de mon petit Oi! Boy (Paul), alors j'ai lâché le label et je me suis posé. A ce moment Mark Brennan a repris le bâton du label Oi! avec son label Captain Oi!, et depuis, il continue.»

Barricata: Quand as-tu décidé de reformer le groupe et pour quelles raisons?

Moreno: Nous avons reformé le groupe dans les années 90 simplement pour combattre le fascisme et nous n'avons fait que 3 concerts. Après le split en 84, j'ai passé les 6 années suivantes à monter et diriger mes labels Oi! et Ska Records, j'ai aidé à établir le Sharp et en 1987/88 j'ai formé The Rude Boys avec mes frères Dom et Adrian (RIP), et trois saxophonistes. A la fin des années 80, le groupe tombait en miettes et les labels avaient des difficultés. Un bébé était sur le point d'arriver (Oi! Boy) alors j'ai arrêté la musique et j'ai trouvé un boulot. J'ai reformé les Oppressed en 1994, quand quelques merdes fascistes se sont mises à coller des stickers C18 («les nègres dehors») dans mon quartier. J'ai déchiré les stickers et je me suis dit «Fuck this», j'ai décidé d'utiliser la réputation du groupe pour combattre le fascisme à nouveau. Durant les 2 années qui suivirent, Dom Adrian et moi avons enregistré des disques antifascistes dont l'EP de soutien *Fuck Fascism.* Nous avons joué dans des concerts locaux : «Shows For The Boys» dont notre concert d'adieu avec les Warriors qui a été filmé pour la vidéo «They Think it's Over- It Is Now». Bien qu'il s'agissait de notre concert d'adieu, nous avons reçu une offre que nous pouvions pas refuser : jouer au Camden Irish Center lors du «Anti-Fascist Action» (le 5 octobre 1996). Le C18 a ruiné un concert des Business parce qu'il n'y avait pas le dispositif de sécurité fourni par le C18. Dès lors les fascistes ont annoncé qu'aucun groupe oi! ne pourrait jouer à Londres sans l'équipe de sécurité du C18. Les potes de l'AFA (Anti-Fascist Action) ont dit «Fuck That» et ont organisé



un concert pour nous. Floy d était désormais à la guitare et ce fut son seul et unique concert avec nous. Les Stage Bottles étaient venus d'Allemagne pour nous soutenir. Ce fut une grande nuit. Exactement comme en 81, aucun problème. Ce fut l'un de nos meilleurs concerts, et comme par hasard, on a pas vu le C18. En 1998 nous fûmes de retour avec un nouveau batteur (Yan) pour de nouveaux enregistrements.

Barricata: Quel est le nouveau line-up des Oppressed? Avez-vous de nouveaux projets comme de prochains enregistrements ou concerts ?
Roddy Moreno: Le dernier line-up est moi et mon frère Dom depuis les années 80, Steve Floyd depuis les années 90, et Tony Kizmus (Ex Societys Rejects). Tony était le petit skin blanc sur la pochette de «Work together».

Dates à venir:
Antwerp, Belgique, **le 26 Mars 2005.** Avec Stage Bottles, The Agi Comrades (Comarde and The Agitators) et Heros and Zeros. Padova, Italie, Work Together Antifa Fest', le **23 Avril 2005.** Avec Klasse Kriminale, Antirassia Grop et Lumpen. Toronto, Canada, Insurgence Birthday Bash, **le 30 Avril 2005.** Avec The Prowlers, The Class Assassins et Fallout. Morecambe, Angleterre, Wasted Fest', **le 21 Mai 2005.** Paris, France, concert de soutien antifasciste, **le 4 Juin 2005.** Avec Stage Bottles, Brixton Cats, Inner Terrestrials. Tournée au Japon, en Août 2005 (deux semaines). Avec United We Stand. Tournée européenne, **Automne 2005** (10 jours). Avec The Prowlers.

Nouveaux enregistrements :
Skinheads Unity, split cd 12 titres (Bootstomp Records) Japon. Avec 3 titres inédits chacun de The Oppressed, United We Stand (Japon), United Front (Ecosse), et Oi! Valcans (Japon). Dates de sortie: octobre 2004.
The Oppressed/The Insurgence, EP 4 titres (Insurgence Records), Canada. Titres: «I Don't Wannna» (anglais, espagnol) et «Blue A rmy» (vocal et intrumental). Date de sortie Avril 2005.

Barricata : Quel est ton opinion sur la scène skinhead et punk actuelle? En France un clivage important existe entre les skinheads apolitiques qui clâment qu'ils sont fiers de leur pays et vont au concert dans des salles fascistes comme le Kastelein en Belgique, et les skins antiracistes et antifascistes du Sharp et du RASH. La même situation existe-t-elle au Pays de Galles ou même en Grande-Bretagne ? Qu'est-ce que tu en penses?
Roddy Moreno: Au Pays de Galles il n'y a pas de scène du tout. Elle a disparu il y a des années. Dans le reste de l'Angleterre c'est comme sur le continent et je pense que ça pue quand les gens excusent le fascisme juste pour passer une bonne soirée. Je pense que tu dois rejeter le fascisme et que si tu vas à leurs concerts ou si tu achètes leur musique, tu supportes leur haine. La raison pour laquelle je me suis investi dans le Sharp était pour aider à construire un mur séparant les vrais skinheads de la merde.

Barricata: Que penses-tu du Sharp actuel? A-t-il atteint ses principaux objectifs à savoir clarifier la scène?
Roddy Moreno: Pour moi le Sharp c'est une attitude, et cette attitude a fait son boulot. Les Nazis et les apolitiques critiquent le SHARP mais c'est naturel car le Sharp les montre tels qu'ils sont.

Barricata: Quel est ton opinion sur d'autres groupes comme le RASH?
Roddy Moreno: Je n'ai pas d'opinion politique manifeste excepté de combattre le fascisme dans notre culture. Je me tiendrai aux côtés de tous les groupes qui combattent aussi le fascisme.

Barricata: Maintenant changeons de sujet, quel est ton meilleur souvenir avec les Oppressed?
Roddy Moreno: Dans les années 80, ça a été de jouer avec les Business à Bridge-End, au Pays de Galles. Ils ont amené beaucoup de fans de West Ham avec eux, et notre crew était des fans de Cardiff, alors le concert s'est terminé en une monstrueuse bagarre entre Cardiff et West ham. Bien que chaque bande de fans se détestait, ils aimaient tous les deux groupes, ce fut une grande nuit. Puis en 1996 nous avons joué pour le concert de l'A.F.A. à Londres, terrible.

Barricata: Quel chanson des Oppressed préfères-tu?
Roddy Moreno: Mes chansons préférées sont des trois décennies. «Work Together» des années 80, «The A.F.A. Song» des années 90, et une nouvelle chanson: «I Don't Wanna» du EP Insurgence.

Barricata: Quels sont les groupes que tu apprécies aujourd'hui et pourquoi?
Roddy Moreno : Les Ecossais de United Front, une pure musique de hooligan, ça me rappelle quand on était plus jeune. Les Japonais de United We Stand, parce qu'ils font de l'excellente musique. Les Irlandais de Runnin' Riot, more Noise for the Boys. Les Canadiens des Prowlers, un autre grand groupe skinhead.

Barricata: En général quel genre de musique écoutes-tu?
Roddy Moreno: Du R'n'B jamaïcain, du Ska, du Rock Steady, du Skinhead Reggae, de la Soul et du Motown des 60's. Je suis aussi DJ dans ce Boss Sounds «Downbeat Sound».

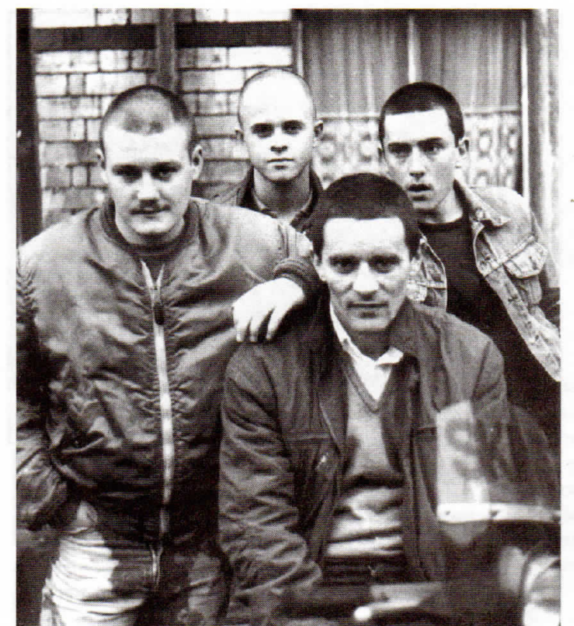
Barricata: Quelque chose à ajouter?
Rody Moreno: Merci les gars.



L'ÉVOLUTION DU MOUVEMENT SKINHEAD (NAISSANCE D'UN HOOLIGAN)

L'histoire commence au milieu des années 60 avec les mods. Les mods avaient deux styles distincts. Il y avait les mods habillés impeccablement (les soft mods) en costumes italiens, avec des chaussures faites à la main, et puis, il y avait les mods working class (les hard mods) avec leurs parkers, les Levis, et les pompes en daim. Naturellement, les styles se sont mélangés, et les hard mods s'habillaient de façon plus classe pour sortir dan s les clubs, tandis que l'élite autoproclamée s'habillait pour les confrontations avec les graisseux et les gangs de bikers en cuir.
En plus de la soul et du ska, ils écoutaient aussi des groupes comme les Who, les Small Faces et les Kings, mais c'est le son des ghettos noirs de Jamaïque et des USA qui a réellement influencé la scène. Avec la musique sont arrivés les fringues, les Levis Sta-Prest, les chemises Ben Sherman, les chaussettes blanches et les Pork Pie venues des USA via la Jamaïque et importées en Grande Bretagne par les immigrés jamaïcains venus y travailler.
Comme les années 60 avançaient, les mods ont splitté. Les softs adeptes de la mode Peacock (paon), ont lentement évolués vers le style hippy avec les cheveux longs, des chemises à fleurs et des pattes d'efs, se pacifiant à l'écoute du «Magic Bus» des Who et en tripant sous acide.
En réaction à toute cette merde hippie, les hard mods se sont endurcis et sont devenus les skinheads.
Fin 1968, le mouvement skinhead avait explosé à travers le pays et partout les mômes working class se rasaient les cheveux et portaient bretelles et bottes. Pour les kids du Royaume Uni, «Hate and War» sonnait mieux que «Peace and Love».
En 1969, les hard mods qui avaient donné naissance au mouvement skinhead, vieillissaient et laissaient le champ libre au jeunes skinheads qui se déchaînaient. Les affrontements durant les matchs de football devenaient un rituels hebdomadaire, et les Bootboys étaient en première ligne. Et ce n'était pas que de la bagarre. Quand la nuit venait, c'était l'heure des sta prests, des crombies... Quelques pintes de cidre, et on allait au club des jeunes pour essayer de trouver une bird. Des birds et de l'alcool, que peut-on demander de mieux quand on est un jeune hooligan?
La musique jamaïcaine qu'écoutaient les mods perdura et les skinheads la récupérèrent. C'est facile de comprendre pourquoi avec des chansons qui parlent de gangsters, ainsi qu'avec le rude reggae comme le «Big 5» de Prince Buster et le «Wet Dream» de Max Romeo. En réponse à l'amour des skinheads pour le reggae, les artistes jamaïcains enregistrèrent de la musique spécialement pour eux. Le «Skinhead Moonstomp» des Silmarip étant le morceaux le plus connu du genre, le terme skinhead reggae était né.
La politique et le patriotisme ne voulaient rien dire et les quelques skinheads noirs se mélangeaient librement avec leurs camarades blancs. Oui, il y a eu d'étranges incidents de ratonnades de pédés et de pakis, en général perpétrés par des branleurs, mais cela a été mis en valeur par les médias pour donner une fausse impression du mouvement. La plupart des skinheads se battaient plutôt avec d'autres gangs.
Quoi qu'il en soit, ça se passait comme ça pour mes potes et moi. En 1969, j'étais un môme de 12 ans qui vivait à Cardiff et je me croyais invincible. Maintenant j'ai 48 ans et je suis fier de dire que je suis encore skinhead.
Comme le jeune Watford John le disait: *«Pour certains d'entre nous c'est vraiment un style de vie.»*

Roddy Moreno, 2004.



THE OPPRESSED IN ENGLISH

The legendary Oi! band from Wales is back on stage. Interview with Roddy, its lead singer.

Barricata: Even though almost everyone knows the story of The Oppressed, could you remind us of the band's early days, how you created the band and when?

Roddy Moreno: The band had been around for 9 months before I joined and it was another year before I took over vocals.This is when we dropped all the old songs and I wrote all new songs.

March 1981, Russel (Ducky) Payne is released from Borstal and I get released from prison. At the time we didn't know each other and it's just coincidence that we were both banged up for violence. Anyway, Ducky (Guitar), his brother Ronnie (Bass) and Gary Tier (Drums), all Cardiff Skins, along with Martin Brennan (Vocals) a valley skin, form an oi! band. After tossing a few names around, including Forced Oppression, they decide that The Oppressed fits the bill. So, it was that with not much ability and a ton of enthusiasm the boys set out to have a ball. Meanwhile, all this was going on I was forming Insanity Squad with me on guitar, my brother Dom on bass, his mate Vince King on vocals, and a nutter called Ed Flemming on drums. Me and Vince were skins and Dom and Ed were punks so that made us Cardiffs first skunk band. We played a few local gigs, recorded nothing and fell apart after trying to play a gig so pissed we couldn't see straight.

«THE WAY I SEE IT A LOT OF PEOPLE USE "NON POLITICS" AS AN EXCUSE. IF YOU DON'T WANT TO GET ACTIVE THEN FAIR ENOUGH, BUT DON'T SLAG US FOR FIGHTING BACK.»

Back at Ducky's house, Ronnie had left the band. No big story, he just wasn't into it. Looking for a new bass player they ask my mate, Paddy (Suedhead) Murphy if he wanted to join. Suede couldn't play a triangle so he suggested me. Me and him had seen their first gig and I remember telling Jayne how «I should be in that band».

So Ducky, Gary and Brennan eventually turn up on my doorstep and make me an offer I couldn't refuse. I suggested Dom on Bass with me as second Guitarist and the boys were all happy. This was around Xmas 1981 and this line up lasted about a year. Brennan and Gary had decided to leave, so I took over vocals and we found the Kid, Lee Jenkins, to take care of drumming. Lee was from Risca, about 20 miles out of Cardiff, a 16 year old skin who told me «I'm fucking brilliant» when I asked him if he was any good, and «course I have, that's why I'm fucking brilliant» to «got a kit?» This line up lasted about 2 years and recorded nearly everything issued in the eighties.

Almost all our gigs ended in a ruck (boys will be boys) and eventually we just got pissed off with whole thing. We did get together in the studio with Juan Garcia, a punk from near Cardiff on drums. We recorded 3 cover versions but played no gigs. So that was it for the eighties. Less than 4 years but it seemed like a lifetime...

Barricata: For the new comers in the skin and punk scene, could you remind us why The Oppressed chose to call themselves antiracists? How did you create the Sharp UK?

Roddy Moreno: Early in 1983, we played a gig in Swansea, Wales, and some wanker started sieg heiling at us. I warned him to stop but he continued so I nutted the cunt. Because of this incident I wrote «Work Together» and on the sleeve had the picture with 2 young skinheads, one black, one white. I wanted to show where we stood.

«November 1988. Me an Paddy Suede jump on a plane and head off to New York City. I'd arranged for us to crash at Rob Hingleys (The Toasters) place. After one night at his place he unloaded us on Andre (The Press). He sorted us out and we stayed with N Y Citizens the 2nd night and The Radicts on the third. By the fourth day I was homesick so we fucked off home. Anyway while there I came across the first flyers put out by the N Y Sharp crew. I thought it was a sound idea and when I got back I started to spread the word. Soon after there was a big 2 day Ska festival in London with an appearance from Prince Buster as well as Laurel Aitken and tons of other bands. I got a load of badges, flyers and contact cards with the Sharp design I stole from Trojan on, and me and Suede handed them out at the concerts. From there skinheads from around the country would write for stuff to set up local chapters and within a year it had all gone global and the rest is history.»

«Sharp-A personal view.
SkinHeads Against Racial Prejudice. It's all so fucking simple!»

«If you're a skinhead and you're against racism, then by definition you're Sharp. Whether you wear a patch or not don't matter. Whether you make a stand against racism or not, the fact remains you're still a Sharp skinhead if you're against racism.»

«Why should I apologise for what Racist Skinheads do and say?
Fucking simple again, don't. But don't complain when there's no gigs and the only other skinheads in your town are all wanking for Hitler. Sharp ain't an apology, it's openly declaring where you stand. We stand tall and proud. Where do you stand?
Keep Politics out of it!
I couldn't agree more. Let's face it, the only politics in skinhead culture was brought in by boneheads. So if you want politics out then fight the boneheads. They've been pissing on skinhead culture for years and it's groups like Sharp that's kept things true to the original meaning of what it is to be Skinhead.
You're causing a split.
When Sharp first kicked off I was expecting flack from boneheads. What I didn't expect was flack from 'Non Political' Skins. The way I see it a lot of people use 'Non Politics' as an excuse. If you don't want to get active then fair enough, but don't slag us for fighting back. As for causing a split then fucking right! The split is between skinheads and boneheads. Thankfully, now everyone knows skinhead history. From the late sixties right up to today. From the Jamaican Rudies and British Mods we evolved into a working class culture that's gone around the world.Stay true to your culture, remember your roots. If you ain't got the bottle, just hang up your boots. Fuck fascism before it fuck you.»

Barricata: You originated the OI! Records and Ska Records labels, could you tell us more about that? Looking back, are there bands you wish you hadn't worked with, and why?

Roddy Moreno: The Oppressed had split and I had contacts at a record distributors.I Just used the reputation gained from the band to launch the labels.

I later regreted dealing with Condemned 84 and Section 5 because after debuting on my label they moved in dodgy circles, playing for, to, and with extreme right wing people.

About OI!/SKA record:

After the band had split in '84 I decided to set up an oi! Record label. At the time you couldn't touch oi! with a bargepole, the media and music press had written us all off as racists. Skrewdriver and the rest of the white noise wankers had done their worst. So I set out to show that oi! was fuck all to do with the Fascists. I could've called the label Streetpunk and life would have been easier,

but like I said I was out to prove a point.
I placed an ad' in Sounds music mag' for a few weeks saying «Oi! bands wanted. Neither Red nor Racist» and the demo's started dropping through the letterbox. The first release was «Bricks, Blood'n'Guts (in 1985)» by Complete Control. This was Matty Blaggs (R.I.P) first band who went on to form The Blaggers/ Blaggers I.T.A. Later I released The Blaggers debut L-P «On Yer Toez». Some of the other bands on the label were: Oi! Polloi, Vicious Rumours, The Magnificent, Barbed Wire Last Rough Cause, Societys Rejects, The Press, The Radicts, Abnormal, Last Stand, The Glory, Winstone and the Churchills and The Oppressed. The Feckin' Ejits appeared on the This Is oi! comp'.
There were a few mistakes along the way and I put out one or two bands I wish I hadn't. What you got to remember is all the bands I put out were new, with no track record, so when a band tells me their against racism and the songs they record for the label have nothing dodgy in them, I accept their word. Looking back I'm proud of some of the bands that passed through my label. Especially Matty and the rest of The Blagg Brigade. Anti Fascist to the core.
Ska Records was just a sideline dealing with U-S Ska bands like The Toasters and Bim Skala Bim. Ska ran to 10 L-Ps and 2 E-Ps, one being the RUDE BOY SHUFFLE E-P by my Ska band The Rude Boys. By the end of the Eighties Business was going downhill and Jayne was pregnant with my little Oi! Boi (Paul), so I folded the labels and settled down.
Mark Brennan then picked up the Oi! batton with his Captain Oi! Label and he ain't stopped running since.
«Oi! = A working class protest, nothing more, nothing less».

Barricata: Now, when did you decide to reform the band and for which reasons?
Roddy Moreno: We reformed in the 90s simply to fight fascism and only played 3 gigs. After the split in '84, I spent the next 6 years setting up and running my Oi! Records and Ska Records labels, helped to establish Sharp and in 1987/88 put together The Rude Boys with my brothers Dom and Adrian (R.I.P), and 3 sax players. By the end of the eighties the Rude Boys had fallen apart and the labels were struggling. There was a baby (The Oi! Boy) on the way so I give up on music and got a job.
I put The Oppressed back together in 1994 after some fascist shit had been putting up C'18 (Niggers Out) stickers in my area. I tore off the stickers and thought «fuck this» and set out to use the bands profile to fight fascism again. For the next 2 years me, Dom and Adrian recorded some anti-fascist records including the benefit E-P «Fuck fascism».
We played a few local «Shows for the Boys» including our farewell gig with the Warriors which was filmed for the «They think it's all over - It is now» video. Although this was our farewell gig we received an offer we couldn't refuse, to play the Camden Irish Center for «Anti-Fascist Action» (Oct' 5th 1996).The Business had a gig wrecked by C'18 because they wouldn't have C'18 providing security. The fascists then announced that no oi! bands could play London without C'18 security. The lads from A-F-A said «fuck that» and arranged a concert for us. Floyd was now in the band on guitar and this was his one and only gig with us. The Stage Bottles had come from Germany to support us. It was a top night. Just like back in '81, no trouble at all. It was one of our best gigs and, not surprisingly, C'18 became invisible men. 1998 saw us back together with a new drummer (Yan) to do some more recording.

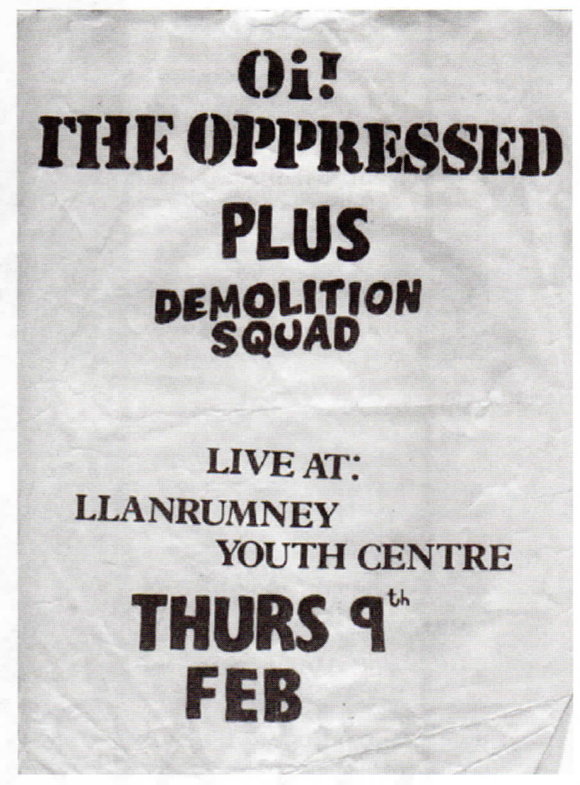
Barricata: What is The Oppressed new line-up? Do you have any projects with the band like new releases or gigs?
Roddy Moreno: The latest line up is me and my brother Dom from the 80's, Steve Floyd from the 90's, and Tony Kizmus (Ex Societys Rejects).Tony was the little white skinhead on the Work Together sleeve.

Gigs:
Antwerp, Belgium. **March 26 2005.** With Stage Bottles, The Agi Comrades (Comarde and The Agitors) and Heros And Zeros. Padova, Italy. Work Together Antifa Fest'. **April 23 2005.** With Klasse Kriminale, Antirassia Grop and Lumpen. Toronto, Canada. Insurgence Birthday Bash. **April 30 2005.** With The Prowlers, The Class Assassins and The Fallout. Morecambe, England. Wasted Fest'. **May 21 2005.** Paris, France. Anti-Fascist Benefit. **June 4 2005.** With Stage Bottles, Brixton Cats and Inner Terrestrial. Japan tour with United We Stand. Aug' 2005 (2 weeks). European tour with The Prowlers. **Autumn 2005 (10 days).**

New releases
SKINHEAD UNITY. 12 track split C-D (Bootstomp Records) Japan.
Featuring 3 new tracks each from:
The Oppressed (Wales), United We Stand (Japan), United Front (Scotland), and Oi! Valcans (Japan).
Release date: October 2004.
THE OPPRESSED - THE INSURGENCE E-P.4 track 7 (Insurgence Records) Canada.
Tracks: I Don't Wanna (English & Spanish), and Blue Army (Vocal & Instrumental).
Release date: April 2005.

Barricata: What is your opinion on nowadays skinhead and punk scene? In France an important wall exists between non-political skinheads who claim that they can be proud of their country and go to concerts in fascist clubs like the Kastelein in Belgium, and antiracists, antifascists skinheads of the Sharp or the RASH. Does the same situation exists in Wales or even in Great Britain? What do you think of it?
Roddy Moreno: In Wales there is no scene at all. It died years ago. In the rest of Britain it is like the continent and I think it stinks when people excuse fascism for the sake of a night out. I believe you have to reject fascism and if you go to their concerts or buy their music you are supporting their hate. The reason I got involved with the Sharp attitude was to help building the wall to seseparate true skinheads from the scum.

Barricata: What do you think of the today's Sharp? Has it fullfilled its main goals like clarifying the scene?
Roddy Moreno: For me Sharp is an attitude and that attitude has done the job it set out to do. Nazis and non politicals critisise Sharp but that is natural because Sharp exposes them for what they are.



Barricata: What is your opinion on other groups like the RASH?
Roddy Moreno:I have no overt political views except for fighting fascism in our culture. I will stand with all groups who fight fascism also.

Barricata: Now let's change the subject, what is your best memory with the Oppressed?
Roddy Moreno: From the 80's it was playing with The Business in Bridge-End, Wales. They brought a lot of West Ham fans with them and our crew were Cardiff fans so the gig ended u in mass brawl between Cardiff and West Ham. Although both sets of fans hated each other everyone loved both bands,but it was a great night. Then in 96 we played The AFA gig in London, brilliant.

Barricata: Which Oppressed song do you prefer?
Roddy Moreno: My top songs are from the 3 decades. «Work Together» from the 80's, «The AFA Song» from the 90's, and a new song, «I Don't Wanna» off the Insurgence EP.

Barricata: Which bands do you appreciate nowadays and why?
Roddy Moreno: Scotlands United Front. Pure hooligan music, reminds of us when we was younger.
Japans United We Stand because they play excellent music.
Irelands Runnin' Riot, more Noise for the Boys.
Canadas The Prowlers, another great skinhead band.

Barricata: What kind of music do you usually listen to?
Roddy Moreno: Jamaican R'n'B,Ska,Rock Steady, Skinhead Reggae, 60's Soul and Motown. I also DJ these Boss Sounds «Downbeat sound».

Barricata: Anything to add?
Roddy Moreno: Cheers for the interview mate, it's been a pleasure.





STAGE BOTTLES

Après dix années d'existence, Stage Bottles est devenu un des groupes incontournables de la scène. Leur seul drapeau : celui de la rage !

Il y a quelques mois, Stage Bottles, l'un des groupes les plus emblématiques de la scène skin et punk antifasciste allemande, nous gratifiait d'un quatrième album, *New Flag*, qui comprend quelques bombes. Il aura fallu plusieurs années et pas mal de liens tissés avec le groupe de Francfort pour qu'Olaf, son charismatique chanteur, nous réponde enfin. En juin à Paris.

Barricata: Il y a quelques temps, tu nous parlais d'un changement de line-up au sein de Stage Bottles. Où en êtes-vous désormais?
Olaf: Notre batteur, celui qui joue sur *New Flag*, le dernier album, a dû nous quitter pour cause de déménagement dans une autre ville. Il a trouvé un bon boulot dans la vente de matos de musique. Mais le batteur qui jouait avant lui est revenu ! Il avait enregistré *I'll live my life* et connaît presque tous les vieux morceaux, donc, on peut dire que nous avons eu de la chance. Par contre, Alex, notre guitariste, est parti, nous en avons donc un nouveau depuis quelques semaines, Daniel, mais cela devrait le faire, il apprend vite. Voilà, on continue. Ce n'est pas si facile au bout de tant d'années.

Barricata: Est-ce que tu peux nous résumer dix ans d'histoire du groupe?
Olaf: Nous existons depuis 1993. Nous avons fait au moins des centaines de concerts au cours de ces années. Nous avons sorti quatre albums studio, un live et une dizaine de singles. Nous avons joué avec des groupes que nous adorions avant même de nous former. Parmi ceux avec lesquels nous avons partagé l'affiche, il y a Cocksparrer, The Business, Attila the Stockbroker, Los Fastidios, Newtwon Neurotics, The Angelic Upstarts, Blaggers ITA, Peter and the Test Tube Babies, Conflict, Anti-Flag, Klasse Kriminale, Red London, Red Alert, et bien d'autres. Le line-up du groupe a pas mal changé durant toutes ces années, mais nous avons toujours trouvé les bons membres pour remplacer ceux qui partaient. Il est important que l'esprit du groupe reste le même, les personnalités doivent donc coller avec l'attitude politique. Nous avons débuté en tant que pur skinband, mais je ne peux plus dire que nous soyons encore un groupe oi ! Nous avons tous vieilli et les nouveaux membres ne sont pas vraiment skinheads. Cela n'a pas d'importance. Nous sommes un groupe de sous-culture et c'est pourquoi beaucoup de gens différents nous apprécient, skins, punks, hooligans, ultras, psychos. Cela a évolué dans ce sens avec le temps. Nos horizons personnels se sont élargis et les rangs de notre public correspondent à un mélange de contacts personnels et d'expériences vécues avec les autres sous-cultures. Nous ne nous adressons pas qu'aux skinheads. Pour opérer un réel travail politique tout en prenant du plaisir, il fallait toucher plus de monde. Enfin, musicalement, nous avons progressé. Tu ne peux pas tout le temps jouer au même niveau ! Le son est meilleur, mais même à l'époque, ce que nous faisions était correct.

Barricata: Votre dernier album *New Flag*, sonne plus rock'n'roll. Comment expliques-tu cette évolution? Nouvelles influences musicales?
Olaf: Nous écrivons les chansons telles que nous les avons en tête. Bien entendu, nous sommes un groupe de punk rock mais avec notre propre style. Nos influences sont définitivement The Angelic Upstarts, Blaggers ITA, Leatherface et tout le vieux punk rock anglais en général.

Barricata: Pourquoi avoir changé de label et être passé chez Knock Out?
Olaf: Le responsable du label est un bon copain, de même que Mike de Mad Butcher. Nous voulions juste tenter autre chose. Et puis, Knock Out est mieux distribué. Mais nous continuons à travailler avec Mad Butcher et nous restons amis.

Barricata: C'est plutôt surprenant pour un groupe de punk rock comme le vôtre d'être sponsorisé par une marque de fringues, non?



«NOUS SOMMES LARGEMENT CAPABLES DE NOUS DÉFENDRE. LES NAZIS LE SAVENT ET NE SE RISQUENT PLUS À NOUS ATTAQUER.»

Olaf: Tu veux parler d'Hooligan-Streetwear? Et bien, en fait, ils viennent de Francfort et nous nous connaissons grâce à nos activités antifascistes, ainsi qu'au football. Les patrons d'Hooligan sont très impliqués dans le punk rock et trouvent que leurs vêtements conviennent bien à ce mouvement. Il n'est pas question que le moindre fasciste porte leur marque. En soutenant des groupes comme le nôtre, Hooligan-Streetwear se coupe définitivement des nazis. J'ai aussi organisé des concerts et des compilations pour eux. On travaille ensemble sur les sous-cultures dont je parlais plus haut.

Barricata: Comment se porte la scène punk antifa en Allemagne?
Olaf: La scène punk antifa? En fait, il y a beaucoup de punks qui se définissent comme antifascistes mais il n'y a pas de scène punk antifasciste au sens strict. Tu veux plutôt parler des autonomes. Comme en France, cela représente du monde mais tout dépend des villes et des régions. En Allemagne de l'Est, il y a beaucoup de problèmes avec les nazis, mais même là-bas, il y a des groupes antifas actifs.

Barricata: Avez-vous des problèmes avec les néonazis?
Olaf: Ils nous menacent tout le temps mais ne nous ont quasiment jamais attaqués. En concert, nous avons toujours des potes qui partent avec nous, donc nous sommes largement capables de nous défendre. Les nazis le savent et ne se risquent plus à nous attaquer. Quelques fois, cela s'est très mal passé pour eux, ils semblent avoir compris. Bien entendu, nous sommes également chanceux car nous ne sommes pas toujours suffisamment nombreux pour résister à une sérieuse attaque. Mais si elle doit se produire, nous sommes généralement au courant.

Barricata: Olaf, est-ce que tu joues encore avec les Blaggers? Quelle est l'actualité du groupe?
Olaf: Nous n'avons fait qu'un concert l'an passé. Le problème, c'est que le batteur a une famille, des responsabilités... Il essaie d'avoir davantage de succès avec un autre groupe. Les Blaggers n'ont pas de réelle perspective. Nous ne voulons plus préparer de nouveaux titres ni retrouver le succès d'antan. Les Blaggers existent afin de récupérer de l'argent pour les IWCA (International Workers Association). Ce sont les anciens militants de Red Action et de l'AFA (Anti-Fascist-Action), ils se présentent aux élections désormais. Ils organisent un gros festival à Londres en juillet 2005 avec les Oppressed, Angelic Upstarts, les Blaggers et bien d'autres. Nous jouons, c'est sûr et certain. Je ne sais pas si nous ferons d'autres concerts ensuite. C'est vraiment dommage car le second chanteur et guitariste d'origine souhaiterait rejoindre le groupe. Nous pourrions faire un maximum d'argent pour les IWCA, mais c'est impossible avec le batteur. Or nous ne voulons pas d'un autre batteur, car celui-ci appartient au groupe, et aucun autre.

Barricata: Vous jouerez au prochain festival Barricata, en juin. Que connais-tu de la scène française?
Olaf: J'ai déjà joué deux fois pour Barricata, il y a deux ans, avec Stage Bottles, et il y a trois ans, avec les Blaggers. Le festival était vraiment bien et l'accueil très chouette. Nous avons des contacts avec Brigada Flores Magon et la scène française nous plaît bien, même si nous la connaissons assez mal. Hormis Paris, nous n'avons joué qu'à Metz et Strasbourg, et nulle part ailleurs. Il me semble que votre scène est concentrée dans certaines villes. C'est différent de l'Allemagne, où nous avons plus de facilités pour organiser des concerts. Il y a de meilleures infrastructures chez nous. Je ne sais pas pourquoi, et peut-être que je me trompe. *(En Allemagne comme en Italie, le mouvement autonome fut beaucoup plus puissant qu'en France, où il ne représenta jamais grand chose. Malgré la fermeture de nombreux squats au cours des années 90, certains ont tenu, ont été légalisés ou tolérés, ceci explique la persistance de nombreuses salles de concerts dans toutes les villes d'outre-Rhin. Ndlr).*

STAGE BOTTLES

IN ENGLISH

After ten years of existence, the Stage Bottles still play enraged street punk music.

Some months ago, the Stage Bottles, one of the most emblematic bands from the antifascist skin and punk german scene, offered us a fourth album, New Flag, which contains some bombs. It took us several years and many personal contacts with the band from Frankfurt in order to have Olaf - its charismatic singer - answering our questions. In June, in Paris.

Barricata: We know you change the Stage Bottle's line up. What's about now?
Olaf: Our drummer who played on our last album *New Flag* left because he's had to move to another city. He's got a good job in a drum-distribution now. The drummer who played before is back now. He already recorded the album *I'll live my life* and knows many of the old songs, so we're really lucky he came back. Alex, our very first guitarist moved away aswell, so we've got a new one, Daniel, since a few weeks but he's doing very well, too. So it we are continuing again. It's hard to continue so many years.

Barricata: Could you resume the story of the band, for ten years?
Olaf: We exist since 1993 now and we played a few hundred gigs already during the last years. We released four studio-albums and one live-album and many singles. About 10, I think. We played many gigs with many bands we adored before we formed the band. So we played with Cocksparrer, The Business, Attila the Stockbroker, Los Fastidios, Newtwon Neurotics, The Angelic Upstarts, Blaggers ITA, Peter and the Testtube Babies, Conflict, Anti Flag, Klasse Kriminale, Red London, Red Alert and many more. We've had a few changes in the band during the years but we've been lucky that we always found good people to replace other members. It's important for us that the feeling in the band stays like it should be. The political attitude must fit and the personalities anyway.
We started as a pure skinhead-band, but I wouldn`t say we're still an oi!-band. We're all older now and the new members are not really Skinheads. But it doesn't matter. We call ourselves a subculture band and that's why we've got many different people in the audience now like Skinheads, Punks, Hooligans, Ultras, Psychobillies. A mixture of all. This is a development over the years. Our personal horizon grew up and so the range of our audience is a mixture of our personal contacts and experiences we made with other subcultures.
We don't want to talk about what we think only to skinheads. To do effective political work and to have much fun aswell you've got to try to reach more people.
Another important thing is that we also developed musically. You can't play on the same level all the time. The quality is better now but everything we did was alright at the time when we did it.

Barricata: Your last album, *New Flag*, sounds like melodic punk. How can you explain this evolution? Any new musical influences?
Olaf: We just write the songs we've got in our minds. We don't think about what something sounds like. Of course we are a punkrock-band but we've got our own style. But the main influences are definitely The Angelic Upstarts, Blaggers ITA, Leatherface and the old english style of punkrock in general.

Barricata: Why did you change the label for Knock Out?
Olaf: The owner of the label is an as good friend of ours as Mike from Mad Butcher. We just wanted to try out something. On the other hand Knock Out has got a better distribution. But we still work together with Mad Butcher and we're still friends.

Barricata: It's amazing for a punk band to be supported by a clothes brand, no?

Olaf: You're talking about Hooligan-Streetwear? Well, they come from Frankfurt and we know each other from anti-fascist activities and from football. The owners of Hooligan-Streetwear are very into punkrock and they think their lifestyle fits to punkrock aswell. They also want to show they don't want any fascists wearing their clothes. With supporting bands like us the nazis don't identify themselves with Hooligan Streetwear anymore. I'm also organising concerts an compilations for them. We work together on the subculture-level I was talking about before.

Barricata: What's about antifascist punk scene in Germany?

Olaf: Anti-fascist punk-scene? Well, of course there are many punks who are anti-fascist, but there's no separate anti-fascist punk-scene. It's more the «Autonomen» you're talking about. As in France there is a big scene but it depends on the area. In Eastern germany ther are many problems with nazis, but even there the anti-fascist scene is big.

Barricata: Any trouble with nazis?

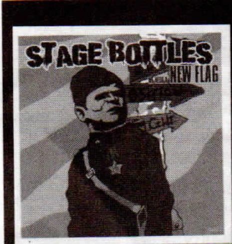
Olaf: We are always threatened by nazis but nothing really happened to us. We've always got good people with us so we're able to defend ourselves. The nazis know this so they refuse to attack us. It happened a few times that they were battled very bad, so they learned and don't turn up anymore. But of course we're also lucky 'cause we're not that many all the time to react to a serious attack. But we're always aware it can happen.

Barricata: Olaf, are you still playing with the Blaggers? Any news for this band?

Olaf: We played only one gig last year. The problem is that the drummer has got a family and he's got to take the responsibility. He trying to become more successful with another band. The Blaggers have got no real perspective. We don't wanna do new songs and become more successful again. The Blaggers exist to make money for the IWCA (International Workers Association). These people are former members of Red Action and Anti-Fascist-Action and they try to be successful in elections now. There will be one big festival with The Oppressed, The Angelic Upstarts, The Blaggers and many more in July in London. We're definitely playing this gig. But I don't know if we can do more. It's a pity because the original second singer and another original guitarist want to join the band again. We could make much more money for the IWCA but it's impossible with the drummer. But we don't wanna get another drummer. He belongs to the band and nobody else.

Barricata: You're invited to play at the next Barricata festival, in june. What's your feeling about french scene?

Olaf: We played at this festival 2 years ago and with The Blaggers three years ago. The festival was always very good and the people very nice. We're in contact with Brigada Flores Magon and we like the scene. But we only also played in Metz and Strasbourg but nowhere else in France. So we don't know the scene very well. Maybe it's very concentrated on some cities. That's maybe different to Germany. I think we've got better options to organise gigs. The infrastructure for the scene seems to be better in Germany. I don't know why and maybe I'm wrong.



Stage Bottles
New Flag
Knock Out rcd.

Alleluia, voilà une balle absolue! À mon avis, le meilleur album des excellents bad boys de Francfort. Les Stage Bottles n'ont jamais vraiment fait dans la dentelle, mais en douze ans, ils ont appris à jouer: grosse voix bien en place, riffs de guitares entraînants, petits passages au sax par ci par là pour ajouter de la mélodie, chœurs puissants qui rappellent le passé de certains dans les tribunes, et hop, recette simple, résultat maximal, c'est du punk rock tendance Grosse Bertha et ça envoie la sauce. Comme d'hab, tous les textes sont beuglés en anglais et sont signés par le chanteur qui nous conte ses mal heurs, ses révoltes, ses coups de blues. Si l'on résume, ces temps-ci, le père Olaf en veut aux staliniens qu'il écrabouille dans un morceau d'anthologie de trois minutes de rage pure, «PC Idiots», il trouve que nous sommes entourés de moutons, «Millions Of Stupid People», il nous faut donc un nouveau drapeau, «New flag», débarrassé des oripeaux capitalistes et autoritaires. Il n'en finit pas de fustiger les nazis, «Real skinhead», ou l'argent qui pourrit le football, «Kick Out The Parasites», et côté style de vie, ça ne change pas, il veut toujours chanter, picoler, s'la donner avec ses potes et avoir du «Rude Sex» avec des nice girls, «I Wanna Break Out», on vous aura prévenu! J'ai beau être ironique, cela fait plusieurs mois que cet extraordinaire album, étrangement sponsorisé par une marque de fringues, squatte ma platine. A ne pas manquer!

UN NOUVEAU COMITÉ ANTIFA EN ITALIE DU SUD

Fachos-flics: un vieux réseau de connivences...

Il ne se passe pas un mois en Italie sans que nous apprenions qu'un centre social a brûlé, qu'une manif a été attaquée, ou que des camarades ont été grièvement blessés par des militants d'extrême-droite. L'ordre brun tend à gagner du terrain. En face, la résistance s'organise, mais sera-t-elle assez forte? Démonstration à l'appui, avec l'exemple de la Sicile.

Le «Comitato Antifascista» de Catania (Sicile) s'est finalement créé, après plusieurs tentatives avortées, au Printemps 2004. Sa composition est hétérogène: on y retrouve des militants des centres sociaux, des collectifs d'étudiants, diverses formations politiques... Le choix de la structure du collectif a été adopté, car chaque personne parle pour elle-même, et non au titre de sa formation d'origine. Nous cherchons à être les plus actifs possible, en réduisant les divergences liées aux aires politiques. Pour mieux comprendre la nécessité de la création d'un comité antifa, il faut rendre compte de la réalité sociale et politique de notre ville.

Deuxième ville de Sicile, Catania compte 60 000 habitants (Hinterland compris). Comme presque toutes les villes du sud de l'Italie, elle n'a pas connu de réel développement industriel, et les taux de chômage y sont très élevés. Des quartiers entiers de lumpenprolétaires vivent du clientélisme de la mafia. Ils sont isolés, coupés de la vie civile, ils brillent par leur totale absence de services sociaux, d'hôpitaux, de services de garderie. Il n'y a souvent ni kiosques à journaux ni égouts. Tout cela représente un humus fertile pour la prolifération des forces réactionnaires, des plus institutionnelles, comme Alleanza Nazionale, droite gouvernementale, maîtresse du jeu au niveau communal, aux plus extrêmes, la présence la plus visible étant celle de Forza Nuova.

Les militants de Forza Nuova ont de bons rapports avec la droite institutionnelle (de la même façon qu'à Naples, avec Forza Italia). Forza Nuova aspire à installer un représentant au conseil municipal, mais ne recherche pas la respectabilité pour autant. Il y a quelque mois, une tranquille contre-manif antifasciste a été attaquée par des boneheads armés de barres et manches de pioche. La police les a soutenus, au nom du «droit pour tous à exprimer leurs idées». Trois camarades sont partis à l'hôpital, sévèrement blessés.

Avant de constituer le Comité Antifasciste, nous subissions des agressions presque tous les mois. Heureusement, nous n'en sommes pas encore au niveau de Milan, où des bandes de boneheads tournent dans toute la ville, armés de couteaux. Ici, Forza Nuova milite principalement contre l'avortement («génocide de la race italienne») et la présence de travailleurs chinois à la foire. Leur présence est massive dans les tribunes (où il y a aussi un autre groupe, Senza Tregua, d'extrême droite, mais moins visible).

Dernièrement, une occupation de maisons à Librino, quartier de la périphérie, a été coordonnée par des familles de la mafia mais le boulot a été réellement effectué par des mecs d'extrême droite. La connivence entre police et fafs nous rend toute action plus difficile. Nous essayons de dénoncer publiquement chaque agression fasciste, et sommes présents chaque fois que des camarades ont besoin de défendre des espaces politiques. Nous faisons également du travail de renseignement, et d'information. Nous cherchons à faire comprendre que les véritables ennemis, ce sont les patrons et leurs serviteurs, non pas les immigrés ou les ultras d'une autre équipe de football. Parce que la solidarité est une arme essentielle, nous soutenons activement les camarades poursuivis par la loi.

L'UNICO FASCISTA BUONO E' QUELLO MORTO!

Comitato Anti Fascista Catania
et Renato
(notre correspondant permanent en Italie)

LE NATIONAL SOCIALIST BLACK METAL premier aperçu

Une nouvelle mode néonazie : les musiciens à cheveux longs !

Vous avez déjà certainement croisé des nuées de jeunes gens à cheveux longs, habillés tout en noir et portant de grosses chaussures. Ce sont souvent des adeptes de black métal. Pour la plupart, rien à signaler, ils s'éclatent dans leur univers musical. Qu'on aime ou pas, peu importe. Mais parfois, sur les manteaux de certains, fleurissent des gamma, des croix celtiques, voire des croix gammées. Ceux-là sont ouvertement nazis, et ils sont de plus en plus nombreux. NSBM, premier aperçu...

« La musique extrême attire les idéologies fascisantes en ces temps où les valeurs morales judéo-chrétiennes ont empoisonné la terre, le ciel et les eaux, ont détruit les anciennes cultures et corrompu leurs races. » Voila ce qu'on peut lire sur un site présentant cette musique. Mais qu'est donc plus précisément le black métal nazi?

Plongeons-nous tout d'abord dans l'univers du black métal en général, dont la dérive fascisante (provocation ou adhésion réelle? Là est la question) a été présente dès le début (cf le cas du leader du groupe Norvégien «Burzum», nom tiré du Seigneur des Anneaux).

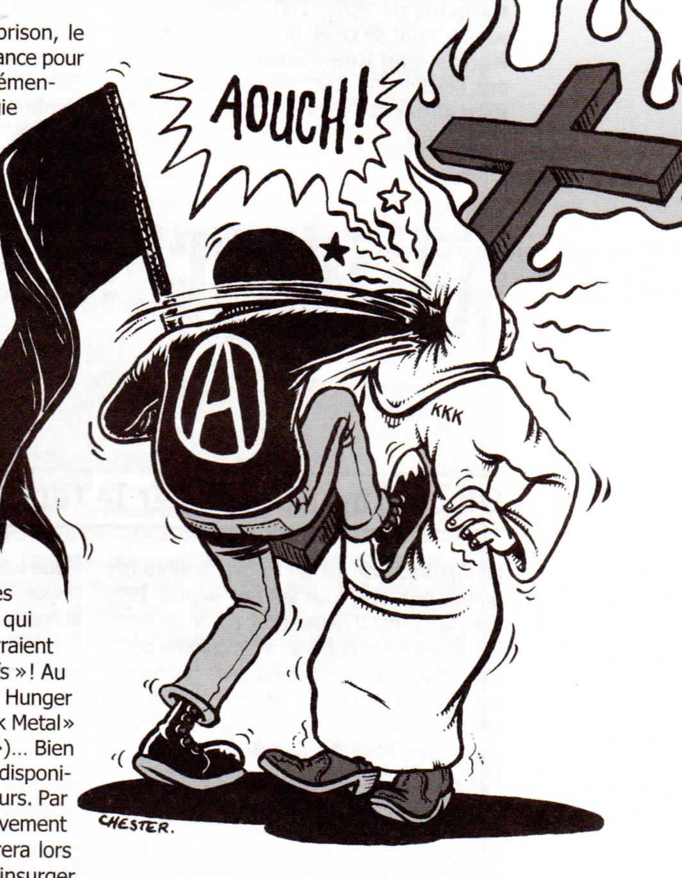
LE BLACK METAL

Le black métal est né dans les années 80, le premier groupe est, aux yeux des puristes, Venom, pourtant celui ci n'a rien de faf. Le style : du trash métal mâtiné de satanisme avec des paroles malsaines, trouve d'abord un écho favorable en Norvège et en Suède. Il prend son essor avec des groupes comme Mayhem, Burzum, Darkthrone, Dark-Funeral et Emperor. Ces groupes fondent une sorte de congrégation : l'Inner Circle . Au programme : meurtres, incendies d'églises et rites sataniques, sans oublier les suicides (la photo du cadavre d'un chanteur de Mayhem qui s'est suicidé sera utilisée sur une pochette de disque, sordide!).

Ces groupes n'ont pas de textes racistes et antisémites, les thèmes dominants sont plutôt le satanisme, la mort et la misanthropie, enfin... Le matin du 11 août 1993, Euronymous, le second chanteur de Mayhem est retrouvé mort, assassiné. Varg Vikernes du groupe Burzum et son complice Snorre du groupe Thorn sont arrêtés comme suspect dans cette affaire. En 1994, à l'issue de leur procès, Vikerness est condamné à vingt et un ans de prison pour meurtre avec préméditation et Snorre à huit ans. Au cours de l'audience, Vikernes accuse Euronymous (le chanteur décédé) d'être un communiste, un homosexuel, et un poseur. Tout un programme! Durant son séjour en prison, le «comte» Varg développe une attirance pour les idées national-socialistes, agrémentées d'«Odinisme» et de mythologie viking, mais il aime aussi se faire photographier déguisé en bonehead avec boucle de ceinture SS et sort un livre où il expose ses théories politiques et raconte sa vie, comme un certain Adolf H.... Malgré la détention de Varg, le groupe continue sous la forme d'un «one man band» faisant plus dans la musique sombre que dans le métal, et sort des disques, disponibles à la FNAC...

Darkthrone s'illustre également dans ce schéma de pensée. Le groupe est connu pour *Transylvanian Hunger*, son album devenu culte et pour un communiqué de presse dans lequel un des membres explique que les gens qui n'aimeraient pas cet album ne pourraient être que «des imbéciles ou des juifs »! Au dos de la pochette de Transylvanian Hunger figure la mention «Norsk Arisk Black Metal» («black Métal Norvégien et Aryen»)... Bien entendu, cette pochette n'est plus disponible, mais le groupe, lui, existe toujours. Par contre, les textes sont devenu relativement softs. Le même gars, Fenriz déclarera lors d'une interview être fasciste et s'insurger contre les bien-pensants. Le label du groupe s'excusera, n'étant pas responsable, mais arguera de la fameuse « liberté d'expression». Le gugus s'expliqua plus tard : prétendant que « juif » veut dire « idiot » en norvégien, et donc que le message n'était pas antisémite!

En bref, si le black métal est au départ une musique non politisée, force est de constater que l'extrême droite fascine et imprègne nombre de ses adeptes. C'est cette sombre fascination qui a ouvert la voie à des groupes revendiquant ouvertement leur adhésion au courant NS.



LE NS BLACK METAL

Le black métal national-socialiste a, dès le départ, une vocation politique, revendiquée par ses protagonistes, bien qu'elle ne soit pas très définie (satanisme, odinisme, nazisme, tout est mélangé). Au niveau international, deux groupes sont particulièrement connus et diffusés : les Polonais de Graveland (une des meilleurs ventes de black métal!) et les Ukrainiens de Nokturnal Mortum. Ces derniers jouaient entre 1991 et 1993 sous le nom de Suppuration, puis sont devenus, en 1993-94, les Crystalline Darkness. Ils ont notamment sorti un CD à 88 pistes avec des svastikas. On les considère comme les leaders du mouvement en Europe de l'Est. Les deux groupes sont appréciés du milieu black métal en général. On peut ainsi retrouver leurs disques sur des VPC spécialisées, au milieu de groupes apolitiques. Les titres des chansons sont pourtant éloquents : « Aigle Conquérant », « Dernier bastion blanc», «Les Cendres de Sion» et «Quand les svastikas étoilaient le ciel»...

En France, il existe un nombre étonnamment élevé de groupes ouvertement NS. La liste qui suit est alphabétique et indique les villes d'origine des groupes. Elle est néanmoins très incomplète, car il n'est pas aisé de faire le point sur cette scène, les groupes splittant ou changeant de nom régulièrement. Les musiciens jouent fréquemment dans plusieurs formations. Des membres de Seigneur Voland, groupe toulonnais, jouent par exemple dans Kristallnacht, Funeral, Finis Gloria Dei, Desolation Triumphalis, Infect et Hayras. Côté labels, il existe entre autres Taran Production et Aura Mystique. Vous constaterez que les titres des albums ne laissent souvent planer aucun doute...

Ad Hominem Fondé en 1998, le groupe a sorti plusieurs disques chez Total Holocaust, dont *Planet Zog* ou *Purification.*
Anwynn Crécy La Chapelle, démo éditée en 2003.
Bekhira Fondé en 1995. CD sorti en 2004: *Leading the Plague of Yahweh to its Grave.*
Blacksstorm Leur première démo, en 1998, avait pour titre *Unser Kampf.*
Blessed In Sin Toulon, 1993, split avec Kristallnacht et Seigneur Voland en 2001.
Celestia Avignon 1995, groupe du manager de Drakkar Records.
Chemin de haine Paris, condamnés pour propagande NS.
Funeral War Paris, 2000. Comptent un membre de Wotan Folk.
Heidenwelt Paris, 2002. officiait avant sous le nom de Odal, album: *Heil Victory.*
Herrlisheim Kommando Alsace, 2004. mix Black Metal-RAC, démo *Juden Raus*!
Kristallnacht Toulon (existait entre 1992 et 97 sous le nom de Funeral, album en 2001, *Of Elitism and war.*
Mutilation Montpellier, fondé en 1992, album *Majestas Leprosus* en 2003.
Orthanc Lyon Split *Aux Enfants de Thule* avec le groupe de RAC Ultimatum.
Pogrom Paris, ancien groupe de RAC, fondé en 1995. Album: *Mort au peuple.*
Seigneur Voland Toulon, fondé en 1995. *Live for the blood* , vidéo (Aura Mystique).
Seth Bordeaux, 1996. Ouvertement NS jusqu'à la signature chez Season of Mist, en 1998.
Sombre Chemin Paris, 2000. Album: *Nacht und Krieg.*
Valsblut Lyon, 2003. Album: *Vestige d'une Nouvelle ère,* 2004.
Vlad Tepes Brest, 1992. Album: *War Funeral March* (1998).
Voracious God Grenoble, fondé en 1995. *In the Neverending Kingdom Of war,* 1999.

Cet article succinct a conscience de ses nombreuses limites. Il a plutôt pour vocation de sonner le tocsin antifasciste, d'éveiller notre curiosité pour le sujet et d'encourager ceux qui le maîtrisent à partager leurs connaissances. Donc à vos claviers! Dans tous les cas, force est de constater que si nous sommes généralement au point en ce qui concerne le «suivi» des groupes skins fachos, l'univers du black métal nazi nous échappe presque totalement. Or, les textes et l'esthétique véhiculés par les groupes cités ci-dessus sont fort nauséabonds. Il est temps de signifier à ces nouveaux adorateurs de la croix gammée que nous ne les laisserons plus en paix!

Cark

KULTURSCHOCK - BERLIN

DÉBUT JUIN

Où comment occuper le terrain par l'unité.

Le Kulturschock est un festival antifasciste gratuit organisé tous les ans depuis 1999 dans le district d'Hellersdorf, partie de Berlin Est située en périphérie, avec comme décor d'énormes blocs d'habitations, un niveau social plus bas que la moyenne et de gros problèmes avec des groupes nazis. En 1997, un groupe d'antifas décide d'organiser un festival en plein milieu de ce district.

Pour sa première édition, ce fut un succès, mais les organisateurs s'aperçoivent très vite qu'au lendemain de l'événement, les problèmes demeurent (les étrangers, les gens de gauche continuent à subir l'agression des fachos).

La conclusion fut assez simple: si le festival devait être renouvelé, il fallait d'évidence qu'il y ait des militants qui s'installent là-bas. En 1998, les organisateurs rencontrent les habitants du quartier (cité-dortoir de pur style stalinien) où la sub-culture n'existait quasiment pas. Seul existait un petit squat dans un centre culturel avec quelques antifas qui apprécièrent l'intérêt qu'on leur portait. La décision fut prise d'unir les différentes forces de gauche, d'extrême gauche, squatters, antifas, collectifs féministes, autonomes, etc., existant dans Berlin. Le lieu qui fut trouvé dépassa les espérances de chacun: cette fois, au lieu d'organiser le festival dans le centre du quartier, il s'installa dans un parc en plein milieu des cités-dortoirs, avec l'intention de montrer aux personnes vivant là l'existence d'un mode de vie alternatif. Le concert est ouvert à tous. Les affiches, tracts, autocollants n'arborent pas de logos antifascistes explicites. La communication s'axe plus sur le danger permanent que représente une droite et une extrême-droite très actives dans ce quartier. En juin 1999, le Kulturschock voit naître sa formule définitive: un mélange des cultures alternatives de Berlin, des groupes de musique issus de la scène DIY uniquement défrayés, aucune subvention n'est acceptée: le financement se fait durant l'année par des concerts de soutien. La programmation durant ces différentes années a vu défiler des groupes comme Citizen Fish, No Respect, AK47, Inner Terrestrials, Oi! Polloï, Protestera, Sin Dios, Kochise, La Fraction, Pain, From Ashes Rise, pour n'en citer que quelques uns. Mais, le punk-rock n'est pas l'essentiel de l'événement. En effet, on y trouve aussi du théâtre, du hip hop, de la techno, des films et, évidemment, énormément de stands d'infos. Lors de la dernière édition, les organisateurs ont évalué la fréquentation du festival à près de 5000 personnes. Deux scènes avaient été installées car depuis 1999, le phénomène n'a fait que grandir. On imagine la joie des habitants néonazis du quartier voyant débouler chez eux, dans leur parc, tous les ans en juin, des milliers de punks, skinheads, crusties, féministes, squatters, «black blockers», tous arborant un joyeux drapeau noir et rouge comme symbole d'une résistance active. Les squatters d'Hellersdorf eurent de plus en plus de problèmes dans leur quartier. Ils furent expulsés, mais ont rouvert un lieu, la Casa, qui existe toujours (n'hésitez pas à leur apporter votre soutien *www.la-casa.cjb.net*). Le festival de 2005 est en cours de préparation, il aura lieu début juin comme d'habitude. Pour plus d'informations: *www.kulturschock.org.*

Le Kulturschock est un exemple. L'unité politique et militante rendue possible par, et, pour cet événement montre à tous et toutes qu'il est possible d'agir, d'informer, d'éduquer, de partager en dépit des querelles idéologiques existant entre ces différentes tribus. Venez nombreux en juin prochain!

DD La Fraction



Le samedi 19 mars, la Brigada a été invitée à Rome par Gridalo Forte pour jouer à la mémoire de Roberto, un redskin décédé il y a quelques années. Afin de prendre le temps de discuter avec tous nos camarades italiens, nous sommes partis un jour plus tôt. Ce que nous avons vu sur place est vraiment inquiétant. A Rome, il n'existe plus qu'un quartier antifasciste, celui de San Lorenzo, et même dans ce quartier populaire, les ultras fachos de l'AS Roma, les «Boys Roma», possèdent un local avec pignon sur rue. Comme ils fricotent avec la mafia, ils sont intouchables! Ailleurs dans la ville, c'est la catastrophe. Rome compte désormais 5 centres sociaux d'extrême droite, qui organisent des cours de boxe, du soutien scolaire, des crèches, des projections et des conférences, mais pour les Italiens de souche seulement! Les fafs appellent cela des ONC («occupations non-conformes»). Sur les murs s'étalent les affiches de la Casa Pound et de la Casa Italia invitant les gens à venir participer à des conférences sur l'idéologie fasciste. Les squats fafs, qui arborent les drapeaux à croix celtiques sur les façades, ne sont jamais expulsés, car ils bénéficient du soutien de la région, et du gouvernement. Quand on demande aux Italiens leur avis sur la période Mussolini (1922-1944), un bon tiers vous répond qu'à cette époque, l'Italie était grande et que l'ordre régnait, bref, le terreau est fertile. Et l'on ne s'étonnera donc pas de voir des strings Mussolini ou des tabliers de cuisine à l'effigie du Duce en vente dans les principaux lieux touristiques de la capitale. A contrario, l'État cherche par tous les moyens à museler les forces antifascistes, à grand renfort d'amendes et de peines de prison fermes, même lorsqu'il s'agit de légitime défense! Les leçons de l'histoire sont pourtant claires: on ne discute pas avec le fascisme, on le combat. On ne le laisse pas gagner du terrain, on lui écrase la gueule avant qu'il ne nous tue!



NATHALIE MÉNIGON SE BAT DOS AUX MURS !

Puisqu'on est en période de vœux *(enfin plus tellement mais bon, ndlr)*: force et courage à Nathalie Ménigon qui fait la grève des plateaux depuis le 26 décembre 2004 pour que cessent: **La censure politique** de son courrier (dernièrement on lui a saisi *Combat breton* et une revue qui contenait une interview de Joëlle Aubron). **Le blocage de tout nouveau parloir** (au moins 5 demandes refusées ces derniers mois, alors qu'elle n'a que 3 parloirs véritablement réguliers). **Le flicage particulier** dont elle fait l'objet en matière de communications téléphoniques.

Par son refus de plateaux, Nathalie entend aussi protester contre la non-communication de son dossier médical (qui dépend de l'hôpital) à son médecin personnel et contre la mauvaise qualité de la nourriture! En même temps, Nathalie a fait appel de la décision de la cour régionale de Douai qui a refusé une nouvelle fois sa demande de suspension de peine pour raisons médicales. Avec un pur cynisme, l'État français lui fait courir le risque d'un nouvel accident vasculaire cérébral (elle en a subi 2 peut-être 3) pouvant être fatal ou aggravant. Nathalie Ménigon se bat, dos aux murs, elle ne cède pas. C'est bien ce qui cloche. Si seulement elle se repentait, si elle reniait ses engagements politiques tout irait mieux pour elle. Mais non, elle s'entête, elle n'est pas docile. Elle ne plie pas? Faudra donc qu'elle rompe. Certes, il n'y a pas que les militants d'Action directe emprisonnés qui subissent l'incurie de la médecine carcérale, les rapports établis par le pôle suspension de peine à ce sujet sont accablants. Mais, ce qui est à l'œuvre ici dépasse les conditions imposées aux prisonniers sociaux (du moins aux plus dociles...). Il ne s'agit pas du sadisme quotidien de l'institution pénitentiaire, c'est un bras de fer dans lequel l'État engage sa volonté contre celle d'une militante déterminée.

Le risque? En matière d'AVC (accident vasculaire cérébral), la rapidité de l'intervention médicale est déterminante. Or, pour «raisons de sécurité» le moindre déplacement de Nathalie Ménigon entraîne la mobilisation d'une escorte du GIPN, des fouilles interminables, des déplacements avec entraves aux pieds et aux poignets (qui ajoutent une souffrance insupportable à la situation médicale). Ce qui prend des heures, précisément quatre pour la dernière fois.

De plus, nul besoin d'être médecin (ni expert médical auprès de la cour de Douai) pour comprendre que la surveillance de personnes susceptibles de subir un AVC, nécessite des examens réguliers. Le bilan du suivi en détention parle de lui même: on ignore toujours le nombre exact d'AVC qu'a subi Nathalie (encore moins les dates...). Doit-on rajouter les dégâts que causent le manque de rééducation pour pallier aux séquelles des AVC... A l'évidence, l'état de santé de Nathalie est incompatible avec son maintien en détention!

Dans le dernier *Franc-Tireur* (l'excellente publication du SRA), Joëlle Aubron (en suspension de peine pour raisons médicales) écrivait: *«Nous savons que la situation ne nous est pas favorable, déjà quant à l'application de la loi de mars 2002. A une seule exception près, il n'y a pas eu jusqu'ici de sortie de prison pour cause d'état de santé durablement incompatible avec la détention. Au contraire, puisque même en cas de pronostic vital engagé -qui est l'autre cas d'application de cette loi-, les recalés sont légion. Pourtant en juin 2004, grâce aux mobilisations, nous avons réussi à ce que les tenailles de l'exécuteur, Administration pénitentiaire, se desserrent: je suis sortie de ce C.D. où Nathalie subit actuellement le misérable acharnement de l'État vengeur.»*

Seule notre mobilisation peut obliger l'État à céder. Nathalie Ménigon doit sortir! Pour tous, les échéances légales sont fixées: en mars 2005, ce sera la fin de la période de sûreté pour Georges Cipriani, Nathalie Ménigon et Jean-Marc Rouillan. Régis Schleicher a, lui, terminé sa peine de sûreté depuis 6 ans! De nouveau, seule l'ampleur de notre mobilisation permettra de les arracher aux griffes d'un État qui a programmé leur mort lente en prison.

Patrick Treze



NE LAISSONS PAS FAIRE !

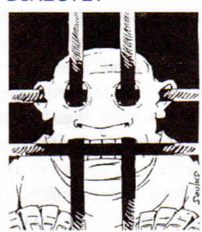
(COMMUNIQUÉ DU 12 DÉCEMBRE 2004)

Plus de soixante personnes se sont rassemblées et ont manifesté dans les rues de Douai ce samedi 10 décembre pour réclamer la libération immédiate de Nathalie Ménigon. Partis de la place d'Armes, histoire de contourner l'impressionnant déploiement policier installé à la gare (lieu du rendez-vous donné sur les tracts d'appel), la manifestation – non déposée – a traversé le centre de Douai est s'est dirigée vers le tribunal, reprenant les slogans «Libérez Nathalie Ménigon», «Peine de mort en prison = crime d'Etat», «Libération des militants d'Action directe», «Pierre par pierre, mur par mur, nous détruirons toutes les prisons»... Le tout agrémenté de fumigènes, sifflets, casseroles, lâchage de flyers et distribution de tracts. Après avoir fait le tour du tribunal régional, la manifestation s'est arrêtée devant l'entrée, bloquée par un cordon policier, pour une prise de parole.

La suspension de peine de Nathalie Ménigon pour raison médicale devrait être examinée lundi 13 décembre par la cour régionale. Cette même cour a déjà par deux fois (en première instance et en appel) rejeté les demandes de Nathalie Ménigon, estimant qu'elle pouvait bénéficier des soins et surveillance adéquats en détention. Ce qui est criminel lorsqu'on sait qu'après un premier accident vasculaire cérébral en 1996, les traces d'au moins un deuxième (peut être trois) furent détectées en 2001, plusieurs mois après qu'ils s'étaient produits. De plus, ils furent découverts par hasard lors d'examens médicaux obtenus grâce à une grève de la faim menée par J. Aubron et J.-M. Rouillan. Et ce n'est qu'un exemple de la fiabilité du «suivi médical» de Nathalie Ménigon en détention!

Les collectifs NLPF! de Lille et de Paris remercient fraternellement toutes celles et tous ceux qui ont participé à cette manifestation, individus et membres d'organisations comme la commission pour un secours rouge international (Bruxelles-Zurich), le Comite de solidarité avec le peuple Basque, la commission pour un secours rouge Paris, le Scalp Lille et Paris, ou la CNT-Nord et région parisienne.

LIBÉRATION IMMÉDIATE ET DÉFINITIVE DES CINQ D'ACTION DIRECTE!



Collectif NLPF!
http://nlpf.samizdat.net
nlpf@samizdat.net
Courrier: Nlpf! c/o LPJ,
58, rue Gay-Lussac 75005 Paris.



LES MUTINS DE CLAIRVAUX

RAPPEL DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

En 2003, deux mutineries ont éclaté à la centrale de Clairvaux (Aube). Lors de la seconde (le 16 avril), les ateliers du bâtiment B – où se fabriquent notamment des chaussures – ont été incendiés. Suite à l'intervention des forces de l'ordre en fin d'après-midi, une quinzaine de prisonniers ont été transférés, puis placés en maison d'arrêt, en quartier disciplinaire («mitard») ou d'isolement. Douze sont inculpés de dégradations volontaires de biens publics et de violences en réunion.

Les 3 audiences (15 décembre 2003, 9 et 23 mars 2004) du procès de première instance (à Troyes) ont montré l'absence d'instruction: 11 des 12 prévenus ont donc refusé de comparaître. Dans un contexte houleux (mise en garde à vue des soutiens des mutins, salle remplie de surveillants venus à l'appel du syndicat UFAP, etc.), les détenus ont été condamnés à des peines de dix-huit mois à sept années (pour Pascal Brozzoni, qui revendique les faits), et un a été entièrement relaxé. Mercredi 19 janvier, une centaine de personnes était présente pour soutenir les prisonniers inculpés de la mutinerie de Clairvaux lors de leur passage devant la cour d'appel de Reims. Une soixantaine de personnes ont pu accéder à la salle d'audience, où étaient déjà présent une quarantaine de CRS...

L'APPEL

Rapidement, l'appel s'est révélé, comme les précédentes audiences, une vraie parodie de justice: les détenus comparaissaient menottés et entravés (ce qu'interdit l'article D6 283-4 du Code de procédure pénale), et ils n'ont obtenu que d'être démenottés. La décision du juge de séparer le cas de deux détenus (l'un absent pour raison médicale et l'autre privé d'un avocat commis d'office) a été contestée par les détenus qui souhaitaient être jugés ensemble, d'autant plus que les faits incriminés ayant été commis «en réunion».

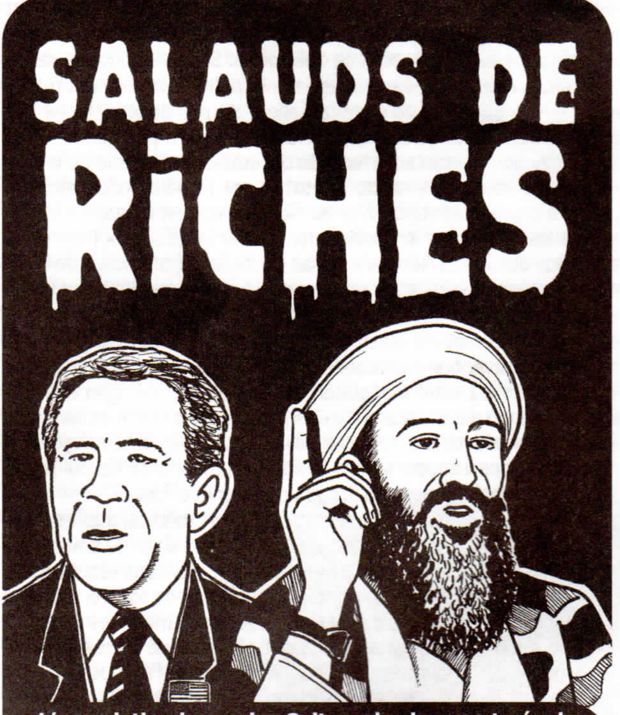
Contestant trop bruyamment au goût du juge ces décisions, deux des prévenus (Pascal Brozzoni et Adel Mosni) ont été évacués. Assurément, la cour d'appel souhaitait que le procès soit mené rondement et discrètement. L'absence de ces deux prévenus l'arrangeait bien et permettait ainsi de mener l'audience dans la demi-journée impartie. En effet, tout est allé ensuite très vite: les détenus présents ont été interrogés quelques minutes, puis l'avocat des parties civiles a plaidé (les surveillants victimes des violences ou des fumées de l'incendie n'ont pas témoigné, certains étaient absents), suivi de la procureur (qui a demandé de confirmer les peines prononcées en première instance, à quelques exceptions près), puis des trois avocats des prévenus... Enfin, et contre toute attente, Pascal et Adel sont réapparus, le juge leur enjoignant de s'expliquer en quelques minutes et évacuant de nouveau Pascal dès lors que celui-ci a attaqué trop précisément la direction de Clairvaux. L'audience était levée à 19h59 et le délibéré sera rendu le 16 février prochain.

Les juges ne voulaient pas que le procès s'attarde sur les raisons de l'incendie, la procureur qualifiant d'ailleurs, par pure calomnie, les motivations de Pascal d'égoïstes (il n'aurait commis les faits que pour obtenir son transfert) et présentant les autres détenus comme les «vraies victimes», privés de ce travail qui «rend libre» *(sic)*. Pourtant, Pascal et son avocat ont évoqué les multiples revendications (nombre insuffisant de cabines téléphoniques, de machines à laver, etc.), auxquelles la direction de Clairvaux n'avait jamais dénié répondre. Par ailleurs, le changement impromptu des heures d'accès aux parloirs, l'instauration de la fermeture des cellules le jour et la réduction des mouvements lors des promenades (diminuant fortement la possibilité pour les détenus de se rencontrer), avaient détérioré les rapports entre les détenus et une direction déjà discréditée par la réputation sulfureuse du directeur, René Danet, mis en cause en 1974, lors du décès du jeune détenu Mirval à Fleury-Mérogis *(lire* L'Affaire Mirval, *de B. Cuau, préface de Foucault et Vidal-Naquet).*

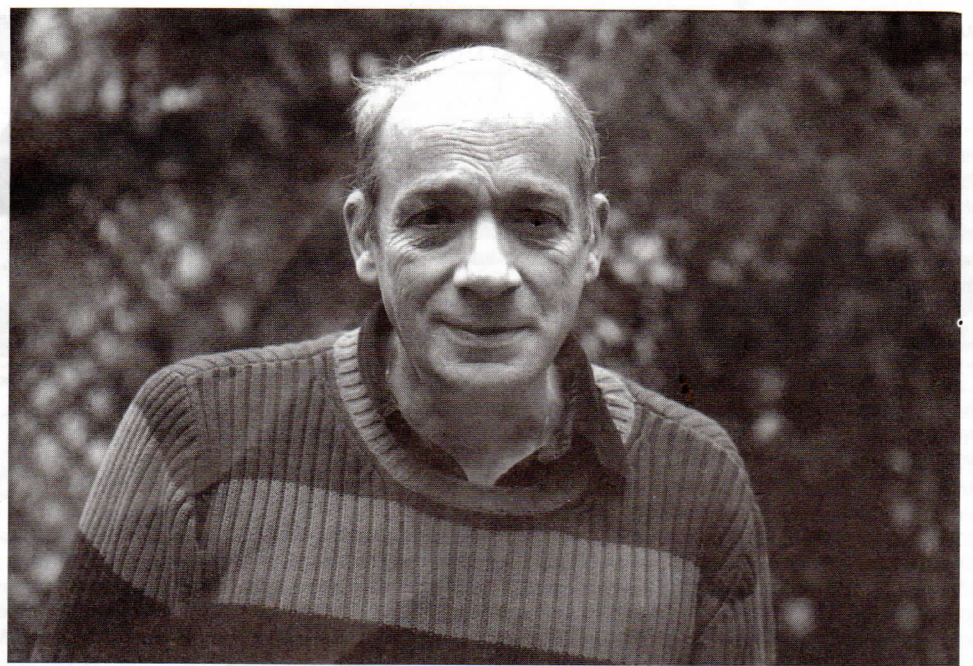
Malgré les multiples patrouilles de police et les contrôles d'identité (3 dans l'après-midi pour certaines personnes), on a vu quelques banderoles accrochées sur des ponts d'autoroute et des tags en soutien aux luttes des prisonniers dans Reims. Pour les mutins de Clairvaux, l'affaire n'est pas terminée... Rendez-vous pour la cassation et la Cour européenne des droits de l'homme!

Commision prison – CNT-RP

Deux bouquins récents de prisonniers parlent des longues peines, des centrales, de l'isolement, des mutineries, etc.
Daniel Koehl, *Révolte à perpétuité*, éd. La découverte, 223 p.
Laurent Jacqua, *La guillotine carcérale*, éd. Nautilus, 363 p.



L'association lyonnaise Culture de classe est née de la volonté de conscientiser les gens par le biais d'activités culturelles aussi diverses que variées. Ces activistes lyonnais sont sur tous les fronts, bien décidés à donner un bon coup de pied au cul à l'immobilisme latent et à tenir le haut du pavé. Fascistes, sexistes, racistes, homophobes, capitalistes n'ont qu'à bien se tenir. L'association a notamment publié une brochure intitulée *La Prison, miroir d'une société d'enfermement,* retranscription d'une rencontre-débat avec Yves Peirat, ainsi que deux autres brochures, un essai de Bernard Foray-Roux *Histoire politique des marionnettes en Europe et de leurs héros populaires,* et *Vive la lutte des classes* de Ben. Ils organisent également des soirées-concerts de soutien, des représentations théâtrales, des expositions et animent une émission de radio appelée Radio Espoir, tous les dimanches de 20 heures à 21 heures sur radio Canut, ou sur *www.radiocanut.org.* Jamais rassasiés, ils coproduisent également l'album *Briser les citadelles* du groupe Calavera (hip hop engagé, cf. *Barricata* 11), et sont loin d'avoir dit leur dernier mot puisqu'ils ont pas mal d'autres projets sur le feu... Pour vous tenir au courant de leurs activités allez visiter leur site. Longue vie à eux!
web: www.culturedeclasse.propagande.org.



FAJARDIE

L'ART DE LA PLUME ACÉRÉE

Que penser de Fajardie ? Il est aussi difficile de se faire une opinion sur l'écrivain que sur l'homme. Récit d'un entretien avec un auteur explosif.

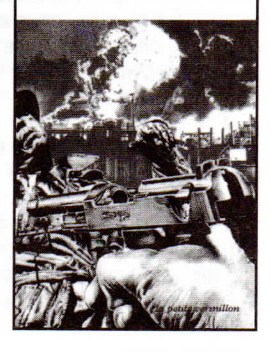
Quand nous arrivons place Contrescarpe, ce lundi 13 décembre 2004, il fait un froid sec typique de l'hiver parisien. Nous sommes légèrement en retard, classique, au rendez-vous avec Frédéric H. Fajardie, l'une des personnalités riches et complexes du polar français. Et pour un peu, celui-ci aurait cru au bon vieux lapin. Il s'apprête d'ailleurs à partir quand nous entrons dans son bistrot de prédilection, le moins guindé de ce quartier bourgeois. Durant le trajet en métro, nous avons brièvement réfléchi aux questions à poser à l'inventeur du personnage de Padovani, mais, comme à l'accoutumée, tout reste très flou, nous préférons improviser, laisser libre cours à l'interviewé.

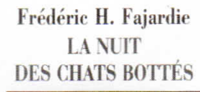
Fajardie, l'auteur, ça fait longtemps qu'on le côtoie. On a dévoré quasiment tous ses bouquins. Entre deux concerts punks et une manif, quoi de mieux qu'un petit *Tueur de flics* ou qu'un bon coup de *Jeunes femmes rouges ?* Une écriture concise, des thèmes saignants et dérangeants, des chutes rarement convaincantes, c'est tout ça Fajardie. Depuis quelques années, il s'est pourtant éloigné du roman noir, pour voguer vers le roman historique et les succès de librairie, et là, comprenne qui pourra, on ne l'a plus suivi. Jusqu'à ce bouquin-hommage aux ouvriers de Metaleurop, en 2003...

Et puis, il y a Fajardie, l'homme. L'homme paradoxal. Celui qu'on a rencontré au retour de Gênes, à la Fête de l'Huma 2001. Il avait alors les yeux qui brillaient en nous parlant des bastons présentes et passées, il encensait les black blocks, mais à la question : *« où en es-tu aujourd'hui, politiquement ? »*, il nous répondit sans ambages : *« Proche de Jospin, et de la gauche plurielle »*. La messe était dite. Il y eut également ses quelques signatures malheureuses pour les pétitions de *Marianne,* l'hebdo national-républicain, ainsi que le soutien indéfectible à son ami Daeninckx, qui croyant voir des rouge-bruns partout, a sali des antifas radicaux irréprochables. Pas évident d'aborder cet auteur si proche et si lointain...

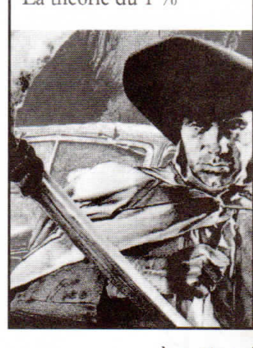
Mais Fajardie a du métier, il sait analyser ses interlocuteurs et peut les retourner en deux temps trois mouvements. Lorsqu'en guise de première question, on lui demande sur quoi il travaille ces temps-ci, il nous parle immédiatement de son atelier d'écriture de la veille dans un bahut de banlieue, puis il enchaîne sur les prisons. Il agit ainsi régulièrement, il prend le RER et part à la rencontre des autres, ceux des marges, pour leur apprendre à rédiger des nouvelles de deux à trois feuillets. Dans les lycées des centre-villes, les mômes ont une syntaxe et une technique correctes, mais ils n'ont guère d'imagination, car ils ont moins de vécu. *« Tu retrouves le même phénomène dans les prisons, mais avec davantage d'acuité. Les taulards abattent en deux heures ce que d'autres feraient en huit, ils fraternisent immédiatement. Dans leurs textes, ils se révèlent, avec leurs doutes, leur fragilité, et leurs désirs, mais quand toi, tu quittes la prison pour rentrer dans ton petit domicile douillet, eux restent enfermés, et là, cela te met mal à l'aise. »* Fajardie pourrait rédiger des scénarios pour TF1, il l'a d'ailleurs déjà fait (« David Lansky » avec Johnny Hallyday), il pourrait rouler en Porsche, et gagner des sommes vertigineuses, mais cela ne l'intéresse pas, il veut rester ancré dans la réalité contemporaine, comprendre son monde, ce monde qui a placé Le Pen au second tour des présidentielles de 2002. Il se souvient de l'après 68, quand les mecs qui tenaient des propos racistes dans les bars étaient directement passés par la fenêtre. Il a honte de notre présent : *« On a raté quelque chose dans la transmission des valeurs. »* Il en veut aux partis et aux syndicats, qui ont tout lâché, mais ne tarit pas d'éloges sur le monde associatif, qui, à son sens, comble efficacement le vide politique.

Mais qui est-il exactement ? Il se définit comme l'un des trois mousquetaires du néopolar français des années 70, avec Vautrin, Manchette et ADG. Il est né en 1947 dans une famille de résistants, a été éveillé à la « chose » politique précocement. Il affirme avoir croisé Pierre Goldman en 1964, l'un des soldats perdus de l'extrême gauche des années 60 et 70. En 1966-1967, contexte oblige, il s'engage dans les comités Vietnam de base. En 68, il est émeutier, puis il abandonne la rue pour effectuer son... service militaire ! À son retour, une affiche « Nous pendrons les patrons par les tripes » le fait adhérer à la Gauche prolétarienne (maoïste) dont il va diriger une fraction du SO. C'est à la GP qu'il fait la connaissance d'Olivier Rolin dont il deviendra l'ami. Il mène parallèlement des études d'histoire, à Jussieu. Pour le reste, qu'il nous pardonne, mais il n'est pas facile de dénouer mythe et réalité dans ses rixes avec les nervis d'extrême droite d'Occident, les bagarres avec le syndicat patronal de Citroën à grands coups









de barres de fer, ou l'apprentissage du maniement de l'explosif dans le bois de Boulogne. Quand on évoque son étrange rapport aux armes, son côté d'indécrottable militaro, (cf. les longues descriptions dans *La Nuit des chats bottés*), il nous répond qu'il a appris à tirer très jeune, vers 13 ans, c'est lié à son héritage familial, et qu'il a été obsédé par la Résistance et la crainte d'une résurgence du fascisme: *«Avec le bazooka, même seul face au char, au moins, tu as ta chance.»*

Flou artistique, mythologie, peu importe après tout, cela nous rend l'auteur attachant. Reste que Fajardie est un sacré écrivain, au style bien trempé et plein de caractère, doublé d'un précurseur. *Tueur de flics* fut son premier ouvrage. Avant lui, personne n'avait osé un tel titre, les libraires ont d'ailleurs longtemps refusé de le mettre en vitrine. Son héros est le célébrissime Padovani, qu'il fait revivre après l'avoir pourtant sacrifié, suite aux engueulades de ses lecteurs. Il est aussi le premier à avoir créé un personnage de flic black et pédé. Pas étonnant en somme que son auteur de polar fétiche soit Chester Himes, un Black, braqueur, capable de poser le décor en trois lignes.

Si vous lui demandez de vous conseiller trois de ses livres, Fajardie vous répondra *Sniper*, *La Nuit des chats bottés* et *Jeunes Femmes rouges toujours plus belles*. On ajoutera *La Théorie du 1%*. Quant à ses bouquins préférés, ils sont à son image, subversifs ou classiques, chevaleresques et romantiques: *Le Lys dans la Vallée* de Balzac; *Le Chevalier des Touches* du réactionnaire Barbey d'Aurevilly; et l'extraordinaire *Sans patrie ni frontières* de Jan Valtin. *«Tout y est»*, dit-il, *«Tu n'as plus besoin d'écrire de roman après ça!»*

Ces temps-ci, Fajardie travaille sur un roman historique qui a pour trame la Révolution française mais vue du côté des Enragés, des Hébertistes, des «Bras nus». Robespierre, la Terreur et ses 10 000 morts? Non, il ne les défend pas bien sûr, mais il rappelle illico que certaines batailles de 1914-1918 fauchaient 30 000 hommes dans la journée, trois fois la Terreur. Il est vrai que cette guerre-là a pris ses deux grands-pères!

L'ancien maoïste se dit désormais proche des anars et cite Trotsky, *«leur morale et la nôtre»*, pour dénoncer le monde d'aujourd'hui, la bourgeoisie arrogante, l'abandon des gars de Metaleurop qui se flinguent de désespoir, les politiciens honnis (il déteste Jack Lang, responsable à ses yeux de la déculturation de la jeunesse).



Lorsqu'on lui demande de conclure, car décidément, depuis le début de l'interview, notre dictaphone déconne, le quinquagénaire aux yeux pétillants, ces yeux qui signifient que «Tout est possible», retrouve sa théâtralité, pèse ses mots, et affirme solennellement: *«Ce monde me dégoûte, virgule, mais je ne renonce pas à le changer. Point final.»*.

Chapeau l'artiste, et à la revoyure!

TROIS EXTRAITS DE *JEUNES FEMMES ROUGES TOUJOURS PLUS BELLES*, LA TABLE RONDE, 1988, RÉÉDITÉ EN 1998.

«La Chine rouge, la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, j'avais marché, dès 1967, parce que le marxisme synthétisé dans Le Petit Livre Rouge, ne me semblait pas inaccessible. Mieux, cette compréhension immédiate, et c'est toute l'habilité de l'ouvrage, me donnait l'impression d'être intelligent. Et cultivé. *[...]* Dès que j'ai deux verres dans le nez, je redeviens ce que j'étais en Mai 68: un pro-chinois, le dernier maoïste. *[...]* J'avais en cela quelque mérite personnel, car l'esprit de ma famille avait toujours butiné ailleurs. Ainsi mon grand-père, militant anarchiste tué en 14-18, ainsi ma grand mère, garde-barrière à un passage à niveau de Champigny, qui avait résolument fermé la voie à une charretée de flics moustachus lancés aux trousses de la "Silver Ghost Continental" de Jules Bonnot et Raymond-la-Science. A chaque famille française ses titres de noblesse.»

(...)

«Comment expliquer sans blesser personne, que Mai 68, notre Mai, ne fut jamais une histoire de salaires ou de restructuration de l'université? Le corporatisme, les professions faisant connaître "leurs revendications propres, secteur par secteur', cela évoquait pour nous un défilé de mode dans le meilleur des cas et une "rue chaude" dans tous les autres.

Nous voulions prendre le mal à sa racine, abolir les classes, la propriété. Nous voulions la destruction du pouvoir pour en donner à chacun une égale parcelle. Nous étions prêts à nous damner, mais pour donner du bonheur, de la douceur, de l'amour...

Face aux combines des partis politiques, aux grandes manœuvres syndicales et aux crapuleries des groupuscules "liquidos", nous étions, petits fétus "irresponsables", condamnés à l'isolement, puis à l'écrasement. Nous ne faisions même plus les manifs ou rarement.

Petits rapaces nocturnes, nous sortions lorsque la radio annonçait les premiers heurts. Dans la fraîcheur de la nuit, forts des même haines et de semblables amours, nous allions à la "riflette".

Nous voulions la guerre de classe, la guerre civile, la révolution.

Nous dûmes nous tromper de studio: le film qu'on tournait ne ressemblait en rien à notre script.»

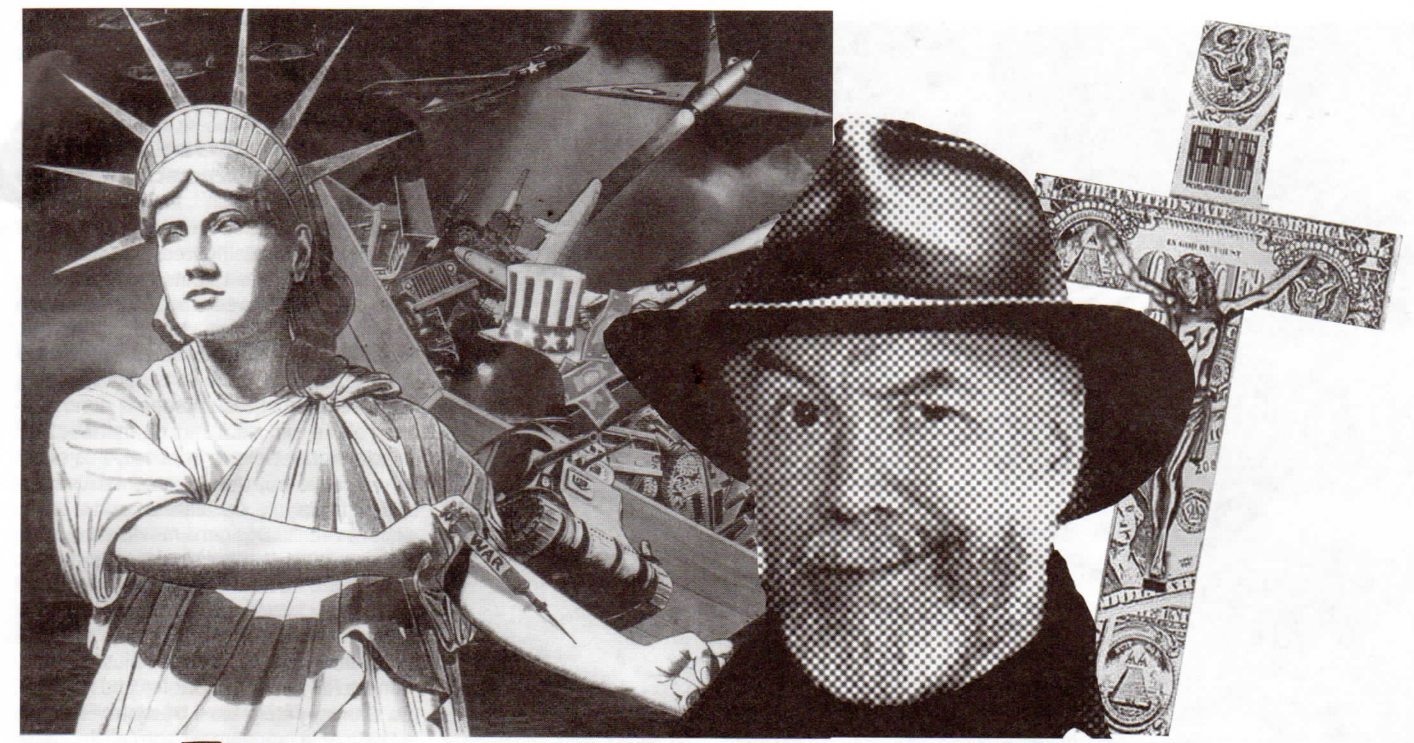
(...)

«Ma grand mère adorait la langue de bois, la phraséologie révolutionnaire. Elle n'y comprenait rien de son propre aveu, mais trouvait que cela faisait instruit. *[...]* Elle me servit une goutte de Champagne et m'offrit une Pall Mall. Une fois son loyer payé, peu lui importait le reste pourvu qu'elle puisse s'offrir du Champagne et ses longues Pall Mall.

Elle tira une bouffée de sa cigarette, réfléchit, puis, de sa voix exquise: "tu sais mon freddy, les fascistes, ils ne comprennent qu'une chose: les baffes dans la gueule"».



Le samedi 12 février, Brigada Flores Magon et Brixton Cats accueillaient le groupe catalan Opcio-K 95 pour la première fois à Paris. Cette soirée, dans les locaux de la CNT, et en soutien à cette même confédération anarcho-syndicaliste, rassembla plusieurs centaines de personnes venues fêter l'évènement comme il se doit. C'est à la fin du set de la Brigada, vers 22h15, qu'une interpellation musclée d'une jeune femme eut lieu à l'extérieur. Les flics du 20e arrondissement ne sont généralement pas connus pour leur finesse, mais ce soir là, ils ont dépassé les bornes. Au lieu de dialoguer, de temporiser, comme cela se fait à chaque concert, les fonctionnaires zélés ont directement sorti les matraques et les lacrymos, s'en donnant à cœur joie. Et rapidement, nous nous sommes retrouvés face à près de 200 flics, dont une quarantaine en tenue antiémeute ! Faisant preuve d'un absolu manque de discernement et de sang froid, ils ont tenté de s'introduire dans l'impasse des Vignoles, dont ils ont été illico rejetés. Ils ont alors gazé à travers la grille, provoquant les malaises de plusieurs spectateurs. Pendant ce temps, les musiciens d'Opcio continuaient de jouer, visages en larmes. Outre la garde à vue d'un peu moins de vingt heures et un tabassage en règle de la jeune camarade interpellée, on dénombra de notre côté plusieurs blessures (doigts cassés) et traumatismes crâniens. Il a fallu l'arrivée d'un commandant de police pour que ce dispositif ahurissant, qui a causé l'émoi de tous les voisins, soit levé. Cette descente de la police avait pour but de «casser du gaucho». Elle s'inscrit également dans la politique actuelle de répression antisyndicale. L'Inspection générale des services (IGS) s'est donc saisie de l'affaire, suite à plusieurs plaintes, dont celle de la CNT. Deux jours avant, d'autres lieux organisant des concerts, dont un bistrot, étaient attaqués par les flics du 20e, décidément très en forme. Cette opération, qui rappelle les pires heures de l'histoire de la flicaille trouve un écho dans le rapport rendu le 7 mars sur la hausse des violences policières de près de 20% cette année!



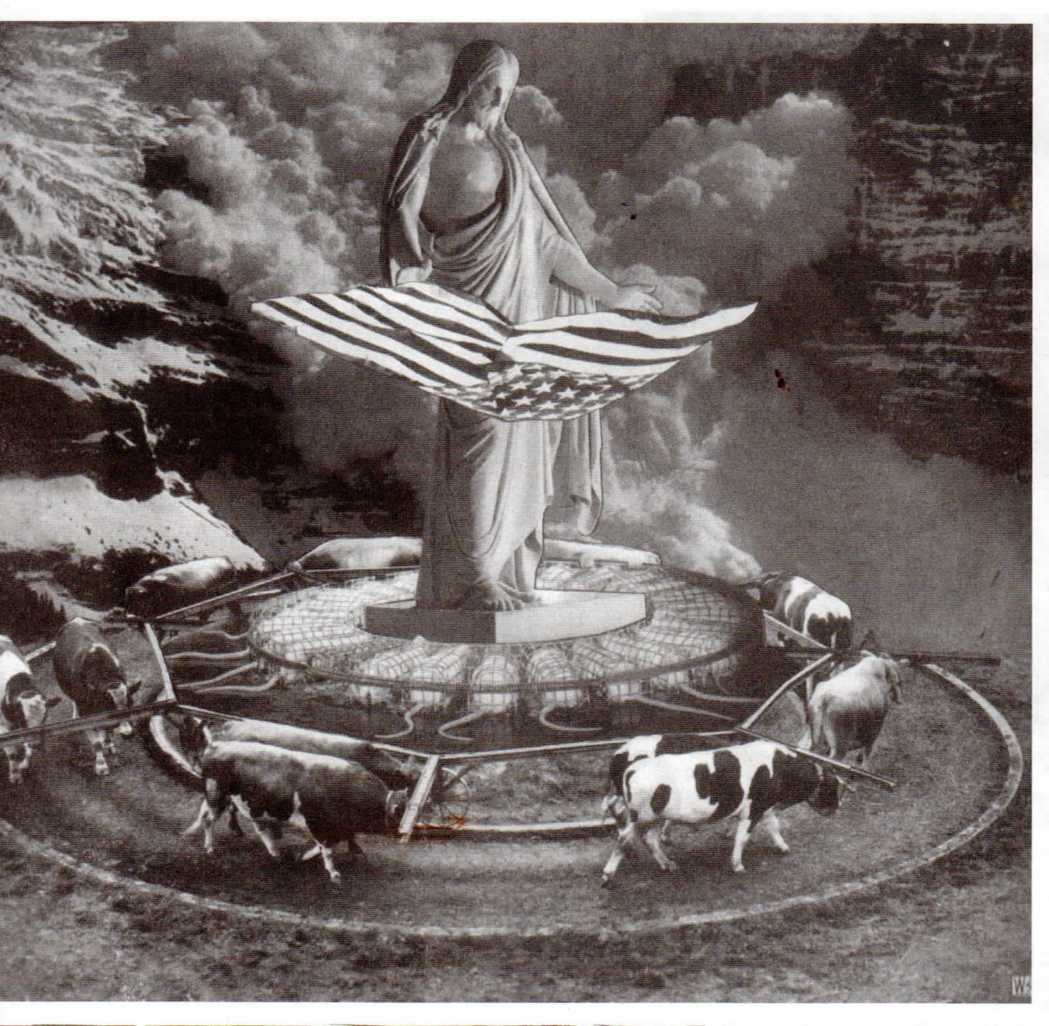
WINSTON SMITH
ALL RIOT ON THE WESTERN FRONT

Après Gee Vaucher, la graphiste de CRASS, voici le responsable des meilleures pochettes de Dead Kennedys. Entretien avec un trublion.

Les 27 et 28 octobre 2004, Publico, la librairie du *Monde Libertaire,* accueillait *All Riot on the Western Front,* exposition de collages et de montages de Winston Smith, coïncidant avec la sortie de son troisième recueil, portant le même titre. Qui ne pas connaît le Christ en croix sur deux planches de dollars US, pochette du *In God We Trust Inc.* des Dead Kennedys? Ou le logo du groupe de Jello Biafra? Deux pièces maîtresses du travail effectué depuis plus de vingt ans par un des maîtres du détournement de ces images si réconfortantes de l'«american way of life».

Barricata: Quand as-tu commencé?
Winston Smith: Eh bien, j'ai toujours dessiné. Je ne peins pas très bien, mais enfant, je faisais des croquis, des dessins. Et avant l'apparition des photocopieuses, je reproduisais des illustrations d'anciens magazines, de livres d'art, puis je les assemblais, ce genre de choses. Et des années plus tard, quand j'ai eu accès aux copieuses Xerox, c'est exactement ce que je faisais. C'était à la fin des années soixante. Adolescent, je me suis installé en Italie, à Florence; j'y suis resté cinq ans, ainsi qu'un an à Rome. Je suis revenu aux États-Unis au milieu des années 70, en 76 je crois, juste à temps pour l'apparition du punk rock. A cette époque, je faisais des collages, juste pour moi. J'aime faire ces étranges juxtapositions d'illustrations et ça semblait correspondre à la musique, à l'éthique punk. A l'origine, je viens de l'Oklahoma, au milieu de nulle part, un endroit culturellement vide. De là, je suis parti à Florence, puis des années plus tard, San Francisco. San Francisco est une petite ville comparée à Paris qui est si vaste. On peut la traverser à pied en deux heures. Tout le monde marche d'ailleurs. Si on conduit un véhicule, on ne peut se garer! Et il y a des affiches partout dans les rues, et comme tout le monde marche, on les remarque, ce qui ne serait pas le cas si on se déplaçait en voiture. J'ai vu des affiches vraiment très réussies qui m'ont beaucoup plu. J'ai alors commencé à réaliser mes propres posters de groupes qui n'existaient pas, car je ne connaissais personne qui était dans un groupe, alors je les inventais! J'inventais aussi les noms des salles où ils jouaient, des choses comme The Rat Cage, qui avaient une adresse au milieu de nulle part qui correspondait à un terrain vague, où qui n'existait même pas! Des années plus tard, des gens sont venus me voir, me disant: «On est allé à cette adresse, il n'y avait rien! Tu vas payer pour ça!» *(Rires.)* Je leur avais joué un bon tour! Le plus drôle dans tout ça, c'est qu'il y a des groupes, de vrais groupes, qui ont utilisé certains des noms que j'ai inventés, des noms plutôt évidents comme les Clones ou les Rejects... Les gens ont donc commencé à voir ces affiches et m'ont demandé d'en faire pour eux. A partir de là, ça a fait boule de neige. J'adore le fait que j'ai une carrière bâtie sur une farce! (Rires.)

Barricata: Tu n'as jamais étudié l'art, alors?
Winston Smith: Pas dans un sens académique, du moins. En fait, j'ai fait un an ou deux à l' Academica Dell Arte à Florence, mais ils ont trouvé que j'étais daltonien! Je confonds les couleurs, les jaunes et les verts par exemple... J'ai donc suivi ça quelque temps, puis j'ai laissé tomber et suis devenu roadie pour des groupes de rock et de jazz, ce que j'ai continué à faire une fois rentré aux États-Unis, à San Francisco, pour des groupes comme Santana, Crosby, Stills&Nash ou Journey, tous ces gros trucs de l'époque. Et c'était une bonne position où se trouver pour le punk rock, car les groupes punks nous louaient du matériel, dont ce groupe appelé Crime, un des premiers groupes punk de Frisco.
Et donc, en 1976 ou 77, j'ai amené du matériel au Mahubay Gardens, un des premiers clubs punks où Crime jouait. Et Frankie Fix, un des guitaristes me dit: *«Mais y'a pas moyen que ça soit plus fort?»* Car je leur faisais aussi le son. Et je lui réponds: *«Non, regarde le bouton de volume, il ne monte qu'à 10, et on y est!»* Il ne voulait rien entendre! Des années plus tard, j'ai vu ce film hilarant, *Spinal Tap,* où il y a cette scène avec l'ampli qui monte à 11. *(Rires.)* Et c'est ce que j'aurais du faire, marquer un 11 à côté du potard! C'est psychologique.
Une chose en entraînant une autre, je me retrouve à travailler pour Rock Against Racism, une organisation britannique à la base, et une amie me dit: «Vu à quoi ressemble ton travail, je connais quelqu'un que tu devrais rencontrer». Et elle me montre la pochette d'un disque à lui qui venait juste de sortir. C'était *California Uber Alles,* le 45t. des Dead Kennedys. J'ai trouvé les paroles de Jello Biafra brillantes, ces mots avaient un sens, ce n'était pas juste du bruit, c'était plus que ça. Je lui ai donc envoyé une carte postale, et il m'a répondu. Rendez-vous a été



«MAIS OSER TOUCHER À LEUR DIEU À EUX : TABOU! MOI DONC, CE QUE JE CRITIQUAIS, C'ÉTAIT LA VÉNÉRATION DE L'ARGENT»

pris au Mahubay Gardens après un de leurs shows. Et je lui ai montré ce poster constitué d'une croix faite de dollars américains. J'avais réalisé ça deux ou trois ans avant de le rencontrer. Et lui: *«Ça, c'est dangereux! Nous devons faire un disque à partir de ça!»* Et ça s'est appelé *In God We Trust Inc.* Fondamentalement, la r eligion aux États-Unis, c'est du business. Et les gens que je critiquais, ceux qui vénèrent l'argent, ont beaucoup censuré ce disque. En Angleterre, la police a fait des descentes dans les magasins de disques. Ils ont ces lois antihérésie datant du XVIe siècle… Ils s'en foutent si vous critiquez les divinités apaches ou hindoues, mais oser toucher à leur Dieu à eux, c'est tabou! Moi donc, ce que je critiquais, c'était la vénération de l'argent. A la télé US, il y a un show, qui est toujours diffusé aujourd'hui, c'est le « Pat Robertson's 700 Club». C'est un show d'extrême droite très propagandiste qui draine des millions de dollars pour des politiciens d'extrême droite en persuadant des vieilles dames de faire don de leurs chèques de pension à des hommes riches! Des hommes qui portent des diamants, ont des maisons fabuleuses, des jets privés. Et tout ça, libre de toute taxe! Un soir, Biafra vient à la maison et me dit: *« On passe à la télévision ! »*. «Quoi?». «Enfin, presque…» Et il m'explique que Pat Robertson présente tous ces disques qu'il ne faut pas laisser acheter à nos enfants, expliquant aux parents que ces disques sont le Diable! ACDC, Led Zeppelin, Ozzy Osbourne, des disques de rock'n'roll avec une imagerie satanique, et puis il explique qu'il y a ce disque, et que c'est si grave qu'on ne peut même pas le montrer à l'écran! C'est notre seigneur crucifié sur une croix de dollars! Ils avaient probablement compris que c'était eux que je critiquais.

Barricata: La musique a donc été le biais par lequel ton travail a été publié…
Winston Smith: Ouais… n'écrivez pas cela avant que le père Biafra ne décède, sinon il va me demander de l'argent… *(Rires.)* Aux États-Unis, des groupes comme les Dead Kennedys, DOA ou No Means No sont insignifiants comparés aux groupes mainstream; je pense qu'ils sont plus populaires en Europe, et ils étaient très populaires derrière le rideau de fer avant la chute du Mur. Populaires, mais censurés! Je me demandais pourquoi ils censuraient des groupes américains critiquant le gouvernement, je pensais plutôt que ça leur plairait. Mais un ami m'a expliqué qu'ils ne voulaient rien qui critique quelque gouvernement que ce soit, car ça pourrait donner des idées à «leur» peuple pour les critiquer, eux…

Barricata: Y'a-t-il des artistes qui t'ont influencé ou t'influencent?
Winston Smith: Non… Ma mère est une artiste, une très bonne artiste, elle peint et sculpte aussi. Malheureusement, je n'ai pas hérité de son talent. Notre maison était pleine de livres d'art, surtout d'art classique, les Grecs, les Romains, la Renaissance, des livres sur Léonard De Vinci. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai été à Florence. On peut donc dire que j'ai été exposé à l'art de manière assez classique. Ce qui, je pense, m'a aidé, dans le sens où, quand je construis mes collages, j'essaie de faire en sorte qu'ils aient l'air réels. Des gens me disent que ce que je fais est la manière dont les choses sont depuis toujours, et je leur réponds: *«Non, j'ai changé ça, et ça…»*. J'en suis vraiment heureux, ça veut dire que j'ai fait mon travail. La partie la plus dure de mon travail est de rendre les choses faciles. Gamin, j'étais aussi très intéressé par le Dada et le mouvement surréaliste, mais il était plutôt difficile de mettre la main sur des livres sur Max Ernst ou Tristan Tzara là où j'habitais! On m'a comparé à Ernst, mais je ne savais pas grand-chose de lui… jusqu'à ce que je vois certaines de ces pièces, des images très déroutantes, psychologiquement très intéressantes.
En 1984, un ami canadien m'a aussi fait découvrir un artiste allemand qui avait changé son nom en anglais: John Hartfield. C'était un artiste antinazi, et ils voulaient l'éliminer. Il s'est réfugié en Angleterre et a réalisé des posters de propagande antinazie qui furent largués sur l'Allemagne, pour dire aux gens qu'ils n'étaient pas seuls. Au Japon, pendant la Seconde Guerre, il y avait une police de la pensée, qui venait discuter insidieusement avec les gens, savoir ce qu'ils pensaient. En Allemagne, ils utilisaient les vétérans de la Première Guerre mondiale comme gardiens de blocks qui n'hésitaient pas à vous dénoncer. Il se passe un peu la même chose aux États-Unis en ce moment avec John Ashcroft. Il a inventé un système appelé « Total Information Awareness», style «Nous savons tout de vous! Big Brother vous regarde!».

Barricata: Ton travail est donc dirigé vers la destruction du totalitarisme?
Winston Smith: Totalement! C'est quelque chose que l'on voit dans notre histoire, ces cinquante, soixante, soixante-dix dernières années, les guerres mondiales, la Grande Dépression. Je pense que cela revient. Les gens en charge, et dans le monde entier,





voudraient revenir au Moyen Âge, une minorité aurait tout, et tout le reste des gens ne serait que du bétail. C'est un système qui a très bien fonctionné pendant des milliers d'années. La révolution industrielle a changé tout ça, à travers la production de masse, l'éducation des gens à la lecture. Cela a altéré la position des gens en charge, cela leur est apparu dangereux. A travers mon art, j'essaie de mettre à nu des choses qui, pour moi, sont évidentes. Les situationnistes ont un mot pour décrire la bulle qui enveloppe la culture, c'est le spectacle. Le spectacle est une image fausse créée par les forces en place pour vous faire sentir que tout va bien: «Gardez le nez dans le guidon, continuez à travailler... Vous aurez une télé couleur, une grosse voiture, de beaux vêtements... mais ne nous causez pas d'ennuis!». C'est ce que j'essaie de dénoncer, ce système existe vraiment. C'est comme dans ce film, *Matrix,* où tout ce que l'on voit est faux, a été fabriqué comme tel pour vous garder dans un état de fausse sérénité ou de terreur constante. Au choix. Aux États-Unis, des gens comme Bush et compagnie veulent que les gens aient peur : «Votez pour nous ou quelque chose de moche va arriver»...

La peur exagère le danger. Il est sûrement plus dangereux de traverser la rue et de se faire renverser par une voiture, ça arrive tous les jours. Aux États-Unis, 20 000 personnesmeurent tous les ans dans des accidents automobiles! Mais ça fait partie de la vie moderne, alors les gens l'acceptent... Mais ils peuvent utiliser la mort de 3 000 personnes à New York pour vous faire peur, vous dire que ça pourrait vous arriver. Ils font appel à vos intérêts propres. «Ne pensez pas au groupe. Ne pensez pas à ce qui est bon pour nous, pensez à ce qui est bon pour vous! Vous pouvez vous faire de l'argent, ou vous pouvez vous retrouver en danger!» Et cela dépasse le cadre de notre gouvernement. Les agences gouvernementales ne sont rien comparées aux grosses compagnies, à la banque mondiale, à l'OMC, à Coca Cola. Eux sont réellement aux manettes. Mickey Mouse est à la Maison Blanche, vous saviez? (Rires.)

Barricata: Est-ce une des raisons pour lesquelles tu utilises des publicités dans tes collages?

Winston Smith: J'utilise des publicités de temps de guerre, des années 30, 40, 50. Des illustrateurs les peignaient avant qu'on puisse reproduire correctement la photographie. A partir de 1960, 1961, tous les magazines populaires sont passés à la photo. Par exemple, avant, vous avez une très belle illustration d'une chute d'eau avec une voiture la surplombant, naviguant, une image très surréaliste peinte à la main. Cela vous donne l'impression que, si vous achetez notre essence, vous volerez au-dessus des chutes du Niagara, sous un arc-en-ciel immense! Maintenant, ils utilisent juste une fille en bikini... il n'y a plus d'imagination... Bien que les choses changent, avec le numérique, certains films sont très étranges... Salvador Dali doit se retourner dans sa tombe! Certains des travaux qu'il a réalisés, très hors normes à l'époque, sont maintenant utilisés comme pubs sur Madison avenue, pas ses travaux exactement, mais la même sorte d'imagerie, et ce pour vendre du savon! J'utilise beaucoup d'illustrations provenant de *Fortune Magazine,* qui fut publié dans les années 20, 30 et 40; c'était un peu comme Fortune 500 aujourd'hui. Durant la guerre, tous les magazines ont dit au public américain de se sacrifier, de ne plus acheter que le strict nécessaire pour acheter des bons de guerre, qui allaient en réalité aux compagnies, Ford, Chevrolet, pour construire des chars pour l'armée, mais aussi, pour le développement et la recherche. Après le conflit, ils ont construit de grosses voitures, des télévisions et des postes de radio. L'argent que vous leur aviez donné, ils vous le vendaient en retour! Ils se sont bâtis des fortunes sur la guerre! Tous les magazines disaient «Resserrez votre budget, sacrifiez-vous, comme ça, nous pourrons botter le cul aux nazis! Faire mordre la poussière aux Japs! Nous sommes tous concernés!» Et dans *Fortune Magazine,* les pubs étaient pour des diamants, des manteaux de fourrure et des whiskys hors d'âge! *(Rires.)*

«AUX ÉTATS-UNIS, DES GENS COMME BUSH VEULENT QUE LES GENS AIENT PEUR: «VOTEZ POUR NOUS OU QUELQUE DE MOCHE VA ARRIVER.»

Et il leur faut toujours de nouveaux ennemis pour que tout cela se perpétue, ils se font tellement d'argent! Pendant des années, ils ont fait croire au peuple américain que l'Union Soviétique allait débarquer et tout rafler, alors qu'ils ne pouvaient même pas s'occuper de leur propre pays! Cela ne pouvait arriver! C'est comme quand l'on fait peur à un enfant: «Il y a un monstre derrière le rideau, sous le lit, sois sage, sinon...» C'est pourquoi j'ai toujours voulu savoir ce qu'il y avait derrière le rideau! La manipulation dans la publicité est très importante pour créer cette fausse sensation dans l'esprit des gens, c'est pourquoi toutes ces images proviennent de publicités. Certaines sont inoffensives, mais si je les réunis, je change tout ça. Je suis meilleur qu'eux, je suis mon propre agent de propagande! *(Rires)*

Barricata: Penses-tu faire de l'art ou de la communication visuelle?

Winston Smith: De l'art.

Barricata: Mais tes collages sont censés délivrer un message...

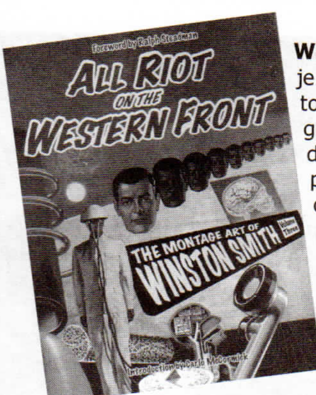
Winston Smith: Des fois oui, des fois non... Il y a ce tableau-là, de Jésus et Joseph dans un atelier en train de travailler. Ils sont si mignons, avec de longs cils, une peau très blanche, on dirait des modèles de magazine. J'y ai donc ajouté des choses loufoques. Et une personne m'a fait la remarque dans une galerie: *«Pourquoi cet homme est-il là? Que fait ce gâteau d'anniversaire à cet endroit?»* Moi, je les avais juste mis là parce que c'était drôle! Un ami m'a dit: *«Non, non, il faut trouver une histoire, une raison à tout cela»,* mais je n'ai pas pu... La personne a quand même acheté le tableau! *(Rires.)* Si les gens voient des choses dans mes tableaux, autant que cela vienne d'eux. Je peux avoir une intention, mais ils verront les choses à leur manière, quoi que je dise.

Barricata: Oui, mais une grande partie de ton travail est violemment contre la logique de l'argent, par exemple...

Bibliographie:
Act like nothing's wrong. 1994. Last Gasp of San Francisco
Art Crime. 1998. Last Gasp of San Francisco.
All riot on the western front. 2004. Last Gasp of San Francisco

Multiples pochettes de disques, affiches, posters, cartes postales...

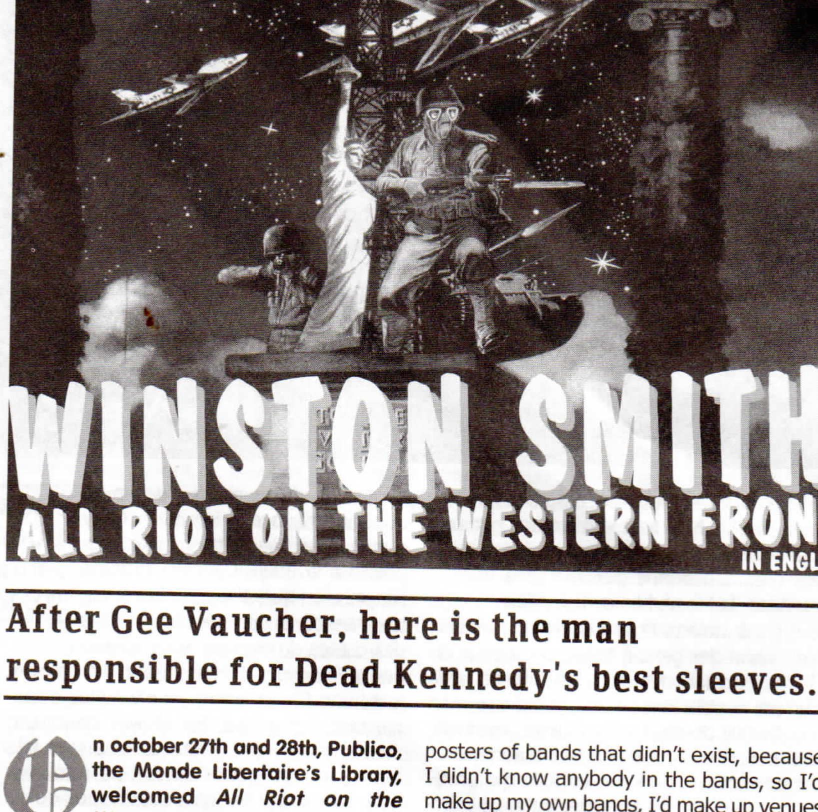
Contact:
winstonsmith.com



Winston Smith : C'est juste que je suis jaloux ! J'aimerais avoir tout cet argent ! *(Rires.)* Une grande partie de mon travail est dirigé contre ce système qui exploite les gens. Tout le monde devrait avoir assez d'argent pour vivre. Il y a assez de travail et d'argent pour que tout le monde vive confortablement. Mais alors, ils ne pourraient pas faire faire aux gens ce qu'ils veulent qu'ils fassent. Vous pourrez faire travailler des gens quatorze heures par jour pour 10 cents de l'heure à Hong Kong dans une usine de peluches, peluches destinées aux enfants de la classe moyenne américaine. Pour ça, vous mettez sous clé toute la nourriture, toutes les ressources naturelles. Les maîtres de l'agroalimentaire veulent contrôler l'accès à la nourriture, sans laquelle on ne peut tout simplement pas rester en vie ! Besoin d'argent, non ! De nourriture, oui ! Et s'ils arrivent à faire ça, ils pourront vous faire accomplir ce travail pénible, juste pour mettre de la nourriture sur la table et nourrir vos enfants. Ce n'est pas tellement une question d'argent, mais de l'exploitation des gens pour de l'argent... Il y a trente ans, j'ai travaillé dans une bijouterie, à faire des colliers, ce genre de choses, et je suis devenu conscient de comment on hausse le prix des diamants. On se les procure pour 10 dollars, ces petits diamants, et le bijoutier élevait le prix de 400 à 500 % ! C'est artificiel, même l'or... Si on extrayait tout l'or, l'or deviendrait aussi commun que le plastique, ça ne vaudrait plus rien. L'or est délibérément retiré de la circulation, et du coup, en acquiert cette fausse valeur, cette fausse rareté. C'est comme pour un peintre. Prenons Rembrandt. Il a réalisé ses toiles, et puis il meurt. Plusieurs années plus tard, il ne reste plus beaucoup de ces toiles, elles ont donc pris de la valeur, même si elles furent peintes à la chaîne à l'époque. Maintenant, ce qu'un artiste doit faire s'il veut se faire de l'argent avant de mourir, c'est simplement de faire une édition limitée et de détruire le moule, créer une rareté artificielle pour créer une valeur fausse. La plupart des artistes ne se font de l'argent qu'une fois qu'ils sont morts. J'ai pensé à simuler mon suicide, mes amis auraient doublé tous les prix et m'auraient envoyé l'argent jusqu'à quelque petit village mexicain... Mais je n'ai aucune confiance en eux ! Ils auraient conservé l'argent et j'aurais crevé la dalle... (Rires.) Et ça, crever la dalle, j'y arrive très bien tout seul ! (Rires.).

Stef Rebouteux et Turtle T.
Merci à Turtle J.





WINSTON SMITH
ALL RIOT ON THE WESTERN FRONT
IN ENGLISH

After Gee Vaucher, here is the man responsible for Dead Kennedy's best sleeves.

On october 27th and 28th, Publico, the Monde Libertaire's Library, welcomed *All Riot on the Western Front*, an exhibition of Winston Smith's montages and collages, organized to coïncide with the release of his third book. Who haven't seen Jesus Christ nailed to a cross made of US dollars, cover of The Dead Kennedy's record *In God We Trust Inc.* or the logo of Jello Biafra's band? Two masterpieces from the great deal of work accomplished for more than twenty years by this artist who masters in hijacking the oh so conforting images of the american way of life.

Barricata : When did you start doing your art work?
Winston Smith : Well, I've always drawn, I can't paint very well, but I've always would sketch and draw as a kid and before there were photocopy machines, Xerox, I would draw pictures from old magazines, art books, piece'em together and different things. And then years later when Xerox copies were available I would do that, that was in the late 60's. I moved to Italy when I was a teenager, to Florence, I spent about five years there, and then a year too in Rome, and then I came back to America in the mid 70's, 1976 I think, just in time for punk rock to rear its ugly head. So, at that time too I was doing collage, you know, just for myself, I like making, like, weird juxtapositions of pictures and it seemed to correspond whith the music, the punk rock ethic. I originated from Oklahoma, the middle of nowhere, culturaly vacant... From there to Florence, then years later back to San Francisco...It's a very small town, Paris is vast ! It goes off forever. You can walk across Frisco in a couple of hours... very small, everybody walks, anyway, you can't park if you drive, so, it's a big problem there ; but there's posters all the time out on the streets, and since everybody walks, we'd see them, if you drive, ain't never gonna see it... I'd seen some cool posters that were pretty good and others that were kind of lame, they were not so good... Well I'd probably do as well, so I started making posters of bands that didn't exist, because I didn't know anybody in the bands, so I'd make up my own bands, I'd make up venues like, you know The Rat Cage, that have an adress, that was in the middle of nowhere, a vacant lot or doesn't exist and years later I had people say « Oh yeah, we went to that adress and there was nothing there, we're gonna kill you ! » (Laughs). They found out it was a hoax, the funny thing is that later on, some bands took names that were from my fake bands, that were obvious names, the Clones, the Rejects... but that was fun... Then people would see them and say « Oh, could you make one for our band ? ». So it kinda snowballed, it got bigger and bigger ; well, not very big, but I like it because it's a carrer built on a complete hoax (Laughs).

Barricata : You never studied art...
Winston Smith : Not in any academic sense. Well, actually, when I was in Florence, I went to the « Academica Dell Arte » for a year or two and they said I was « daltonico », which is color blind... I can't see colors, they're the same. When I mix my colors, I get yellows and greens mixed up, see... So I did that for a while, then I became a roadie for rock and jazz bands in Italy.
So when I came back to America, I became a roadie for some other bands in SF. Santana, Crosby, Stills & Nash, Journey, all those bands that were big at the time and so that was like a good position to be for the punk rock thing, cos they would rent equipment from us, like speakers or things and there was a band called Crime which were one of the early punk bands in San Francisco... And Years later I saw this movie, it's a funny movie about a fake band: *Spinal Tap*... it's so funny ! And the guy thinks he has a speaker... he says « See, most speakers go up to 10, our speakers go up to 11 ». (Laughs).
The thing is, years before, in 1976 or 77, I was taking some equipment to the Mahubay Gardens which is a early punk place, and I think it was Frankie Fix, one of the guys in Crime that said « Can you make it go louder? » Cos I was doing the sound for them and I said « Look, see the dial? This is as

loud as it goes!» And he was «Make it go louder!» and I was «1, 2, 3... up to 10» (laughs). So, when I saw the movie years after that, I was like «Oh! it was a real thing!». (Laughs). I should have said «Yeah! Yeah!» and mark a little 11... You know, it's all psychological... So one thing led to another. I used to work for, do art work for an organisation, british organisation : Rock Against Racism, and it was in America and in Britain, maybe there's something in Europe, I dunno, but... a friend of mine who worked there said: «Oh your work looks like you think just like a friend of mine... you should meet»; so, later on, she showed me a record of his that just came out, it was *California Uber Alles*, it was an early DK 45... it's good, I saw brains to the lyrics and words that got a meaning to it, so that was not just noise, it was more than noise. I contacted him, I sent him a postcard, and he wrote back : «You have to come and meet me at the Mahubay Gardens after the show». Then he saw this piece, that was a cross, a cross made of dollars, american dollars. I made it two or three years before I knew him. He said «This is dangerous! We have to make a record out of this one!». It was called *In God We Trust Inc.*.

Basically, religion in America is business and the same people I was criticising, basically, who were worshipping money, well, they had lots of cencorship against the record, even in Great Britain. In London, the cops raided the shops. There were old anti-heresy laws on books, you know, like from the 1600's...

They don't mind if you criticize apache gods or hindu gods but if you make anything about their god: it's taboo! But, of course, the people I was criticising weren't religionals, it was the worshippers of money.

On television, there was a thing, I think it's still on the air, Pat Robertson's 700 Club. It's a TV channel, very right wing, very propaganda and they raise millions of dollars for right wing politicians, persuading little old ladies to give their pensions checks to these guys who are rich! They've got diamond rings, fabulous houses, private jets, and all this is tax free !

Biafra came home one time and said: « We're on television ! » and I said «What?!», and he said «Well, almost...». He said that Pat Robertson had these records that you should'nt let your children buy, telling parents that these records were devil worshippers records, like AC/DC, Led Zeppelin, Ozzy Osbourne, you know, Rock'N'Roll records. He'd say they've got satanic pictures on them. And then, he said there is this one that's too terrible, we can't even show it on television, it's too shocking ! It's our lord crucified to a cross of dollars ! They probably understood I was criticising them because they were making money off of that Jesus.

Barricata: So, music was the connection for your work to be published...

Winston Smith: Yeah! But don't write this down before old Biafra's dead because he's gonna make me pay him! (Laughs) Underground bands like Dead Kennedys, DOA, Nomeansno, they're little bands, they're insignicant compared to mainstreem music in America. I think they're more popular overseas and they were quite popular behind the iron curtain before the soviet union collapsed. It was popular but it was censored! I thought «Gee! I wonder why they censor american music that criticize the government, I would think that would make them happy». A friend of mine explained this «No, they don't want anything that criticizes any government because that would give their people ideas to criticize them».

Barricata: Were there people doing art that influenced you at the time or influenced you now?

Winston Smith: No. My mom's an artist, a painter, a very good artist, and a sculptress. But I didn't inherit her talent, unfortunately... Our house was filled with art books, especially things about classical art, greeks, romans, renaissance arts, books on Leonardo De Vinci. I was very influenced by the work of Leonardo. That's why I went to Florence. So I had kind of a classical exposure, which I think helped cause when I construct my collages, I try to make them look like they're real. The proportions are all make so that some people said: «What you do is the way it allways was», and I'm like: «No, no! I changed this or that around». I'm glad that they think that cause then I feel I've done my job. I'm glad that they see no difference. If you can make it easy, it's really hard to make it easy, that's the hard part. So, my influences are usually classical influences of the straight art world.

When I was a kid, I was very interrested in books on the dada artists, the surrealists, but I didn't see much of it, especially where I lived That's hard to get ahold on books on Tristan Tzara or Max Ernst... Then years later, I got compared to him, but I wasn't really aware of him, I didn't know much about him. Then finaly, I saw some of his works, very disturbing images, very psychologically interesting.

In 1984, a canadian friend of mine told me : «Here, look at this book, that guy, you'll probably like his work, you've got things in common». It was a german artist who changed his name to an english name: John Hartfield. He was an anti-nazi artist, they wanted to kill him. He got to England and made propaganda posters. They just got on airplanes and dropped them, so that people could know they weren't alone.

In Japan, they had a thought police people coming to you asking you about this or that... Same thing in Germany. They hired the old veterans of the first war as block wardens. They would be walking around trying to find out through conversations if you had criticisms of Adolf Hitler. Then they'd write your name et betray yourself. That sort of things is now going in the United States under Ashcroft. John Ashcroft has a system called «Total Information Awareness». It's like «We know everything about you. Big Brother is watching!».

Barricata: And your work is towards destroying the same system, totalitarism?

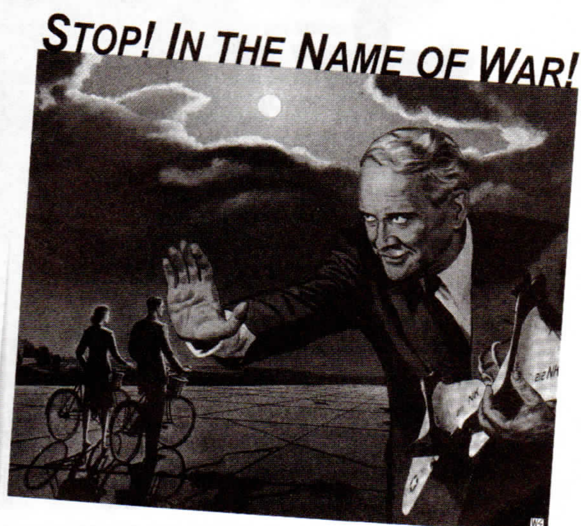
Winston Smith: Totally. Because, to me, it's something that we see in our history from 50, 60, 70 years ago, the world wars and the depression. That, I think is coming back. All over the world, the people in charge of things would like to go back to as it was in the Middle Ages: a few people who have everything and everyone else is like cattle. I think that's a very good system that worked very well for a thousand years, well, more than that. The industrial revolution changed everything, through mass production, people being educated to read. I think that altered their position and that appears dangerous to them, to their power base. So I guess, through my art, I try to expose things that to me look obvious.

There's a movement called the situationnists, the word they use for the bubble over the culture that we all see, is called the spectacle. The spectacle is a false image. It's created by the powers that be to make you feel like: «Everything's fine, keep your nose to the grind, keep working». They will give you a color TV, a nice car, some pretty clothes. «We'll let you alone, but don't make no trouble for us.» That's what I try to espose. This system actually exist... There's a film made a few years ago called The Matrix and the jinx of the film is that all that we see in our world is false reality, and it's deliberatly manufactured to keep you either in a state of feeling a false security or a constant state of fear.

For example in America, Bush and Co, they are for the people to be afraid. «Better vote for us, or something bad could happen.» Fear exagerates the danger. There's probably more danger to walk down the street and get hit by a car, that happens everyday. Twenty thousands in America alone killed in one year by automobile accidents. It happens in the course of modern life, so people accept it. They can use the threat of 3000 people killed in New York to get you to think to you and your children. They appeal to your self interrests. «Don't think about the group, don't think about what's good for us, just think about what's good for you. You can make money on this or you can be in danger because of this.» It's all over our government, even government agencies are small compared to the World Trade Organisation, the World Bank and Coca-Cola. They're really in charge. Michey Mouse is in the office, you know. (Laughs)

Barricata: Is it the reason why you use in your collages parts of the industrial productions? Pieces of other posters or pieces of advertisement?

Winston Smith: I use advertisements of war times 30's, 40's and the 1950's. They were used before photography was good enough to reproduce. They used illustrators to paint it. Around 1960 or 61, all the magazines went photo. So, for instance, you have a really cool picture of a waterfall and a car going over, sailing by, very surrealistic stuff, painted by hand. It gives a certain impression of «If you buy our gazoline, you'll fly over the Niagara Falls, big rainbow...». Now, they just have a girl in a bikini. There's no more imagination. But it's changing now because of computerization, some films are very bizarre. Salvador Dali



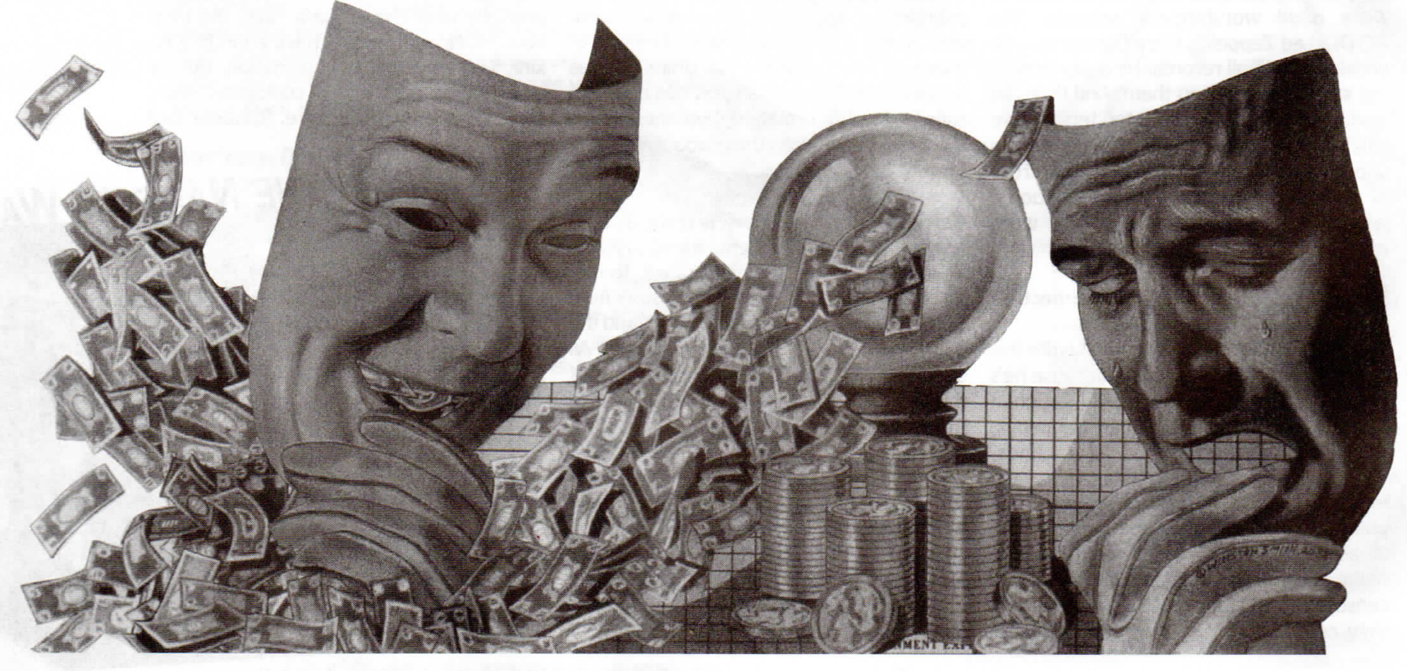


is probably spinning in his grave, because all the things that he would do with his pictures, very on the outside at the time, are now mainstream, Madison Avenue. Advertising uses his imagery, not exactly the same but that kind of imagery all of the time to make a point to sell or buy some kind of soap.
A lot of the things I use came out of Fortune Magazine that went in the 20's, 30's and 40's. It's similar to Fortune 400. The funny thing is that during the war in the 40's, all the magazines told the american public to sacrifice, «Don't buy luxuries, save what you have, buy war bonds» which actually went to the corporations, Ford, Chevrolet to make tanks for the army. But also, they used the money for researching development. After the war, they made big cars, television sets, and radios. What you paid for free to them, they sell back to you. They made a fortune off the war. All the magazines would say «Tighten your budget and sacrifice, so we can whip the nazis and beat the japs. We're all in this together!». In Fortune Magazine, the advertisements would be for beautiful fur coats, diamonds and fine whiskeys. (Laughs)
«We are making too much money out of this, like after the depression, we have to find new enemies to continue.» You know, for years, they told the americans that the soviet union would come and take it over. They couldn't even take care of their own country! It was never gonna happen.
It's like when you scare children: «In the other room, there's a monster, under the bed. Be quiet and go to sleep, otherwise the monster would come up and eat you alive!». That's why it was important to me to see what was behind the curtain. Manipulation in advertisements is very important to create this false sense in people's minds which is why all these pictures came from advertising. Some of them are benign, they have no political agenda, one way or the other, but if I recombine them, I change all that. I am better than they are. I am my own propagandist. (Laughs)

Barricata : Do you think you're doing art or visual communication?
Winston Smith: Art!

Barricata: But your collages are supposed to deliver a message...
Winston Smith: Sometimes, sometimes no. There's one picture there, it's a religious painting, Joseph and Jesus in a carpenter shop, working... It's so sweet, they have beautiful eyelashes, white white skin, they look like magazine models. So I added some goofy things. One guy in a gallery said: «Why is that man there? Why is the birthday cake there?» I just put them there cause it was funny. My friend said: «No, no, you have to make a story about this, find a heavy meaning to all this». I couldn't do it... The guy bought it anyway. (Laughs) So, if people read things in pictures, I think they should as well make up their own mind. I could have a certain intention, but they are gonna see things the way that they see things, regardless of what I say.

Barricata: Yes, but a lot of your work is violently against the logic of money, for instance...
W.S: That's just because I'm jaleous! I wish I had all that money! (Laughs). A lot of that is against that system that exploits people. Everyone should have enough money to live. There is enough money and enough work for everyone to live confortably. But then, they could make people do what they don't want to do witholding that from people and make it hard to come by. You can get people to work for 14 hours for ten cents an hour in a sweat shop in a kitty toy factory in Hong-Kong. They make these toys for the children of middle-class america. There's no way to compell people to do things, that they would work for cheap and be exploited unless you lock up all the food, you lock up all the ressources. Agri-business means they can control the availability of food, which is a basic thing to stay alive. Money you don't need, but food you need. If they can manage to do that, they can get you to work in drudgery in order to keep food on your table for your children. It's not so much about money, it's about the exploitation of people for money.
Thirty years ago, I was in a jewelry, making jewels, rubis, diamonds. I was made aware how the mark up in jewels. Diamonds we had, we paid ten dollars. Jewelers would usually mark up 400 or 500%. It's artificial, even gold... if all the gold could come out, it would be as common as plastic, it would be worth nothing. They deliberately withold it from circulation so that they create a false value, false scarecity.
It's like a painter, like Rembrandt, it makes his pictures and he dies. Many years later, there's not so many of these pictures left so they've gone up in value, even though they were mass produced at the time. Now, what an artist does if he wants to sell as many to make the money before he's dead, he would simply make a limited edition of this thing, and destroy the plate. It's artificial scarcity to create a false value. Most artists only make money when they are dead. I'm trying to get round that. I often thought of faking my own suicide. My friends would double all the prices and send me the money to some little village in Mexico. But I don't trust any of them! They'd keep the money and I would starve! (Laughs) Starving on my own, I could do very easily! (Laughs).



HIP-HOP NOT DEAD!

NI BUSH NI MAJOR!

Peace, unity, love and havin'fun, voilà une devise qu'on croyait oubliée. C'était sans compter sur les derniers résistants du hip-hop. Inventaire.

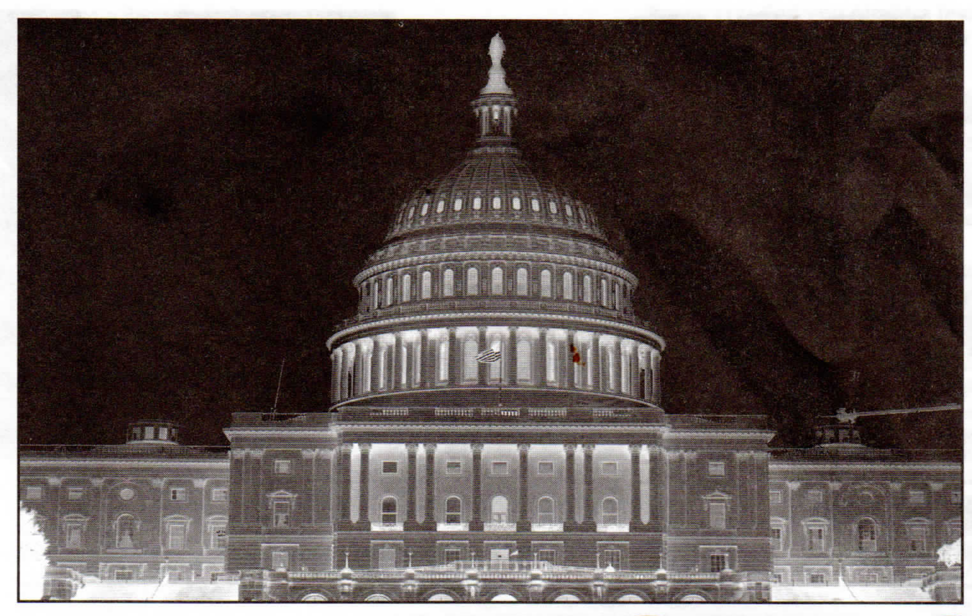
Le Rap dans son ensemble et en particulier aux États-Unis semble accumuler de nombreux traits détestables de l'industrie du disque. S'arrêter à ce type de jugement, c'est oublier un peu vite l'importance de la culture hip-hop, et la persistance outre-Atlantique d'une scène underground engagée et créatrice, qui perpétue une passion intransigeante pour cette musique issue directement du ghetto.

Le Hip-Hop porte désormais une bedaine qui accuse son quart de siècle d'existence. OK, fixer une date de naissance pour un mouvement culturel peut s'avérer une opération douteuse (on pourrait remonter plus loin avec un album comme *Hustler Convention* ou des artistes tels que The Last Poets), mais globalement nous sommes dans le bon timing.
Car aujourd'hui, impossible de parler d'un épiphénomène ou d'une mode. Il s'agit bien d'une déflagration du niveau du rock, de la soul ou du reggae. Peut-être même davantage, puisque cette culture se ramifie en diverses disciplines artistiques : le versant musical avec le rap, le turntablisme (l'art des DJ et du scratch), le graph, la danse, voire maintenant la littérature ou le cinéma...
À l'origine, c'est dans la marmite du Bronx que naît la bête, dans la ferveur des *blocks party*, ces grandes soirées funky organisées dans des bâtiments abandonnés ou des terrains vagues, et qui feraient passer une rave clandestine pour une kermesse (le seul équivalent en France s'incarna dans les rassemblements de grapheurs du côté de Stalingrad à Paris, à la fin des années 80, cf. le DVD *Writers*).
À leur tête, des figures légendaires telles que Kool Herc, un jamaïcain qui importa à New-York la culture des sound-systems en l'adaptant aux goûts du public black américain, et Afrika Bambaataa, vétéran d'un gang local (les Black Spades), qui insuffla les premières valeurs fédératrices (« Love, Peace, Unity and Having Fun ») et offrit au groove urbain des B-Boys de percuter l'électro naissante (Kraftwerk). L'autre révolution qui lança la machine fut le sample, ou l'apprentissage technique d'*« un vol saint »* (pardon à Nick Tosches de lui piquer la formule).
Le destin du hip-hop possède quelque chose de commun avec le punk. Ce dernier souhaitait faire (re)descendre le rock dans la rue. Le hip-hop désirait ramener le groove dans le ghetto, loin de la sophistication du disco. Deux platines, un micro. Dans un autre registre, un feeling aussi basique et extatique que basse, guitare, batterie.
Et comme le punk, le rap entretient originellement un rapport ambivalent avec le démon commercial... Si cette nouvelle musique explose en 1979, c'est grâce au « coup » du SugarHill Gang et de son Rapper Delight, basé sur la basse du *Good Times* de Chic. Et tout était dit : *« What you hear, it's not a test. »* Dès le départ, underground et mainstream (grand public) se côtoient. L'ADN du hip-hop est pluriel. Son imaginaire emprunte autant à la contre-culture revendicative des 70's (Blacks Panthers, etc.) qu'aux fantasmes de gangster classieux (le mythe de Stagger Lee) véhiculés par la Blaxpoitation. Voilà pourquoi certaines figures cruciales (Nas par exemple) jouent avec autant d'aisance sur les deux tableaux, un peu comme ces toasteurs jamaïcains qui basculent sans problème du slackness (textes pornos) au roots conscient.
Qu'en est-il aujourd'hui du rap US ? Il vend, semble-t-il, davantage que la country. Le genre a infusé partout. Et c'est une rhétorique habituelle que d'affirmer qu'il a vendu son âme pour de l'argent, de la reconnaissance, de belles voitures et les cérémonies de MTV... Pourtant la situation s'avère beaucoup moins sombre qu'il n'y parait, si on prend deux secondes le temps d'écouter les galettes qui déboulent des States. Le dernier Mix de Dee Nasty (le grand introducteur de la culture rap en France), intitulé *Forever Underground,* passe ainsi en revue la vitalité d'une scène qui ne se sent pas obligée de plagier les images de la réussite sociale ou de surfer sur les dernières astuces de production pour cartonner.
En effet, jamais autant d'artistes n'ont pris le mic pour défendre leur conception du hip-hop. Et s'ils le peuvent, c'est parce qu'il existe une véritable scène underground, avec ses producteurs phares (Madlib, notamment), ses labels (Stone Throw, ABB, Def Jux, Okah Player des Roots), ses médias, etc. Et surtout une diversité créatrice qui le sauve de l'ornière de la secte dogmatique, avec un spectre particulièrement large, de ceux qui innovent un hip-hop déstructuré à la El-p, jusqu'aux épigones de KRS-One ou d'A Tribe Called Quest (Little Brother). Cette scène undergound ne se résume pas à un genre, elle ressemble plus à un état d'esprit, conscient du passé et des acquis... Et elle parle... Premier exemple, Saul William, poète, acteur, issu du *slam* (poésie rappée), qui rédige, dans la foulée d'un disque éponyme sorti sur le label du fanzine *The fader*, un télégraphe directement adressé au hip-hop : *« Le ghetto danse à côté du beat. »* Ces musiciens ont en tout cas compris que le 11 septembre a changé la donne et que leur position artistique s'en est trouvée métamorphosée. Mr. Lif l'explique clairement dans une interview accordée à l'excellent webzine 90bpm : *« Cet événement tragique a été utilisé comme un outil par le gouvernement dans le seul but de maintenir la pression sur les citoyens, de les conditionner dans un état de peur afin que ceux-ci ferment et yeux et donnent leurs accords tacites à toutes les exactions américaines dans le monde et notamment en Afghanistan ou avec l'Irak. ».*
Sage Francis, autre figure de prou, précise dans le numéro de décembre du magazine *Vibrations*, sa déception après les dernières élections : *« Un sentiment de trahison. Trahi par le Parti démocrate, trahi par les électeurs. [...] Et bien sûr je me sens trahi par les médias et le gouvernement »* et d'enchaîner à propos de la mobilisation médiatique, juste avant le scrutin, de personnalité comme Eminem ou Puff Diddy : *« Ils aiment l'image de rebelle, et ne touchent la corde raide que de la pointe de l'orteil. [...] leurs motivations sont plus que douteuses, surtout quand ils sautent dans un train déjà en marche. Ça aurait été bon de les voir soutenir les dissidents juste après le 11 septembre. »*
La rappeuse Jean Gray qui fustige dans ses lyrics les stéréotypes misogynes en vogue dans le rap commercial, garde néanmoins espoir : *« Que Bush, les républicains, et tous les ploucs racistes de la "Bible Belt" aillent se faire foutre ! [...] Mais dis bien aux Européens qu'on va continuer à se battre ».*
Toute cette agitation n'a de sens et de portée que parce qu'elle s'appuie sur un investissement artistique continu dans l'écriture, dans la création musicale, que ce soit dans l'expérimentation ou la vibe old school... Big Juss (ex-Compan y Flow) précise par exemple au webzine Hiphopcore sa vision de la chose : *« Il est certain que les meilleurs labels underground semblent être ceux qui sont dirigés par des collectifs d'artistes. [...] Les vieux dirigeants de labels à l'ancienne ne sont intéressés que par leurs carrières et donc rien ne se passe. Ils ne seraient même pas capables de reconnaître un disque "hot" s'il carbonisait la chair de leurs doigts avares et diaboliquement froids ».*
Le hip-hop survit dans les marges parce que ce sont les marges qui tiennent les feuilles en un cahier où s'écrit l'histoire.

King Martov

DISCOGRAPHIE INITIATRICE:

- **Dee Nasty** ***Forever Underground*** **(Les diques pirates / Uwe)**
- **Madvillain** ***Madvillainy*** **(Stone Throw)**
- **Sound Providers** ***An evening with The Sound Providers*** **(ABB)**
- **Little Brother** ***The Listening*** **(ABB)**
- **Lifesavas,** ***Spirit in stone*** **(Quanum)**
- **J-Live** ***All of the above*** **(Coup d'Etat Entertainment)**
- **Mr Lif** ***I-Pahntom*** **(DefJux)**
- **Sage Francis** ***Personnal Journals*** **(Anticon)**
- **Pete Rock** ***Soul survivor II*** **(BBE),** ***State of the world*** **(Table Turns)** ***True notes vol 1*** **(OkayPlayer)**
- **Saul Williams** ***Saul Willimas*** **(Fader)**
- **Mos Def** ***The New danger*** **(Geffen)**
- **Nas** ***Street Disciple*** **(Columbia)**



WASHINGTON, CAPITALE-CARICATURE DE L'ÉTAT PÉNAL AMÉRICAIN

Loïc Wacquant nous dresse un portrait peu reluisant de la capitale fédérale américaine. Les priorités: le tout sécuritaire et la répression.

C'est la ville-État de Washington, siège du gouvernement fédéral et sanctum de la démocratie étatsunienne, qui illustre le mieux, en le poussant à son paroxysme, le processus involutif par lequel l'État pénal tend, pour les groupes confinés au bas de la structure sociale, à se substituer à l'Etat social, les fonctions policière, judiciaire et pénitentiaire minant les missions éducative et assistentielle en dévorant leurs budgets et en s'accaparant leurs personnels. Résultat, les jeunes Washingtoniens de milieu populaire, pratiquement tous noirs, qui dépendent des institutions publiques ont aujourd'hui plus de chances de se retrouver derrière des barreaux que derrière les pupitres d'un amphithéâtre sur leur campus universitaire – les enfants des classes aisées, eux, ont les moyens de se réfugier dans la douzaine d'universités privées que compte la ville et dans les établissements des États voisins.

Capitale rime ici avec caricature : quand Ronald Reagan emménage au 1600 Pennsylvania Avenue, Washington compte 15000 étudiants inscrits à l'université du District de Columbia (UDC, l'unique établissement universitaire public, inaugurée en 1976 à l'occasion du Bicentenaire), pour moins de 3000 prisonniers, cela bien que le District soit depuis belle lurette déjà la juridiction qui embastille le plus du pays. Quand Bill Clinton lui succède en 1992, la population carcérale de la ville est à la veille de rattraper son effectif estudiantin, en chute libre du fait des coupes budgétaires draconiennes qui frappent l'enseignement supérieur durant cette période de famine des finances publiques –la capitale est en banqueroute et son administration sera bientôt placée sous tutelle fédérale. C'est chose faite en 1994. Dans l'intervalle, la probabilité d'inscription à UDC pour les Noirs du District s'est affaissée d'un tiers alors que leur taux d'incarcération, lui, quadruplait pour friser le chiffre stupéfiant de 3.000 prisonniers pour 100000 habitants ***(1)***.

Résultat, en 1997, les proportions entre étudiants et prisonniers sont renversées: la population carcérale du District -dont la devise est Justitia Omnibus, «la justice pour tous»– frise les 13000 détenus, pratiquement le triple des inscrits à son université (qui ne sont plus que 4700).

C'est qu'entre temps la capitale des États-Unis a montré l'exemple au pays: en un peu plus d'une décennie, elle a, pour pourvoir à la «Guerre à la drogue» qui fait rage au sein du ghetto noir avoisinant la Maison-Blanche, multiplié par huit les effectifs des gardiens de prisons tandis qu'elle amputait de moitié les personnels de l'aide sociale et les postes de l'enseignement universitaire public. En 1980, le District employait quatre enseignants du supérieur pour chaque surveillant (804 contre 229); c'est l'inverse en 1997: 454 contre 2000, soit plus de gardiens que n'en emploient la Norvège ou la Grèce (pour seulement 530000 habitants). Mais l'afflux de détenus est tel que, malgré cette débauche de moyens, le District ne sait plus où entreposer ses condamnés et se voit contraint d'exporter son surplus de prisonniers dans des prisons privées du Kentucky et de l'Ohio à partir de 1994. Avant de vendre son plus grand pénitencier à la firme d'emprisonnement Corrections Corporation Of America afin de disposer des liquidités nécessaires... pour lui louer ce même établissement en leasing.

A moins de 2 kilomètres des ors de Capitol Hill, mais physiquement séparé des esplanades du pouvoir par la double barrière physique que forment l'autoroute 395 et la rivière qui lui donne son nom, le quartier d'Anacostia, l'un des plus déshérités des États-Unis, où réside un quart de la population de la ville, à 100% noir. Les rues bordées de bâtiments à l'abandon, de commerces condamnés et de terrains vagues, les écoles vétustes et l'infrastructure décrépite, l'insécurité prégnante et la démoralisation collective des habitants disent mieux que toutes les statistiques les effets de la politique publique de dumping social sur les Washingtoniens «d'en bas». La moitié des jeunes hommes d'Anacostia sont sans travail et près des deux tiers sont sous tutelle pénale. ***(2)***

Comble de l'ironie, le principal programme de création d'emplois lancé par le maire (noir) Marion Barry – qui fut destitué en 1990 pour possession de cocaïne puis



réélu en 1994 après un séjour de six mois sous les verrous – est la construction par Corrections Corporation of America d'une prison privée de 2.200 places. A l'annonce de ce chantier, un conseiller municipal exprimait d'ailleurs le souhait que l'école de la prison soit de bonne qualité «puisque c'est là que "notre jeunesse" semble se diriger"». ***(3)***

Certes l'établissement carcéral ne détonnera guère dans ce quartier-fantôme dont les 2 principaux employeurs sont une usine de traitement des eaux usées et l'Hopital St-Elizabeth, l'un des plus grands hospices psychiatriques du pays (celui même que décrit Erving Goffman dans son livre Asiles). C'est sans doute pour mieux accomplir cette vocation de dépotoir social de la ville que le nouveau maire (noir) de Washington a proposé en mars 1999 de transférer ce qui reste de l'Université du District de Columbia de son site actuel, au coeur d'un quartier blanc huppé du nord de la ville, à Anacostia, sous prétexte de «mieux servir» les familles du quartier, et au motif que le produit de la vente du campus permettra de dégager les fonds susceptibles d'assurer le «renouveau» à venir de l'université.

Loïc Wacquant

	1980	1990	1997
Nombre d'étudiants inscrits à UDC*	15340	11161	4729
Nombre de détenus du District	2973	9632	12745
Enseignants du primaire et secondaire	7719	7120	5800
Enseignants du supérieur public	804	587	454
Employés des services sociaux	2367	1861	1187
Gardiens de prison et maison d'arrêt	229	1974	1984

* *District of Columbia (unique établissement public); sont comptabilisés ensemble étudiants à temps plein et à temps partiel.*



(1) Contre 84 pour 100.000 pour les résidents blancs, dont le taux augmente de 84% (Tara-Jen Ambrosio et Vincent Schiraldi, *Trading Classrooms for Cell Blocks: Destructive Policies Eroding D.C. Communities*, Washington, The Justice Policy Institute, 1998, p. 7). Pour la France, ce taux d'incarcération correspondrait à une population pénitentiaire de 1,8 million!

(2) Jerome G. Miller, Hobbling a Generation: *Young African-American Males in Washington, D.C.'s Criminal Justice System*, Alexandria, Center on Institutions and Alternatives, 1992.

(3) Déclaration citée par Jason Ziedenberg, "D.C. Dumping Ground: The private Prison Planned for Anacostia", *Washington Post,* 18 octobre 1998, p. C08.

Sources: Bureau of the Census, Public Employment in 1980, Public Employment in 1990, Statistical Abstracts of the U.S. 1998; Detailed Population Characteristics, District of Columbia, 1980 Census; Bureau of Justice Statistics, Sourcebook of Criminal Justice Statistics, 1981, 1991 et 1997 (pour tous: Washington, Government Printing Office, diverses années).

«Récemment, la cafétéria (dans le sous-sol de la principale école primaire d'Anacostia) a été inondée. L'eau de pluie se déversait par des gouttières et puis les rats sont apparus. On a téléphoné au maire: *"La cafétéria est pleine de rats morts". (...) L'école se trouve sur une rue qui longe plusieurs bâtiments abandonnés. Le petit Grégory me dit qu'on les appelle des "pipe houses" [maison où les drogués viennent fumer leur "pipe" de crack en compagnie]. Un enseignant assis avec nous note, "A huit ans, certains des gamins livrent de la drogue et gardent l'argent de côté pour les dealers. A 28 ans, ils seront morts"* (...).

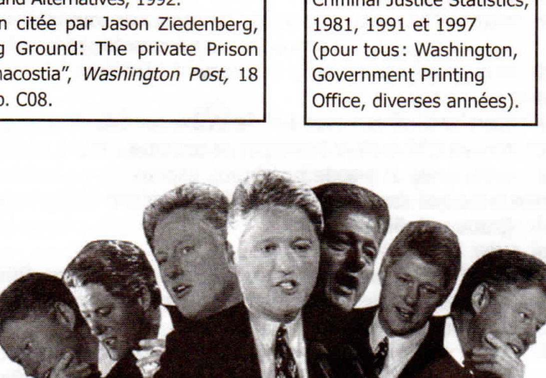
"Les petits quand ils arrivent à l'école le lundi matin", explique la maîtresse, *"ils ont faim. Une petite de cinq ans, avec ses lacets défaits, elle me dit 'C'est moi qui m'ai habillé toute seule ce matin'. Je lui demande pourquoi, elle me dit, 'Ils ont pris ma mère pour la mettre à la prison'. Ils ont tout le temps mal à l'estomac ces gosses, et ils ne savent pas pourquoi.* (...)

Une enfant nommée Monique: *"Si j'avais de l'argent je le donnerais aux enfants pauvres"*. Sa déclaration me surprend. Je demande si les enfants dans le quartier sont pauvres. Plusieurs écoliers répondent que non. Après une longue pause, Tunisia souffle: *«On est tous des pauvres dans cette école.»*

La cloche sonne, bien qu'il ne soit pas encore trois heures (heure de la fin des classes). Les enfants se lèvent et disent au-revoir avant de se diriger vers l'escalier qui les conduit du sous-sol à la sortie de l'établissement. Le principal me dira plus tard qu'il a libéré les enfants plus tôt exprès: on l'a prévenu qu'il y aurait une fusillade dans la rue cet après-midi.

Je lui dis combien j'ai aimé les enfants et cela lui fait à l'évidence plaisir. Il m'apprend que Tunisia vit à Capital City Inn – le plus grand centre d'accueil de sans-abri de la ville. Cela fait un an qu'elle est sans-abri. Il pense que c'est la raison pour laquelle elle si mature et réfléchie.» **(5)**

(5) Jonathan Kozol, *Savage Inequalities*, New York, Crown Books, 1991, p. 182-184 (récit d'enquête dans les écoles publiques des quartiers pauvres d'Amérique).



LE FIER VISAGE DE L'AMÉRIQUE

« Nous devons oeuvrer au renouveau de notre Capitale et faire d'elle le plus beau lieu où s'éduquer, où travailler et où vivre, faire d'elle à nouveau le fier visage que l'Amérique offre au monde. C'est une ville qui recèle des forces véritablement remarquables... Nous le voyons dans les yeux de nos enfants. Ils méritent le meilleur avenir qui soit et nous pouvons leur donner un meilleur avenir » **(4)**

William Jefferson Clinton, 1997

(4) Allocution du Président Clinton lors de l'inauguration d'un programme universitaire de tutorat à la lecture, 21 février 1997, citée par Ambrosio et Schiraldi, Trading Classrooms for Cell Blocks, op. cit., p. 1.



SECRETS LIES AND DEMOCRACY

NOAM CHOMSKY: PAS EN NOTRE NOM!

Loin du cirque médiatique, la résistance continue de se construire et de s'organiser.

Il est l'intellectuel dissident américain le plus célèbre. Un anarchiste très en vue. Depuis la guerre du Vietnam, Noam Chomsky, linguiste au M.I.T de Boston, rame à contre-courant, fustigeant l'impérialisme de son pays, dénonçant les manipulations médiatiques, soutenant tous les opposants au nouvel ordre mondial, à commencer par ceux qui jettent des pavés lors des contre sommets du G8. Ses nombreux ouvrages et films sont autant d'armes pour l'esprit, il serait dommage de s'en dispenser. Il nous semblait donc évident de lui envoyer quelques questions sur l'état actuel de la contestation aux États-Unis.

Barricata : Pendant la campagne présidentielle américaine, la mobilisation contre George W. Bush aux États-Unis a été relayée par les médias du monde entier. On a entendu parler du film de Michael Moore, de compilations musicales anti-Bush, de manifestations à New York. La mobilisation semble avoir été très diversifiée, et influente. Vous avez signé un article dans le *New York Times*, intitulé «Pas en notre nom». Pourriez-vous nous en parler? Qu'en est-il de ce mouvement maintenant? A-t-il un avenir?
Noam Chomsky: Les médias ont les mêmes intérêts que les autres secteurs élitistes, c'est à dire de réduire l'action politique à des extravagances quadri-annuelles très personnalisées et mises en scène par l'industrie des relations publiques de la même façon qu'elle aurait vendu du dentifrice, des médicaments de confort, des voitures ou d'autres produits de consommation: en clair, en mettant en avant des clichés permettant de duper le public afin qu'il achète son produit, que ce soit du dentifrice ou un candidat. Dans la sphère politique, les enjeux doivent s'effacer au profit des «qualités» (bon dirigeant, mec sympa, partage nos valeurs, etc.). C'est assez compréhensible à la fois à cause de la peur traditionnelle du public face à sa participation à des activités qu'il croit réservées à la petite frange de la population dotée de privilèges et de pouvoir, et parce que les attitudes et les opinions du grand public sont bien plus àgauche que celles du consensus bipolaire des partis du monde des affaires. Ce profond décalage est montré par les grandes études d'opinion publiques menées avant les élections, mais dont la parution n'a pas été autorisée. Une partie de ces exercices de création d'image consiste à mettre en scène la «mobilisation» dont vous parlez. La réalité est entièrement différente. Signer une pétition prend trois minutes. Les manifestations sont des histoires d'un jour. Pendant ce temps, le travail des militants se poursuit de nombreuses façons différentes. Pour certains, un aspect de celui-ci consiste à faire des efforts pour créer finalement une réelle alternative politique, qui comme nous le savons tous ne signifie pas se montrer tous les quatre ans en disant «Votez pour moi.» Il n'existe pas «un mouvement» au sens que lui donnent les relations publiques. Il y a de nombreux grands mouvements populaires, plus ou moins liés les uns aux autres, partageant de nombreux engagements et préoccupations communs, mais qui diffèrent quant à leurs objectifs et à leurs priorités. La participation totale est peut-être plus importante qu'elle ne l'a jamais été, mais avec peu de monde en termes d'organisation et d'intégration. Ça a toutefois permis d'apporter quelques améliorations significatives à la société, à plusieurs niveaux. Pour n'en prendre qu'un, la guerre d'Irak est, à ma connaissance, la première dans l'histoire occidentale qui ait eu à affronter des protestations massives avant même d'avoir commencé, à l'intérieur même du pays l'a déclenchée. La différence avec le Vietnam, l'Algérie, etc., est énorme. Et il y a de nombreux autres exemples. Ce travail se poursuit, sans changement spectaculaire, et avec la participation marginale des mouvements populaires prenant part au cirque électoral.

Barricata: Vous êtes connu en France pour votre analyse de la politique étrangère et de l'impérialisme américains. Comment voyez-vous l'évolution de cette politique dans les années à venir?
Noam Chomsky : Je pense qu'il faudrait consacrer un livre entier sur le sujet. J'ai beaucoup écrit à ce sujet, et je continue, mais je ne peux pas résumer brièvement ici.

Barricata: Que reste-t-il du «rêve américain», aujourd'hui?
Noam Chomsky: Je ne pense pas que cette question soit très pertinente. Il y a de nombreux espoirs et aspirations, mais je doute que l'expression «le rêve américain» ait la moindre signification réelle.

Barricata: Quels sont vos prochains projets (films, livres, articles)? Pourriez-vous nous conseiller quelques auteurs américains anti-impérialistes?
Noam Chomsky: Je fais des conférences en permanence, j'écris. Je ne suis pas impliqué dans des projets de film.Il y a de nombreux écrivains anti-impérialistes. Vous pouvez découvrir leur travail sur des sites Internet tels que Znet, Commondreams, etc., dans la liste des éditeurs militants – qui sont d'ailleurs en ce moment en train de se multiplier comme jamais auparavant, grâce à la très grande variété des formes de militantisme. Ce sont par exemple Common Courage, Seven Stories, South End, AK press, New Press, Verso... et quelques autres.

Barricata: Etes-vous en contact avec la scène musicale militante ou anarchiste, comme le fanzine et label Profane Existence? Quel est votre groupe punk préféré?
Noam Chomsky: Quand on me le demande, j'essaie d'apporter ce que je peux aux activités de cette scène. Mais bien qu'ayant de la sympathie pour elle, je n'en fais pas vraiment partie.

Barricata: Quelque chose à ajouter?
Noam Chomsky : Trop pour tenter d'essayer.

NOAM CHOMSKY : NOT IN OUR NAME !

IN ENGLISH

Boston's famous linguist tells us how, far from the media circus, resistance keeps on building and organizing itself. Interview.

He is the most famous american dissident intellectual. A very famous anarchist. Since the Vietnam War, Noam Chomsky, linguist at Boston's M.I.T., is rowing against the mainstream, thrashing the imperialism of his country, denouncing mediatic manipulations, supporting all the opponents to the new order of the world, starting with those who throw stones during anti G8 demonstrations. His numerous books and films are precious weapons for the brain, it would be a waste not to use them.

Barricata: During the presidential campaign, mobilization against Bush in US was well relayed by the media all around the world. We heard about Michael Moore's movie, music compilations against Bush, demonstrations in New York. This mobilization seemed to be very composite, and influent. You signed an article in the New York Times «Not in Our Name». Could you talk more about it. What about this movement now? Any future?

Noam Chomsky: The media share the interest of other elite sectors in reducing political action to highly personalized quadrennial extravaganzas run by the Public Relations industry much in the way they sell toothpaste, life – style drugs, cars, and other commodities: namely, by projecting images to delude the public into purchasing their product, whether it is toothpaste or a candidate. In the political sphere, issues must be excluded in favor of «qualities» (good leader, nice guy, shares your values, etc.). That is quite understandable both because of traditional fear of public participation in activities that are supposed to be reserved to narrow sectors of privilege and power, and because the attitudes and opinions of the general public are so far «to the left» of the bipartisan consensus of the business parties that the major studies of public opinion released before the election could not even be reported. Part of these exercises of image creation are to present fabrications about the «mobilization» that you describe. Reality is entirely different. Signing a statement takes 3 minutes. Demonstrations are one-time affairs. Meanwhile activist work continues along many different lines. For some, one aspect of it is efforts to create an eventual genuine political alternative, which - as we all know - does not mean showing up every four years and saying «vote for me». There is no «movement» in the sense of the PR constructions. There are a great many popular movements, loosely associated, sharing many concerns and commitments, but with varying focus and priorities. Total participation may be greater than it has ever been, but with little in the way of organization and integration. It has also brought about quite significant changes in the society, in many dimensions. To take only one, the Iraq war is, to my knowledge, the first in Western history when massive protest took place against a war even before it was launched, within the country whose government was about to launch it.The difference with Vietnam, Algeria, etc., is dramatic. And there are many other examples. This work goes on, without change, and with only marginal participation of popular movements in the electoral extravaganzas.

Barricata: You are well-known in France for your analysis of the US foreign policy and imperialism. So, how do you see its evolution in the next years?

Noam Chomsky: That would require an essay, I'm afraid. I've written a lot about it, and continue to do so, but cannot try to summarize briefly here.

Barricata: What is the American dream today?

Noam Chomsky: I don't think the question is meaningful. There are many hopes and aspirations, but I doubt that the phrase «American dream» has any significant content.

Barricata: What are your next projects (films, books, articles)? Could you advise us some other anti-imperialist american writers?

NC: I am constantly speaking, writing, etc. I'm not involved in films. There are a great number of anti-imperialist writers. You can find their work in the activist internet sites (Znet, commondreams, etc.), in the lists of the activist publishers – who are, incidentally, flourishing as never before, thanks to the broad range of activism (Common Courage, Seven Stories, South End, AK press, New Press, Verso,... quite a few others by now).

Barricata: Do you have any connection with the activist/anarchist music scene, like Profane Existence fanzine and label? What's your favorite punk's band?

NC: When I'm asked, I try to help out to the limited extent I can with their activities. But while sympathetic to this world, I am not really part of it.

Barricata: Something to add?

NC: Too much even to try.



AMERICAN WAY OF DEATH

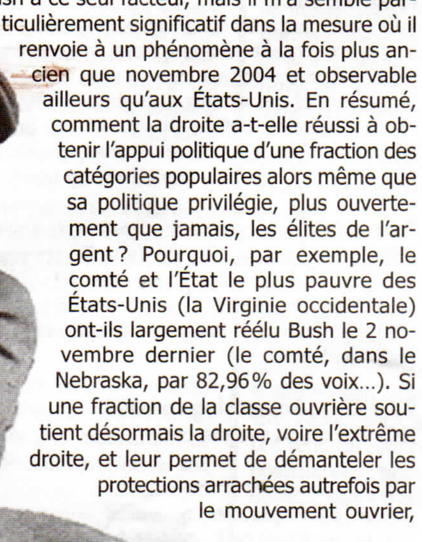
SERGE HALIMI

L'auteur des *Nouveaux Chiens de garde* revient pour *Barricata* sur la question américaine.

Journaliste au *Monde diplomatique,* Serge Halimi est l'auteur du *Grand Bond en arrière,* un bouquin qui va à contre-courant de la pensée néolibérale du moment. Il est par ailleurs spécialiste des questions de politique américaine. C'est à ce titre là que nous lui avons posé les quelques questions qui suivent.

Barricata: Concernant la réélection de Bush: tu la prévoyais quelques mois avant qu'elle n'ait lieu. Dans *Le Monde diplomatique* du mois d'octobre, tu annonces cette réélection parce que les classes populaires sont méprisées par toute la «dissidence» intellectuelle des États-Unis. Tu parles même d'arrogance. Peux-tu développer?

Serge Halimi: On ne peut pas ramener l'élection de Bush à ce seul facteur, mais il m'a semblé particulièrement significatif dans la mesure où il renvoie à un phénomène à la fois plus ancien que novembre 2004 et observable ailleurs qu'aux États-Unis. En résumé, comment la droite a-t-elle réussi à obtenir l'appui politique d'une fraction des catégories populaires alors même que sa politique privilégie, plus ouvertement que jamais, les élites de l'argent? Pourquoi, par exemple, le comté et l'État le plus pauvre des États-Unis (la Virginie occidentale) ont-ils largement réélu Bush le 2 novembre dernier (le comté, dans le Nebraska, par 82,96% des voix...). Si une fraction de la classe ouvrière soutient désormais la droite, voire l'extrême droite, et leur permet de démanteler les protections arrachées autrefois par le mouvement ouvrier, on aurait tort de ne voir là que le produit d'une imbécillité religieuse ou d'un bourrage de crâne «patriotique». L'insécurité sociale déchaînée par le nouveau capitalisme (sous la houlette de présidents de droite ou «de gauche») a conduit une partie du prolétariat et des classes moyennes à rechercher la sécurité ailleurs, dans un univers «moral» et culturel qui lui ne bougerait pas trop. C'est pour cela que ces électeurs votent à droite.



Cet électorat populaire ne perçoit pas toujours que les républicains sont les principaux architectes de la révolution libérale et de l'insécurité sociale qui en découle car Bush et ses amis ne cessent, eux, d'insister sur le fait qu'ils sont conservateurs sur le terrain des «valeurs traditionnelles». Au demeurant quand Bush (ou Reagan avant lui), met l'accent sur ses manières d'être (ou ses poses), humbles, pieuses, simples, patriotiques et anti-intellectuelles (le sport et la chasse plutôt que l'opéra classique), il est d'autant plus performant dans ce registre que la «gauche», elle, demeure associée à l'expertise, au cosmopolitisme, au mépris éprouvé par nombre d'intellectuels et d'artistes pour un peuple mal dégrossi, sans cesse soupçonné d'être raciste, nationaliste, homophobe, sexiste, béotien... En mettant en veilleuse les questions de classe, en choisissant des candidats comme Kerry qui transpirent la morgue d'une certaine aristocratie à l'égard des «ploucs», les démocrates ont gonflé les voiles d'un poujadisme culturel dont ils sont aujourd'hui les victimes.

J'insiste donc à dessein dans mon livre sur cette question du «populisme», un terme qui trop souvent sert à la «gauche» pour disqualifier des sentiments populaires à mesure qu'elle s'associe plus étroitement à l'élite de l'argent et du savoir. Elle se persuade alors que le progressisme, autrefois indissociable de la bataille pour l'égalité sociale et de la solidarité avec le monde du travail, serait devenu avant tout culturel et sociétal (la métamorphose en France d'un quotidien comme *Libération* et de ses lecteurs est emblématique à cet égard). Ici, la responsabilité des intellectuels n'est pas mince. A force de ne parler que pour eux, entre eux et de ce qui n'intéresse qu'eux, à force de ne courtiser que leurs collègues ou les médias, à force de courir davantage les colloques à l'étranger que les réunions militantes, ils ont rompu le lien que leurs aînés avaient autrefois noué avec le peuple. Cette rupture a ouvert un espace que la droite a occupé avec son discours, bien rodé, sur les «valeurs» et le «bon sens» populaire.

Barricata: Existerait-t-il deux Amériques?

Serge Halimi: Oui, comme toujours. Mais, depuis une vingtaine d'années, le clivage politique entre démocrates et républicains n'est plus d'abord petit contre gros, mais instruits, «bohêmes», résidents des États côtiers et cosmopolites (Californie, Massachusetts, New York, etc.), d'une part, «patriotes» pieux vivant à l'intérieur du pays et dans les États du Sud, d'autre part. Il n'y a guère que les syndicalistes (de moins en moins nombreux) et les Noirs qui continuent à voter à peu près comme autrefois. Mais une partie très significative du big business (banques, médias) soutient à présent les démocrates. Et, on l'a vu, une partie du prolétariat appuie les républicains. D'ailleurs, en novembre 2004, Kerry a davantage dépensé que Bush...

Barricata: Sur l'impérialisme: parle-nous de l'opposition américaine. A l'occasion de la guerre en Irak et de la campagne présidentielle, on a vu des milliers de gens défiler dans la rue, se mobiliser, contestation qu'on n'avait pas vue aux États-Unis depuis une trentaine d'années. Quel crédit accordes-tu à cette – ou ces – oppositions? S'agit-il d'un feu de paille ou d'un mouvement de fond?

Serge Halimi: L'idée d'un mouvement sans précédent «depuis une trentaine d'années» me paraît appartenir au registre des lieux communs médiatiques et à celui du discours un peu exalté de certains «altermondialistes». Je pense ici à ceux qui, il y a deux ans, évoquaient même une mobilisation radicale mondiale plus importante que celle des années 60... Il n'y a heureusement rien de neuf à ce que des centaines de milliers de personnes manifestent à Washington, New York et San Francisco. Ces dernières années, de tels rassemblements ont eu lieu assez régulièrement en faveur du combat écologiste, féministe, homosexuel, noir, etc. Même dans les périodes les plus sombres pour les progressistes américains, il n'est jamais hors de portée d'organiser des manifestations de cette ampleur. Mais la question essentielle est celle de l'assise sociale d'un tel mouvement. L'opposition à la guerre en Irak n'a pas, pour le moment, mobilisé le mouvement syndical américain; l'année dernière,



les rassemblements anti-Bush ont surtout fait le plein des classes moyennes blanches radicalisées des villes; au moment des protestations antimondialisation de Seattle en 1999, les Noirs et les Hispaniques étaient très peu représentés, pour ne pas dire absents. On peut vouloir se faire plaisir et se raconter des histoires, mais la jonction entre toutes les forces – sociales, culturelles, internationales – qui devraient s'opposer à la politique de Bush n'est pas intervenue. Et nous en sommes encore assez loin. Rien de comparable avec les années 60. A l'époque, le mouvement noir était ascendant, les campus mobilisés; les uns comme les autres jugeaient absolument prioritaire la fin de la guerre du Vietnam dont les dépenses mettaient en cause la «guerre contre la pauvreté» lancée en 1965 (*«Les bombes qui tombent sur l'Indochine explosent dans nos villes»* expliquait Martin Luther King).

Là, les choses ont changé. D'abord, l'armée est une armée de «volontaires», pas de conscrits, ce qui change beaucoup la donne, en particulier pour la bourgeoisie blanche qui ne risque pas de mourir à Bagdad ou à Bassorah... Les pertes restent modestes (1500 morts alors que plus de 50000 Américains ne sont jamais revenus vivants du Vietnam). Au demeurant, les attentats de New York et de Washington continuent d'exercer un effet très négatif. On peut difficilement imaginer l'ampleur de cette catastrophe pour la gauche, son discours universaliste, sa défense des libertés publiques et des solidarités internationales. La réaction belliciste de Bush après le 11 septembre a en effet été bien accueillie, y compris au sein du mouvement ouvrier (au nombre des victimes des attentats, ont figuré des centaines de pompiers et de policiers new-yorkais, deux professions très syndicalisées). Certains discours «gauchistes» entendus sur les campus, qui évoquaient par exemple la responsabilité des États-Unis dans ce qui venait de se produire, ont donc été utilisés par la droite (qui les a relayés), pour démontrer que décidément une fraction de la gauche américaine n'était pas patriotique. L'impasse meurtrière en Irak, le sentiment que des milliards de dollars sont gaspillés là-bas alors que les besoins sociaux des États-Unis sont considérables, peuvent faire renaître la contestation. Mais alors que les Américains ne redoutaient pas vraiment en 1965 une victoire des communistes vietnamiens, aujourd'hui il faut les persuader que, contrairement à ce que Bush et une partie des démocrates leur répètent en permanence, une défaite en Irak (ou un retrait du pays), ne signifierait pas la victoire d'un «terrorisme» qui les a frappés chez eux, qui leur fait peur. Et dont la Maison-Blanche et les médias ne cessent de réveiller le souvenir, toujours brûlant.

Barricata: Comment vois-tu la société internationale à venir, sera-t-elle toujours soumise à la persistance de l'ordre mondial américain? Quel type de propositions concrètes tes observations pourraient-elles nourrir, tant sur le plan économique qu'en termes de politique internationale?

Serge Halimi: Au XIXe siècle, l'ordre mondial français a été remplacé par l'ordre mondial britannique, auquel l'ordre mondial américain s'est substitué un siècle plus tard. Le relais peut donc être passé, pacifiquement ou non, au coureur suivant sans qu'il faille en déduire une amélioration ou une détérioration particulière. A la limite, même un ordre international égalitaire entre les États du monde pourrait exister à partir de conceptions partagées par presque tous – et qui ne seraient pas égalitaires... Si, par exemple, la plupart des gouvernements du monde acceptaient de se soumettre (comme c'est déjà un peu le cas), aux lois du marché, du libre-échange, de donner toujours l'avantage aux propriétaires de capitaux, aurions-nous beaucoup gagné? A priori, un ordre multilatéral paraît préférable à un empire, mais ce changement ne débouche pas ipso facto sur un monde correspondant à nos vœux. La question principale est donc à mes yeux celle du combat contre un ordre libéral qui ne connaît pas de frontières, qui, à vrai dire, abolit les frontières pour favoriser l'apparition de grands marchés (l'Union européenne, par exemple). Ce combat est indissociable de celui contre l'impérialisme – américain ou autre– qui sert toujours de bras armé à l'«ouverture des frontières», hier sous forme de colonialisme, aujourd'hui sous forme de plans du FMI et de traités de l'OMC. Au moment de la guerre du Kosovo, l'éditorialiste vedette du *New York Times* a détaillé le lien entre l'économique et le stratégique avec une louable franchise: *«Sans les hommes en colère surpuissants d'une Amérique forte, le monde serait infiniment moins stable. L'intégration économique de la planète requiert la disposition de la puissance américaine à utiliser sa force contre ceux qui, de l'Irak à la Corée du Nord, menaceraient le système de mondialisation. La main invisible du marché ne peut pas fonctionner sans un poing caché – McDonald's ne peut prospérer sans McDonnell Douglas, qui construit les F-16. Et le poing caché qui rend le monde sûr pour les technologies de la Silicon Valley s'appelle l'armée, la force aérienne, la force navale et les marines des États-Unis.»* Voilà qui éclaire d'une lumière particulière tous les discours qui associent la mondialisation, d'une part, la «communauté internationale» et la paix, d'autre part. A nous d'entreprendre alors le travail idéologique qui permettra de dévoiler ces impostures, de re-politiser des évolutions trop souvent perçues comme «naturelles», liées à des «révolutions technologiques» etc.

«LA MAIN INVISIBLE DU MARCHÉ NE PEUT PAS FONCTIONNER SANS UN POING CACHÉ – MCDONALD'S NE PEUT PROSPÉRER SANS MCDONNELL DOUGLAS, QUI CONSTRUIT LES F-16.»

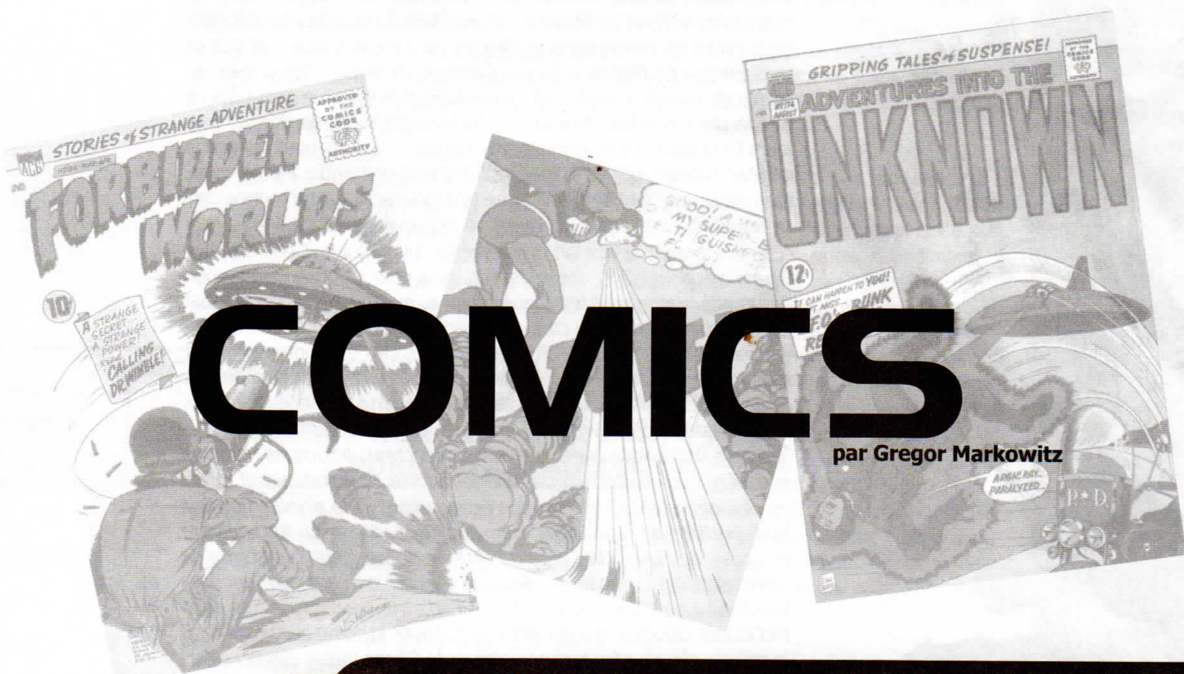
En définitive, ce sont toujours et depuis toujours des individus et des forces sociales qui déterminent le destin de l'humanité. Les «libéraux» le savaient. Ils ont eu recours à l'état pour favoriser un renversement de l'ordre existant au profit de leur clientèle (Reagan et Bush se sont l'un et l'autre fait élire président des États-Unis, pas président du conseil d'administration de General Motors). Ensuite, eux, mais aussi Berlusconi, Blair, Chirac, ont utilisé l'argument de la «mondialisation» contre laquelle on ne peut rien pour enfanter des politiques toujours plus favorables aux détenteurs de capital. Les médias et les intellectuels à gages n'ont eu qu'à conclure: «Il n'y a pas d'alternative.» Expliquer cette transformation du monde, c'est donc rappeler la place dans l'histoire de la volonté humaine. Sur ce plan, la période que nous vivons n'est pas plus exceptionnelle qu'une autre. Dans les périodes de démobilisation, cette conscience constitue notre chance si nous savons opposer notre détermination à la leur.

Serge Halimi



***Le grand bond en arrière.* Serge Halimi, mars 2004, Fayard, 600 pages, 23€.**

C'est un pavé, d'accord, un peu cher, certes. Mais un document utile pour démystifier et combattre la propagande capitaliste. Pour combattre un ennemi, il est important de bien le connaître, et de savoir décrypter son discours. Contrairement à l'idée répandue par l'endoctrinement néo-libéral, le capitalisme n'a rien de «naturel». S'il s'est imposé comme «la seule politique possible», ce n'est que par un matraquage idéologique présenté comme un mélange de vérité scientifique et de «bon sens». Dans son livre *Le Grand Bond en Arrière*, Serge Halimi nous aide à comprendre comment l'idéologie capitaliste est devenue la «pensée unique». Il explique, en faisant une analyse historique rigoureuse des thèmes et des méthodes employés par les économistes néo-libéraux, comment une escroquerie intellectuelle visant à accroître le pouvoir et les richesses des possédants a pu recevoir le soutien, aveugle ou conscient, de la quasi-totalité de la classe politique. Ce livre vous donnera des arguments solides pour combattre le prosélytisme fanatique du capitalisme, cette «religion de l'argent» qui comme toutes les autres ne peut se développer que grâce à la misère et à l'ignorance du plus grand nombre.



COMICS

par Gregor Markowitz

***The Authority*, quatre tomes, Marc Millar et Franck Quitely, collection Semic Books.**

Les super héros doivent-ils faire de la politique? Quand on connaît le politiquement correct lisse de l'histoire des comics américain, la réponse est forcément non. Au pire, la dite «politique» se limitera aux valeurs ultra manichéennes du parfait modèle WASP (blanc, anglo-saxon et puritain) et le combat contre le mal qui n'était pas encore défini comme axial – oui, George W. Bush a dû lire des comics... Bref les pantins se nommeront Captain America, le Punisher (parfait vigile), voire l'insipide Superman. Soulignons que la littérature populaire américaine que sont les comics a été très tôt encadrée par un «comics code» édicté en 1954, en plein maccarthysme. Même si tous ces superhéros évoluent majoritairement entre mâles, pas d'allusion à l'homosexualité, pas de Noirs (les choses changèrent – un peu– après le mouvement des droits civiques), pas de sexe, bien sûr. Inspirés par les ligues de vertu US, procès et autodafés se succédèrent, Batman fut même soupçonné de relation contre-nature avec Robin. Au début du XXI siècle, arriva la série qui allait quelque peu bouleverser le monde propret du comics, *The Authority*. Créée par Warren Ellis et Bryan Hitch, *The Authority* détonne car politique et subversive. *«Vous vouliez que nous sauvions le monde des invasions des extraterrestres, mais que nous détournions le regard quand des dictateurs bien terrestres commettent des génocides? Pourquoi les super héros ne courent-ils pas après les vraies ordures?»* Et le premier épisode de commencer par le dégommage d'une dictature en Asie du Sud-Est, dictature soutenue par les États-Unis. Apollo, Midnighter (premier couple homo déclaré de l'histoire du comics), l'Ingénieur, le Docteur (incurable toxicomane), Jack Hawksmoor et Swift ont donc pris le destin de l'humanité en main. Farouchement antimilitariste, The Authority s'affronte avec le complexe militaro-industriel US, dégage les troupes russes hors de Tchétchénie et crée une sorte de phalanstère dans leur vaisseau accueillant réfugiés et victimes des guerres. Évidemment, leurs principaux ennemis sont les politiques.

Après l'euphorie des premiers tomes de voir ce gang d'«anarchistes libertaires» (sic), comme l'indique la quatrième de couverture, renverser à coup de bottes les poncifs gnangnan du comics (ils prennent un plaisir presque malsain à tuer tous ceux qui s'opposent à eux) se pose la question de l'utopie développée par *The Authority*. Peut-on parler de prise du pouvoir? D'une dictature d'un super prolétariat? *The Authority*, malgré son discours libertaire, semble bien loin des problèmes du genre humain... N'oublions pas que c'est une série américaine, et ne sont pas évoqués les problèmes d'exploitation au jour le jour. *The Authority* reste cantonnée aux grands problèmes d'intervention quant aux guerres, aux dictatures et à la santé car, évidemment, ils trouvent des remèdes au cancer...

The Authority a le grand mérite de dépoussiérer le genre mais reste bien loin d'œuvres telles que celles de Alan Moore et son V pour Vendetta ou les Gardiens quant à une réelle portée politique.

(1) L'uchronie présente une histoire différente de celle que nous apprenons sagement à l'école: si Christophe Colomb n'avait pas trouvé l'Amérique, si Napoléon avait gagné à Waterloo, etc. qu'aurait été notre histoire...
C'est un courant particulièrement prisé par les auteurs de science-fiction dont l'uchronie favorite est... et si les nazis avaient gagné la Seconde Guerre mondiale.



***D Day le jour du désastre, les mangeurs de vie*, David Brin et Scott Hampton, les Humanoïdes associés.**

La bande dessinée de supers héros ou comics a pour principale tare de rester figée au regard du monde qui nous entoure. Si des personnages doués de tels pouvoirs nous côtoyaient, nous, pauvres mortels, pourquoi tous les maux qui frappent l'humanité (faim, pollution, guerre, etc.) ne seraient pas résolus d'un (super) claquement de doigts animés par une quelconque kriptonite ou autre araignée radioactive. Nous ne rentrerons pas dans les possibilités politiques qu'impliqueraient une telle alternative (Cf chronique de *The Autority*).

D Day le jour du désastre se situe dans un registre uchronique **(1)** où les différents panthéons polythéistes font figure de trouble-fête temporels. Le scénariste, David Brin, s'est inspiré de certaines croyances, mélange ésotérico-religieux, des cercles nazis proches de la SS de Himmler, pour faire basculer le cours de la Seconde Guerre mondiale tel que nous le connaissons. La «spéculation historique», pour reprendre ses propres mots, se fonde sur une arme absolue détenue par les sbires du IIIe Reich. Pas de V2 ou de bombe nucléaire, ces armes sont les dieux du panthéon nordique: Odin, Thor et consorts. Seul un membre d'Agard est au service des alliés, Loki. Loki, l'éternel traître au regard de la geste nordique, pour une fois dans le bon camp ? À voir. Et David Brin de peindre un conflit mondial qui s'étend sur des décennies où l'Holocauste prend une autre signification.

Le lecteur pourra tiquer sur le dessin de Scott Hampton, pas toujours à la hauteur d'un tel scénario, l'immobilité des visages et des personnages est souvent dérangeante. La science-fiction est censée s'écrire au futur mais, à l'image de la littérature, la bande dessinée aime de plus en plus se plonger dans le passé, histoire d'éviter que les cauchemars reviennent...



PROFANE EXISTENCE

Célèbre fanzine US réputé pour son engagement anticapitaliste sans concession, Profane Existence applique, depuis des années, le DIY.

Créé il y a plus de quinze ans, ce fanzine punk anarchiste américain de référence n'en finit pas de s'améliorer au fil des numéros et multiplie ses activités: label, site web, organisation de concerts, ouverture de boutiques DIY, etc. C'est Dan, son fondateur, qui nous répond et nous éclaire sur la société US contemporaine et sa contre-culture.

Barricata: *Profane Existence* existe depuis plus de quinze ans. Pouvez-vous nous présenter vos activités?

Dan: Depuis notre formation en 1989, le collectif Profane Existence a toujours eu trois principaux champs d'activités: le magazine *Profane Existence* avait pour but d'être une ressource pour les anarchistes et les punks actifs politiquement, à un niveau international. Au début, nous avons publié 6 numéros par an, mais notre rythme a beaucoup fluctué selon les changements de composition du collectif. Au début, nous étions un fanzine imprimé comme *Maximumrock'n'roll,* mais nous avons aussi publié sous forme de journal afin d'augmenter le nombre d'exemplaires que nous pouvions imprimer. Pendant deux ans, nous avons même donné *Profane Existence* gratuitement dans le monde entier, mais nous avons dû arrêter, parce que nous commencions à avoir des problèmes pour le payer. En ce moment, *Profane Existence* est publié sous forme d'un livre de cent pages, que nous prévoyons de nouveau d'éditer 6 fois par an. Il est beaucoup plus cher que nos anciens numéros, mais nous sommes maintenant capables de proposer une meilleure couverture, plus complète dans la durée, de notre mouvement. De plus, de nombreuses informations que nous avions l'habitude de traiter dans la version imprimée, comme les news, les annonces, etc., sont maintenant publiées sur Internet, qui est un média plus adapté à de l'information plus temporelle.

Profane Existence Records a démarré avec l'ambition de diffuser de la musique de bonne qualité jouée par des groupes qui ne jouaient pas seulement de la bonne musique, mais qui étaient actifs politiquement et dans le do it yourself (DIY) punk rock underground. À travers les années, nous avons sorti plus de 70 albums punk et hardcore, de groupes comme Nausea, Doom, State of Fear, Witch Hunt, Extinction of Mankind, Misery, Detestation et beaucoup d'autres. Nous avons aussi sorti un certain nombre de compilations de soutien, et nous prévoyons de faire de plus en plus de projets dans ce genre. Pour l'année 2005, nous avons plusieurs sorties de prévues, plus quelques rééditions de disques et de CD que nous avions sortis il y a quelques années et qui sont aujourd'hui épuisés. Nous nous concentrons en ce moment sur le travail avec des groupes politiquement conscients, et qui sont engagés activement, pas seulement dans leurs paroles.

Profane Existence Distribution a été créé pour être le mode de diffusion unique de tout ce qui est édité par Profane Existence Records et par le Magazine. Ça sert également de point de distribution pour de nombreux autres labels punk et/ou anarchistes, des magazines, etc... avec lesquels nous aimons travailler. À part quelques exceptions (comme *Maximumrock'n'roll* par exemple), nous organisons notre distribution sous forme d'échange avec d'autres labels DIY et des distros dans le monde entier. Nous sommes particulièrement intéressés par la diffusion de nos idées en dehors du circuit normal des réseaux commerciaux et capitalistes quand c'est possible.

En tant que collectif, *Profane Existence* est également impliqué dans de nombreux projets, à court ou à long terme. Nous avons soutenu l'ouverture de deux info-shops ici à Minneapolis (les deux ont fermé depuis!), aidé à démarrer magasin de disques DIY appelé Extreme Noise Records, qui continue à fonctionner sur la base du volontariat depuis plus de dix ans maintenant. Nous avons également participé à de nombreuses actions politiques, des manifestations, des marches, etc... Depuis deux ans, les membres de notre collectif ont également aidé à organiser un festival appelé le CLITfest, qui se déroule sur deux jours, avec des concerts et des ateliers, et qui a pour but de promouvoir la participation féminine et la fin du sexisme (ainsi que du racisme et de l'homophobie), dans le mouvement punk.

Barricata: Pendant toutes ces années, avez-vous remarqué des changements dans la scène punk? Plus importante, plus ou moins politisée, commerciale?

Dan: Bien sûr, le mouvement punk rock change tout le temps, spécialement à cause des dernières modes dictées par MTV... Je pense qu'il y a deux mouvements punk, l'un est une fumisterie complète, connectée au show-business et qui constitue l'image principale que les gens ont du punk. Il y a ensuite le mouvement punk underground qui suit l'esprit, profondément enraciné, du mouvement DIY et anti-entreprises, qui remonte aux premiers jours du punk rock. Son noyau est constitué d'un solide groupe de personnes actives et dévouées, qui ont maintenu vivant le mouvement punk DIY authentique. Je vois que ça devient véritablement plus grand et plus fort, même si inévitablement quelques personnes quitteront le mouvement, se fatigueront, devien-



«PROFANE EXISTENCE EST PROBABLEMENT LE MAGAZINE PUNK LE PLUS ENGAGÉ POLITIQUEMENT EN AMÉRIQUE DU NORD.»

dront aigries et blasées. Je pense que les deux groupes sont complètement séparés, et que nous faisons partie du second. J'espère que nous pourrons attirer quelques personnes de notre côté, mais nous devons faire un peu à la fois. Sinon, nous risquons d'avoir trop de personnes issues du mouvement commercial, avec leurs habitudes (par exemple sexistes, racistes, macho, etc.), qui envahiront notre mouvement.

Barricata: Combien de personnes participent à Profane Existence? Quels sont vos liens avec l'Europe?

Dan: Le collectif Profane Existence actuel a toujours été constitué de 3 à 5 membres permanents, mais il n'y en a parfois eu que 2, et jusqu'à 9! Il y a également des dizaines de personnes qui contribuent au magazine ou qui nous aident bénévolement, comme quand nous avons besoin d'emballer des disques, de tenir une table lors d'un concert, etc. De nombreuses personnes de Minneapolis se sont impliquées dans le collectif pendant ces années, alors on peut compter sur pas mal de monde quand on a besoin d'aide. En ce moment, il y a trois personnes actives, mais nous espérons qu'une ou deux autres nous rejoindront cette année. Profane Existence a des liens forts avec l'Europe depuis le début. Ça a commencé lorsque nous avons sorti les albums de deux groupes britanniques au début de l'activité du label. J'ai par la suite pu suivre Nausea en tournée en Europe en 1991. Cela m'a vraiment ouvert les yeux sur le fait qu'il y a un énorme mouvement punk DIY en Europe. Au cours de ces premières années, j'ai pris beaucoup de contacts avec des punks en Europe et nous sommes restés en contact depuis. Nous avons actuellement plus de sorties de groupes punk européens dans notre distribution que n'importe quelle autre aux États-Unis. Nous avons également fait un effort pour travailler avec des punks DIY en Asie, en Afrique et en Amérique Latine. Le punk rock est un mouvement international et nous voulons travailler avec toutes les personnes qui partagent nos visions et nos opinions politiques.

Barricata: Y-a-t'il d'autres fanzines aussi politiques que *Profane Existence*? Travaillez-vous avec *Maximumrock'n'roll*?

Dan: *Profane Existence* est probablement le magazine punk le plus engagé politiquement en Amérique du Nord. Il y en a d'autres qui partagent nos opinions politiques, mais la plupart ne durent pas très longtemps, ou changent d'état d'esprit. Nous avons plusieurs fois travaillé avec *Maximumrock'n'roll* ces dernières années, la première fois étant notre collaboration pour créer le premier magazine de ressource *Book Your Own Fuckin' Life*. Le collectif éditorial actuel de MRR est beaucoup plus proche de notre vision politique que tous les précédents. C'est pour cela que nous avons décidé de travailler plus encore avec eux en les incluant dans notre distribution.

Barricata: Que pensez-vous de l'implication d'un label comme Fatwreck, ou de groupes punk et hardcore dans la campagne contre Bush?

Dan: Je pense que tenter de faire perdre Bush était une cause noble, mais futile, voire inutile. Même en supposant que Bush ait été battu lors des élections, cela n'aurait pas fait cesser le terrorisme que Bush a déclenché dans le reste du monde. John Kerry aurait pu être un peu mieux – comme une merde qui pue un peu moins – mais on peut largement douter qu'il ait fait quelque chose pour arrêter le délire politique actuel. La droite a trop renforcé son pouvoir pour permettre un mouvement vers la gauche, même si un président très social avait été élu. J'aurais préféré voir tout l'argent investi dans «Rock against Bush» aller dans des campagnes plus efficaces à long terme, comme combattre le programme de la droite pendant plus longtemps que le seul temps de la campagne électorale. Nous savons déjà que la plupart des jeunes de ce pays détestent George Bush et l'extrême droite, mais tenter de le battre en élisant une tête de liste un peu plus à gauche est inutile.

Barricata: *Profane Existence* est un fanzine anarchiste, mais êtes-vous membres d'une organisation telle que IWW? Quelle fut la position des anarchistes pendant la dernière campagne?

Dan: Concernant les IWW, ils sont complètement concentrés sur les problèmes se présentant sur les lieux de travail, une chose que nous n'avons pas vraiment en commun avec eux. Bien sûr nous soutenons leurs campagnes quand nous sommes au courant et nous pouvons donner un coup de main. Il y a d'autres groupes qui ont tenté de créer des organisations anarchistes nationales ici aux États-Unis, mais nous ne leur faisons pas confiance. Quand nous avons travaillé avec eux, nous avons trouvé que leur attitude envers les punks était condescendante et incroyablement intolérante. Dans les pages de nombreux journaux et sites Internet anarchistes, de nombreux anarchistes «normaux» consacrent beaucoup de temps à calomnier le mouvement punk et, au mieux, ne nous considèrent que comme de la bleusaille ou une source de financement pour leurs organisations. Cela ne veut pas dire que nous ne soutenons pas les actions d'anarchistes non-punk, mais nous ne ferons rien pour rejoindre leurs organisations quand nous sentons qu'ils ne nous considèrent que comme des «sales punks». D'un autre côté, alors qu'ils essaient d'inciter les «masses» à la révolution, nous créons déjà la nôtre à une échelle plus modeste, une personne, une maison, un collectif et un temps plus court.

La tendance générale lors des élections récentes dans la plus grande partie de la presse anarchiste était de dire «ne vous contentez pas de ne pas voter, révoltez-vous!». Bien que je sois d'accord avec ce genre de position, à *Profane Existence,* nous avons décidé que nous ne ferions pas campagne d'une façon ou d'une autre sur ce sujet. Nous pouvons être d'accord avec l'aspect révolutionnaire du propos, mais il serait vain de dire à quelqu'un de ne pas exercer le petit pouvoir qu'ils ont en ne votant pas. Tout le monde chez nous a voté contre Bush, mais cela ne signifie pas que nous soutenons leur système non plus!

Barricata: Nous avons entendu parler des Patriot Act I et II. C'est quoi exactement? Quelles conséquences?

Dan: Le Patriot Act fut le programme antiterroriste «de rêve» que les plus fascistes des membres du gouvernement avaient en réserve et qu'ils n'attendaient que le bon moment pour le faire passer au Congrès. La période d'hystérie qui a suivi le 11 septembre fut le moment idéal et la loi fut adoptée quasiment à l'unanimité. La deuxième partie du Patriot Act fut une mise à jour reflétant un climat politique qui n'avait pas été prévu par ceux qui avaient rédigé la version originale. Alors que le langage utilisé dans le Patriot Act est très confus – pour ne dire que ça – il donne principalement au gouvernement des pouvoirs élargis pour détenir et poursuivre qui que ce soit qu'il prétend être un danger

pour la sécurité nationale. En utilisant un langage confus et incroyablement imprécis, le Patriot Act est sujet à des interprétations très larges, et peut facilement être détourné. Je pense que nous n'avons pour l'instant vu que la face émergée de l'iceberg, concernant la façon dont ces abus et la répression vont s'établir. Avec la guerre en Irak qui se prolonge, l'opposition grandit également. Bientôt le gouvernement n'aura pas d'autre choix que d'invoquer de nouveaux « pouvoirs spéciaux » pour simplement maintenir le contrôle sur une population hostile de plus en plus importante.

Barricata: Dans votre fanzine, vous dénoncez violemment les politiques étrangères et économiques des États-Unis. Avez-vous le sentiment d'être un traître à votre pays, ou d'être considéré comme tel par les Américains bien rangés?
Dan: Il y a certainement des personnes qui considèrent qu'il vaut mieux que nous ne nous aventurions pas trop loin dans la campagne! Sérieusement, ce pays est incroyablement divisé, avec la droite religieuse tentant de réduire les droits civiques, pendant que tous les autres essaient de lutter pour préserver des acquis obtenus depuis cinquante ans. Une société aussi polarisée peut être très dangereuse, spécialement avec la remise en question de libertés comme le droit à l'avortement, les droits civiques, etc. C'est vraiment une période cinglée à vivre aux États-Unis.

Barricata: C'est quoi le «rêve américain aujourd'hui»?
Dan: Je ne pense pas que qui que ce soit croit encore au rêve américain. S'ils le font, c'est qu'ils regardent trop la télévision!

Barricata: Quels groupes et quels livres nous recommandez-vous?
Dan: Des groupes: nous avons la chance de vivre à une période où il y a beaucoup de très bons groupes impliqués dans la politique et le DIY. Quelques-uns de groupes que nous apprécions sont Hellshock (USA), Witch Hunt (USA), Extinction of Mankind (Grande-Bretagne), Cop on Fire (Espagne), La Fraction (France), ainsi que beaucoup d'autres, trop nombreux pour être listés ici. Concernant les livres, un bon début de lecture serait *Le Capital, Mein Kampf, Guerre et Paix, 1984*, etc. Pour ce qui est des auteurs actuels, je recommanderais n'importe quel livre de Michael Moore ou d'Al Franken.

Le Capital, *Mein Kampf*, c'est une plaisanterie? Si ce n'est pas le cas, il faut expliquer, c'est l'Europe ici!
Dan: C'est sérieux. Si tu veux savoir comment pensent tes ennemis, il faut lire leur idéologie. Sans une connaissance de la propagande étatiste et fasciste, tu ne comprendras jamais vraiment contre quoi tu te bats et pourquoi. Tu peux lire les exploits de Bakounine, de Makhno, de Goldman, etc., tout ce que tu veux, mais afin de comprendre ce pourquoi ils combattaient, il faut comprendre qui étaient leurs ennemis aussi. C'est la même chose si tu ne lis que d es journaux de gauche, tu ne sais pas pourquoi la droite pense comme elle le fait. C'est mieux d'être conscient de toute la propagande qui circule, sinon tu ne seras pas conscient des enjeux qui influent sur ta vie.

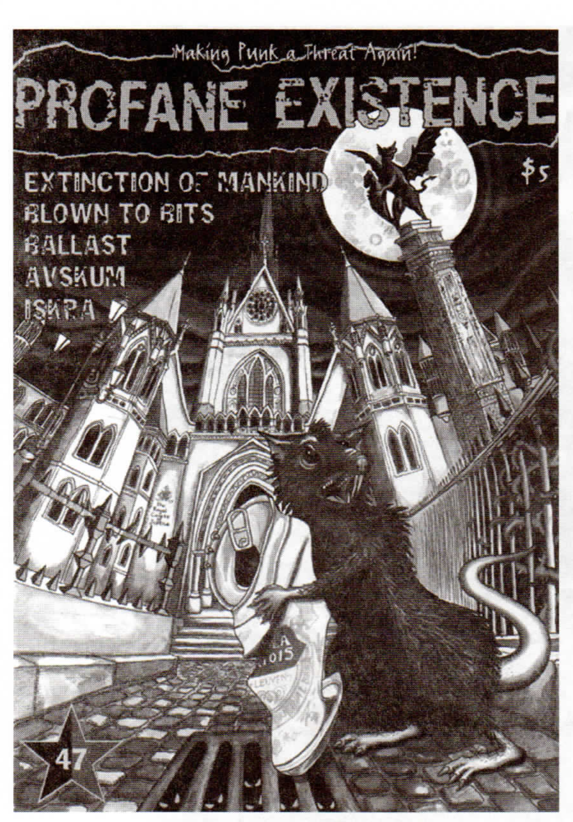
PROFANE EXISTENCE
IN ENGLISH

Known for its anticapitalist commitment, this fanzine has been applying on DIY for years.

Created more than fifteen years ago, this anarcho-punk american fanzine, a reference in this scene, becomes better and better with each new issue, and develops its activities: label, website, concert organization, DIY shops, etc. Dan, its founder, answers our questions and informs us about contemporary US society and its counter culture.

Barricata: Profane Existence has been existing for more than 15 years. Could you present your activities (fanzine, label, gigs)?
Dan: Since our formation in 1989, the Profane Existence Collective has always had three main areas of activity: *Profane Existence Magazine* was intended to be a resource for anarchist/and politically active punks on an international level. In the early days we published 6 time per year, but our schedule has fluctuated wildly as the makeup of the collective has changed. In the beginning, we were a newsprint zine like Maximumrocknroll, but we have also published as a newspaper in order to increase the number of copies we could print. For two years we even gave Profane Existence away free worldwide, but had to stop, because we started to have problems paying for it. Currently, Profane Existence is published in a 100-page book format, for which we plan to publish 6 times per year once again. It is much more expensive to buy than our old issues, but we are now able to offer better and longer-lasting coverage our movement. Also, many things we used to cover in the newsprint format, like news, announcements, etc. have since moved to the internet, which is a better medium for timely information. Profane Existence Records was started in an attempt to release high-quality music from bands that not only played good music, but were active in politics and the DIY punk rock underground. Over the years we have released more than 70 punk and hardcore titles, from such bands as Nausea, Doom, State of Fear, Witch Hunt, Extinction of Mankind, Misery, Detestation, and many others. We have also released a number of benefit compilations and plan to do several more such projects. In the next year we have several new releases lined up, plus a few discographies and CD collections of some of our older, out of print releases. To this day we maintain a strong focus on working with bands that are both politically aware and promote action rather than just words. Profane Existence Distribution was created to be a single source for all releases from Profane Existence Records and the Magazine. It also serves as a distribution point for many other punk and/or anarchist labels, magazines, etc. that we like to work with. With only a very few exceptions (like Maximumrock'and'roll for example), we stock our distribution by trading our own materials with other DIY labels and distros around the world. We are very interested in spreading our ideas outside of the normal commercial, capitalist channels whenever possible. As a collective, Profane Existence has also involved itself with many short-term and long-term projects too. We have helped to open two infoshops here in Minneapolis (both have since closed!), helped start a DIY record shop called Extreme Noise Records, which continues to run on an all-volunteer basis for more than ten years now. We have also participated in numerous political actions, demonstrations, marches, etc. For the past two years, our collective members have also helped organize a festival call the CLITfest, which is two days of concerts and workshops aimed at promoting female participation and ending sexism (+ racism, homophobia, etc.) in the punk rock movement.

Barricata: During all these years, did you notice any change in the punk scene? Bigger, more or less political, commercial?
Dan: Of course the punk rock movement changes all the time, especially with the latest trends on MTV dictate... I think there are two punks movements, one that is totally bullshit and connected to the mainstream and that is the mainstream idea of punk. Then there is the underground punk movement that follows the deep-rooted DIY and anti-corporate spirit which goes back to the earliest days of punk rock. At its core is a really solid group of active and dedicated people who keep the real DIY punk movement alive. I actually see this as getting larger and stronger, even though some people will inevitably drop out or become burnt out, bitter, and jaded. I guess I see the two groups as being totally separate and we¹re part of the second one. Hopefully we can attract some of those people to our side of things, but we must do it a little at a time. Otherwise we'll have too many people with their mainstream (i.e. sexist, racist, macho etc.) attitudes invading our movement.



Barricata: How many people are part of Profane Existence? What are your connections with Europe?

Dan: The actual Profane Existence Collective has always been made up of 3-5 full time collective members, but it has also been as little as 2 and as many as 9 people! There are also several dozen people who contribute to the magazine or help out on a volunteer basis, like when we need to put together records, run the distro at a gig, etc. There are many people in Minneapolis that have been involved with the collective on and off over the years, so we have a lot of people who can help out when we need extra people. Right now there are three full-time people involved, but we hope to have one or two more people working here within the next year. Profane Existence has had a strong connection to Europe since our earliest days. It started with us releasing two bands from the UK in our earliest days as a record label. Then I was able to follow Nausea on tour of Europe in 1991. This really opened my eyes to the fact that there is a huge anarchist and DIY punk movement in Europe. During those early days I made a lot of connections with punks in Europe and we have maintained that connection ever since. Right now we have more European punk releases in our distro than any other in North America. We are also made an effort to work with DIY punks in Asia, Africa, and Latinamerica as well. Punk rock is an international movement and we want to work with all people who share are politics and views.

Barricata: Are they any other fanzines as political as PE? Do you work with Maximum Rock'n'Roll?

Dan: Profane Existence is probably the most politically focused punk magazines in North America. There are others who share our politics, but many do not last very long or maintain their focus. We have worked with Maximumrockandroll several times over the years (the first being our collaboration to create the first "Book Your Own Fuckin Life" DIY resource magazine). The current editorial collective of MRR is a lot closer to our political beliefs than at any other time in the past. Therefore we have decided to work with them closer by including them in our distro.

Barricata: What do you think about the involvement of label as Fatwreck and punk and hardcore bands in the campaign against Bush?

Dan: I think attempting to defeat Bush was a noble, but a futile, and even useless cause. Even supposing Bush had been defeated in the elections, it would not have reversed the terrorism that Bush has already unleashed on the rest of the world. John Kerry may have been a slightly better choice (like shit that smells just a little less putrid), but it is highly doubtful that he could have even done anything to stop the current political madness. The right wing has consolidated too much power to allow very much movement to the left even if a very liberal president was elected. I would have rather seen all the money spent on "Rock against Bush" go into more effective and long-lasting campaigns, like fighting the right wing agenda across the board, not just focused and squandered on one election campaign. We already know that most of the young people in this country hate George Bush and the far right, but trying to defeat it by electing a liberal figurehead is useless.

Barricata: PE is an anarchist fanzine, but do you belong to any organization like IWW? What was the positioning of anarchists during the last campaign?

Dan: As for the IWW, they are almost completely focused on workplace issues, that we don't really have all that much in common with them. Of course we support their campaigns whenever are alerted to them and can lend a hand. There are other groups that have attempted to make national anarchist organizations here in the USA, but we have very little trust in them. When we have worked with them, we found their attitudes towards punks to be condescending and impossibly bigoted. In the pages of many anarchist newspapers and web sites, many "normal" anarchists go to great lengths to slander the punk movement and, at best, treat us only as raw recruits or a source for financial aide for their organizations. This is not to say we do not support the efforts of non-punk anarchists, but we will not attempt to join their organizations when they clearly look down their noses at us "dirty punks". On the other hand, while they're trying to incite the "masses" into revolution, we're already creating our own on a smaller scale, one person, house, and collective at a time. As far as a unified stance on the recent election, most of the anarchist press was saying "Don't just not vote but revolt!" While I can agree with the sentiments of this, at Profane Existence we decided that we would not campaign one way or another on the issue. We can agree with the revolt part, but it would be foolish to tell someone not to exercise what little power they have by not voting. All of use voted against Bush, but it doesn't mean we support their fucking system either!

Barricata: We heard about the Patriot Act I and II. What is it exactly? Consequences?

Dan: The Patriot Act was the antiterrorist "dream bill" that the more fascist elements of the government had on the shelf and were just waiting for the right moment to pass it through congress. The hysteria after September 11 was just the right moment and the bill passed through almost unanimously. The second part of the Patriot was an update to reflect the current political climate not foreseen by those who wrote the original Patriot act. While the language of the Patriot Act is very confusing (to say the least) it essential gives the government broad powers to detain and prosecute anyone they feel is a threat to national security. By using incredibly vague and confusing language, the Patriot Act is open to broad interpretation and can be easily abused. So far I think we have only seen the tip of the iceberg in terms of how far this abuse and repression will go. With the war in Iraq dragging on longer and longer, the opposition increases too. Soon the government will have no choice but to invoke it' s new "special powers" simply to maintain control over an increasingly more hostile populace at large.

Barricata: In your fanzine, you virulently denouce US foreign and economic policies. Don't you have the feeling to be considered like a traitor to your country by square americans?

Dan: There are certainly people who consider anyone who doesn't wave the flag to be a traitor. Fortunately the cities are full of such traitors, so we are basically safe so long as we don¹t venture too far into the countryside! Seriously, this country is incredibly divided, with the religious right trying to erode civil rights, while everyone else attempting to keep the gains made over the past 50 years. Such a polarized society can be very dangerous, especially with such issues as abortion rights, civil rights, etc. being threatened. It's really a very crazy time to live in the USA...

Barricata: What's the American dream today?

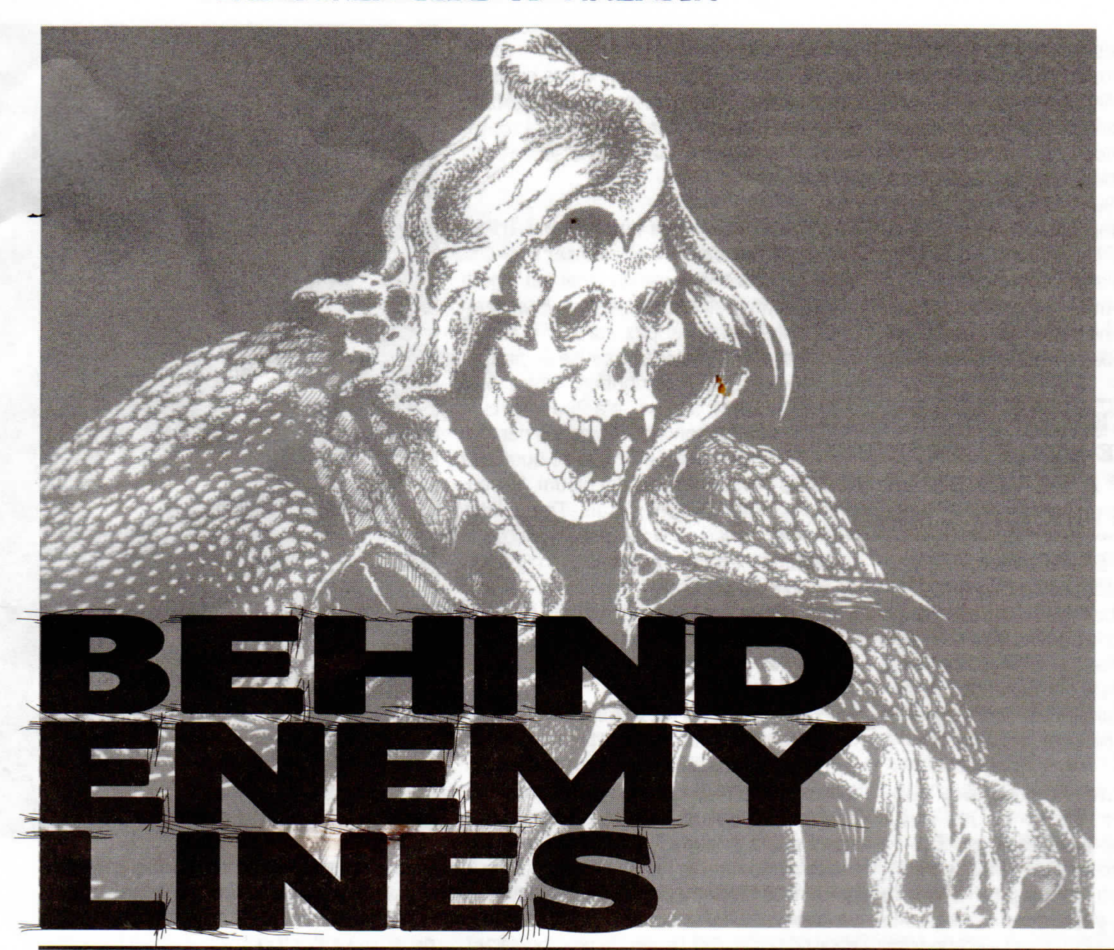
Dan: I don't think anyone believes in the American dream anymore. If they do, then they watch way too much television!

Barricata: What are the bands and books you would recommend us?

Dan: Bands: We're very fortunate to live in a time when there are a lot of really good and dedicated political/DIY punk bands going. Some of the bands we like a lot include Hellshock (USA), Witch Hunt (USA), Extinction of Mankind (UK), Cop on Fire (Spain), La Fraction (France) and too many more to list them all! Books: the classics are a good place to start: *Das Kapital, Mein Kampf, War and Peace, 1984,* etc. Currently, I'd recommend anything by Michael Moore or Al Franken.

Barricata: It's a joke? If it's not, you've to explain it, cause here, it's Europe!

Dan: This is serious – if you want to know how your enemy thinks, then you have to read their ideology. Without a knowledge of statist and fascist propaganda, you will never fully understand what you are fighting against and why. You can read up on the exploits of Bakunin, Makh no, Goldman, etc., all you want, but in order to understand what they were fighting for, then you must understand their enemies too. It's the same as if you read only the left newspapers, then you won't understand why the right wing believes the way they do. It's best to be aware of all of the propaganda out there, otherwise you will not be aware of all of the issues that affect your life.



BEHIND ENEMY LINES

Les membres de BEL ne sont pas des inconnus sur la scène punk. Matt, le batteur, nous parle de leur quotidien, derrière les lignes ennemies.

Né sur les cendres d'Aus Rotten, Behind Enemy Lines, le groupe de Pittsburgh, hurle sa rage et son rejet de l'Amérique traditionnelle et bigote, à grands renforts de guitares saturées et d'une grosse voix sortie des cavernes. Matt, le batteur, revient sur le parcours du groupe. Attention, les BEL seront en tournée européenne fin mai. A ne pas rater!

Barricata: D'abord les questions de base. Votre groupe est nouveau. Pouvez-vous vous présenter au public français, qui ne vous connaît pas vraiment?
Matt G: Salut, je suis Matt Garabedian, batteur de Behind Enemy Lines. Nous venons de Pittsburgh, en Pennsylvanie. Le groupe s'est créé début 2001 après la dissolution d'Aus-Rotten. Les autres membres du groupe, absents lors de cette interview, sont: Dave Trenga (chanteur), Bill Chamberlain (guitariste), Mary Bielich (bassiste) et Matt Tuite (guitariste).

Barricata: Que signifie le nom «Behind Enemy Lines»? Qui est l'ennemi ?
Matt G: Le nom Behind Enemy Lines est un constat réaliste de notre environnement. L'ennemi étant notre gouvernement, même si ça sonne comme un cliché. Le nom BEL a même encore plus de sens à présent, après le 11 septembre et la guerre contre le Terrorisme. Je ne soutiens pas le terrorisme et ai également été touché par ce qui s'est passé le 11 septembre, comme tout le monde. Nous ne nous battons pas pour la liberté, nous nous battons pour du pétrole. Nous vivons sous occupation ennemie.

Barricata: Nous écoutons votre album *Global Cannibal*. Ça sonne vraiment comme Aus-Rotten. Est-ce que l'inspiration est la même, que ce soit sur le plan des thèmes et de la musique? Trois des membres de Aus-Rotten sont désormais membres de Behind Enemy Lines, alors est-ce que ça n'est qu'un changement de nom ou quelque chose de nouveau?
Matt G: Je peux vraiment établir une comparaison avec Aus-Rotten, pour le chant et la façon dont les textes sont écrits par rapport à la musique. Je vois aussi beaucoup de différences, spécialement sur le plan musical. Je pense que la musique est en grand progrès. Quelques-uns d'entre nous jouaient aussi avec Aus-Rotten. J'étais le batteur depuis quelques années, jusqu'à ce que le groupe splitte. Dave était le chanteur du groupe et Bill a en fait quitté le Connecticut après la séparation de React pour nous rejoindre comme deuxième guitariste, mais un mois ou deux plus tard, Aus-Rotten splittait à son tour. *The Global Cannibal* est notre deuxième album.

Barricata: De toute façon, ça a toujours l'air aussi énervé. Est-ce que cette rage augmente avec le déclin de la liberté aux États-Unis?
Matt G: Oui, le groupe a vraiment l'air en colère, mais seulement quand nous sommes tous dans la même pièce... je plaisante. Il y a de quoi être en colère, regarde l'état du monde, nous sommes engagés dans une guerre que personne ne soutient. On nous retire nos libertés petit à petit, et nous ne le savons même pas. Le bouc émissaire parfait, c'est cette «Guerre contre le Terrorisme», au nom de laquelle on nous demande de renoncer à nos droits et à nos libertés pour notre propre sécurité. L'ennemi sans visage est une bonne excuse pour le gouvernement pour accroître son contrôle, en donnant l'illusion que nous sommes en sécurité. La manipulation, le pouvoir de la peur et de l'angoisse ont vraiment fonctionné pour la plupart des personnes aux États-Unis. Bush est de nouveau aux affaires, pourquoi? Parce que le pays pense qu'il est un meilleur dirigeant et que nous sommes en sécurité s'il est au pouvoir. La seule chose que Bush nous a donnée est une guerre de merde qui nous met encore plus en danger et nous coupe du reste du monde.

«NOUS NE NOUS BATTONS PAS POUR LA LIBERTÉ, NOUS NOUS BATTONS POUR DU PÉTROLE. NOUS VIVONS SOUS OCCUPATION ENNEMIE.»

Barricata: Une partie de la scène punk et hardcore, des labels comme Epitaph et Fat Wreck par exemple, ont participé à un site et à une compilation contre Bush, vous pas, pourquoi?
Matt G: Il a été question de nous demander un morceau pour la deuxième compilation *Rock Against Bush*, mais il n'y a pas eu de suite. Je pense que l'idée était bonne, bien que ce ne soit pas mon truc

et que la plupart des groupes ne jouent pas vraiment mon genre de musique. Je pense que le but a été d'influencer des gens plus jeunes, ou des gens qui votaient pour la première fois, afin qu'ils s'inscrivent et qu'ils aillent voter. Si un groupe populaire, qui passe en radio, comme Sum 41 ou Foo Fighters, participe à une compilation comme celle-ci, ça pourrait donner l'impression à des gens que c'est cool de voter. Tout le monde n'en est pas conscient, mais la majorité des jeunes de 18 à 30 ans ne s'intéresse pas à la politique. Si tu peux attirer l'attention de quelqu'un grâce à une initiative qui le concerne, c'est plutôt positif. Que BEL participe à la compilation n'aurait pas changé grand-chose, nous n'aurions pas vraiment eu beaucoup d'influence, c'est plus efficace avec des groupes qui ont beaucoup de public, qui eux pourront influencer des jeunes qui d'habitude ne pensent pas à voter.

«PROFANE EXISTENCE FAIT UN RETOUR EN FORCE ET ILS CONTRIBUENT ÉNORMÉMENT À LA VIE DE LA SCÈNE PUNK EN CE MOMENT.»

Barricata: Pouvez-vous nous parler de la scène punk nord-américaine? Est-ce que cette scène grossit, en s'éloignant de la politique?

Matt G: La scène punk américaine est très vivante, il y a beaucoup de bons groupes. Bien que tous les groupes ne soient pas politiques, cela ne signifie pas qu'ils ne s'intéressent pas à la politique. Profane Existence fait un retour en force et ils contribuent énormément à la vie de la scène punk en ce moment.

Barricata: Vous êtes sur le label Tribal War, pouvez-vous le présenter?

Matt G: Tribal War est un label qui a sorti notre premier album *Know Your Enemy* en 2002. Nous n'avons pas sorti *The Global Cannibal* chez Tribal War à cause de problèmes de distribution. Notre premier album n'a pas circulé suffisamment. Certaines personnes n'ont même pas su que nous avions un premier album, ils pensaient que c'était *The Global Cannibal*. Nous prévoyons de le ressortir sur Profane Existence. Il n'y a pas de problème personnel avec Neil, il a tout à fait admis qu'il voulait arrêter le label, mais honnêtement, je n'ai pas parlé avec lui depuis des années.

Barricata: Le Patriot Act semble sonner la fin de nombreuses libertés aux États-Unis, comme la liberté d'expression par exemple. Est-ce que ça vous pose des problèmes, que ce soit dans votre vie ou dans votre groupe?

Matt G: Comme je l'ai dit plus tôt, notre liberté nous file entre les doigts. Le Patriot Act va avoir une influence sur nous quoi que nous fassions, c'est l'aspect le plus inquiétant. Pour BEL directement, je ne pense pas que nous soyons un problème majeur. Si nous étions un groupe important qui gagnait beaucoup d'argent, je pense qu'on aurait beaucoup à perdre. Anti-Flag, un groupe qui vient de notre ville, a été davantage touché. Il y a tout juste un an, ils commençaient à être beaucoup diffusés sur une radio locale appartenant à Clear Channel, et dès que la campagne a commencé, on ne les a plus entendus. Un autre à avoir été censuré est Howard Stern, diffusé par la même radio, qui, dès qu'il a annoncé qu'il n'était pas pour Bush, a cessé d'être programmé, simplement parce qu'il a beaucoup d'influence et que beaucoup l'écoutent quand il parle. Alors selon ton statut, tu peux soit passer à travers, soit te faire complètement baiser!



Barricata: La religion est une thématique très fréquente dans vos textes, est-ce si important aux États-Unis que vous ne pouvez l'éviter?

Matt G: La religion est une partie importante de notre culture. Un des plus grands problèmes avec la religion concerne les personnes au pouvoir. George W. Bush est un chrétien de droite qui veut supprimer la loi Roe-vs-Wade, qui permet que les avortements soient effectués. Les gens comme lui essaient d'éliminer cette loi aussi, amputant petit à petit nos choix et nos libertés. C'est une des nombreuses conséquences de l'association de la religion et de la politique.

Barricata: Êtes-vous en contact avec les IWW (Industrial Workers of the World, anarcho-syndicalistes nord-américains), la Nefac(Réseau anarchiste nord-américain) ou d'autres militants anarchistes?

Matt G: Nous n'avons aucun contact avec des militants anarchistes.

Barricata: Allez-vous tourner en Europe et en France? Avec quel groupe voudriez-vous jouer?

Matt G: Nous irons en Europe en mai. La tournée commence le 19 mai et s'achève le 6 juin. Je sais que nous avons quelques dates en France, mais aussi en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Pologne et en République Tchèque. Pour une liste complète des dates, il faut aller sur la page d'accueil de www.wearebehindenemylines.com. Nous sommes excités à l'idée de venir en Europe. L'album *Global Cannibal* est édité en Europe par Alerta Antifascista, pour en savoir plus, allez sur *www.no-pasaran.org*.

Barricata: Quelque chose à ajouter?

Matt G: Merci Nico pour cette interview. J'ai hâte de te voir en Europe. Merci aussi à Timo d'Alerta Antifascista qui rend notre tournée européenne possible, et tout ce que vous avez fait pour nous. Bonne chance... Paix.

BEHIND ENEMY LINES

IN ENGLISH

Matt, BEL's drummer, tells us about their daily life under enemy occupation.

Born on Aus Rotten's ashes, Behind the Enemy Lines, the band from Pittsburgh, yells its rage and its rejection of traditional and bigot America, with the strong help of distorted guitars and a powerful cavernous voice. Matt, the drummer, speaks about the band's course. Beware, the BEL will tour Europe in the end of May.

Barricata: First, basic. Your band is a new one. Can you present yourself to the french audience who does not really know you?
Matt G: Hello, I'm Matt Garabedian, drummer from Behind Enemy Lines. We are from Pittsburgh Pennsylvania. The band started in early 2001 after the demise of Aus-Rotten. The other band members not present for the interview are: Dave Trenga-vocals, Bill Chamberlain-guitar, Mary Bielich-b ass and Matt Tuite-guitar.

Barricata : What does the name Behind the enemy lines means ? Who is the enemy ?
Matt G: The name Behind Enemy Lines is a realistic assessment of our surroundings. The enemy being our government as cliche' as that may sound. The name BEL has even more relevance now, after 9.11 and «The War on Terror». I do not support terrorism and was also affected by 9.11, as was everyone else. But the U.S. used 9.11 as a stepping stone for Iraq and it's resources. We are not fighting for freedom, we are fighting for oil. We live under the enemy.

Barricata: We're listening to your album *Global cannibals*. It sounds quite like Aus Rotten. Is it the same inspiration, both on musical and thematic aspects? Three members of Aus Rotten are now members of Behind the Enemy lines, so is it only a change of name or something new?
Matt G: I can definitely see the comparison to Aus-Rotten, lyrically and the structure of the lyrics with the music. I also see a lot of differences in the two bands, especially on the music side. I think the music is a big progression. There are a few members that were in Aus-Rotten. I was the drummer for a few years and up 'till the break up. Dave was the singer for the band and Bill actually moved down from Connecticut after React broke up and joined as second guitarist, but about a month or two later Aus-Rotten split up. *The Global Cannibal* is our second record.

Barricata: Anyway, it always seems so angry. Is this rage growing with the decline of freedom in US?
Matt G: Yes, the band does seem angry, but only when we are all in the same room together... just kidding.
There is a lot to be angry about, look at the state of the world, we are in a war that no one supports. Are freedoms are slowly being stripped away from us and we don't even know it. The perfect scapegoat is «The War on Terror» and that we must give up our rights and freedoms for our own security. This faceless enemy is the well thought out disguise for our government to tighten it's grip, leaving the illusion that we will be safe. The manipulation and the power of fear and anxiety has really worked for the majority of people in the U.S. Bush is back in office, why? Because the country feels that he is a better leader and we are safe with him in office. The only thing Bush led us to was a bullshit war that leaves us in more danger and alienates us even further from the rest of the world.

Barricata: A part of the punk and hardcore scene, like bands from Epitaph and Fat Wreck, took part in a website and a compilation against Bush, not you, why?
Matt G: There was some speculation that we were going to be asked to add a track to the second *Rock Against Bush* comp, but nothing formal was ever mentioned. I think the idea was great, although it is not my thing and the majority of those bands are not my type of music, I think the goal was to inspire younger people or first time voters to register and vote. If a band that is popular and on the radio like Sum 41 or the Foo Fighters, and they are contributing to a comp like this, it could leave an impression on a person like, well they think it's cool to vote. It may not make sense to everybody, but the majority of younger people 18-30yrs don't seem interested in politics. If you can grab someone's attention by relating it to them personally than any approach is beneficial. As for BEL being on the comp I don't think it would matter, we are not going to pull any weight, it is more affective for mainstream bands with bigger audiences to be involved and inspire kids who don't normally think about voting.

Barricata: Could you tell us about the American punk scene? Is this scene growing, getting away from politics?
Matt G: The American punk scene is great, there is a lot of great bands around. Although not all bands are political it doesn't mean that they don't care about politics. *Profane Existence* is back in full force and they contribute tremendously to the punk scene. It is a very progressive time in punk right now.

Barricata: You are on Tribal War label, can you introduce it?
Matt G: Tribal War is a label that released our first album *Know Your Enemy* in 2002. We did not release *The Global Cannibal* on Tribal War basically because of distribution issues. Our first album did not get circulated well enough. Some people didn't even know we had a first album, they thought it was *The Global Cannibal*. We are in the process of re-releasing it on Profane Existence. There is no personal problem with Neil, he has openly admitted to not wanting to continue the label, but honestly I have not spoke to him in years.

Barricata: The Patriot Act seems to be the end of many freedoms in the US, like freedom of expression, does it cause any trouble in your life and in your band?
Matt G: Like I said before, our freedom is slipping out from under us. The Patriot Act is going to affect us no matter what we do, that is the scary part. As for BEL directly, I don't think we are a major concern. If we were a bigger band with a lot to gain, than I think we would eventually end up with a lot more to lose. A local band in our city Anti-Flag has been affected. Just about a year ago they started getting heavy air play on a local Clear Channel radio station, as soon as the campaigns started they were shut off completely. Another person affected was Howard Stern, who was on the same radio station, and as soon as he mentioned that he wasn't for Bush, he was dropped from all Clear Channel broadcasting, simply because he pulls a lot of weight and a lot of people listen when he speaks. So depending on your status, you could be either under the radar or completely fucked!

Barricata: Religion is a very present thematic in your lyrics, is it so important in US that you can not avoid it?
Matt G: Religion is a big part of our culture. One of the biggest problems with religion is with people in power. George Bush is a right wing Christian who wants to otherthrow Roe-vs-Wade, a law that currently allows abortions to be performed. They are trying to eliminate this law too, slowly chipping away at our choices and freedoms. This is one of many issues that is based on religion and politics.

Barricata: Do you have any connections with IWW, NEFAC (Northeastern Anarchist) or any other anarchist activists?
Matt G: We have no affiliation with any anarchist activists.

Barricata: When will you tour in Europe and France? With which band would you like to play?
Matt G: We are going to Europe in May. The tour starts May 19th and ends June 6th. I know we have a few dates in France, also Germany, Switzerland, Austria, Poland and Czech Rep. For a full listing of date go to the tour dates are listed on the main page. We are very excited to come to Europe. *The Global Cannibal* LP is released in Europe on Alerta Antifascista for more info on that.

Barricata: Anything you'd like to add?
Matt G: Thank you Nico for the interview, I look forward to seeing you in Europe. Also thanks to Timo from Alerta Antifascista for making our European tour possible and everything else you've done for us. Take care... Peace.



GOD BLESS THEIR SOULS

THE INCITERS

Fleuron actuel de la fantastique vague soul/rhythm and blues agitant l'Amérique depuis quelques années maintenant, The Inciters est emmené par un redoutable trio féminin tatoué. Voici donc une toute petite interview effectuée via Internet par Lady Namite et Yann Derais, à laquelle a gentiment répondu un des cuivres de cet extraordinaire combo de San Francisco.

Barricata: Après trois albums pour Jump Up et Grover Records, vous n'êtes toujours pas très connus en France. Pouvez vous présenter le groupe?
The Inciters est un groupe de 10, parfois 11 personnes, qui jouent principalement de la soul dans le style du nord. Nous avons trois (parfois quatre) chanteurs(ses), et une section de cuivres de 4 instruments.
Ça ne s'est pas aussi bien passé pour nous en France qu'en Allemagne, en Autriche, en Espagne et même en Angleterre maintenant. Je ne sais pas pourquoi. La promotion je pense. À moins que la soul américaine ne soit pas très populaire ici.

Barricata : Êtes-vous actifs dans une organisation ou dans les luttes locales antiracistes/antifascistes ?
En fait, pas directement en tant que groupe, mais de façon individuelle. Nous faisons des concerts de soutien. Nous avons une fois été en tête d'affiche d'un festival antifasciste à Genève.

Barricata: Bush ou Kerry ?
Entre ces deux-là... Kerry!!! Je ne pense pas qu'il soit très différent de Bush, mais il n'est pas Bush!!! Et n'importe qui serait meilleur. Je hais Bush. Je suis embarrassé (pas honteux) d'être Américain aujourd'hui. C'est tellement déprimant de penser que je fais partie de la minorité qui pense que W est un grand con d'assassin! C'était une élection serrée, mais les puissances d'argent, la droite, les fondamentalistes religieux semblent pouvoir prendre le pouvoir quand ils en ont vraiment envie (par des magouilles je pense).

Barricata : Une question cruelle (et un peu stupide, je sais)! Si vous deviez choisir pour l'éternité entre Motown ou Stax?
Motown ou Stax... C'est difficile mais en réalité, mes préférés sont sur d'autres labels plus ou moins inconnus comme RicTic. Si j'avais le choix entre les deux, je dirais Motown. Nous avons enregistré quelques morceaux dans le studio original de la Motown (après qu'il ait déménagé à Los Angeles), en utilisant le matériel et les micros d'époque. Surprenant!

Infos sur *http://www.theinciters.com/*, de nouvelles vidéos sont en ligne!

INDUSTRIAL WORKERS OF THE WORLD

I WILL WIN

Lutte des classes, internationalisme, action directe: le syndicalisme révolutionnaire des IWW.

Les IWW sont le seul mouvement révolutionnaire qui ait existé aux États-Unis. Formé par des travailleurs conscients de leur pouvoir en tant que classe, il est né de leur détermination à fonder une nouvelle société. Dépassant le militantisme rhétorique, les IWW ont su traduire leur programme révolutionnaire dans une action collective efficace sur le terrain et lui donner ainsi des bases solides. Sans aucun sectarisme, le mouvement rassemblait des participant(e)s révolutionnaires autour de l'action directe et de la lutte de classes. Jamais, les IWW ne tentèrent de s'ériger en parti, mais cherchèrent en revanche à provoquer une prise de conscience politique des travailleurs de toutes les nationalités pour susciter la solidarité, lutter contre l'oppression, pour revendiquer leurs droits et remettre en question la propagande des classes dirigeantes.

Entre 1905 et 1924, les IWW était l'organisation la plus dynamique au sein du mouvement ouvrier étatsunien. Grâce à leur programme révolutionnaire, leur succès sur le terrain des luttes et auprès des ouvriers, leur impact sur l'opinion publique, les IWW ont tenu un rôle historique dans l'évolution politique des États-Unis. Le syndicat comptait environ 100000 adhérents et, entre 1905 et 1917, l'estimation du nombre cumulé des adhésions s'élève à 1000000. Il est difficile de faire le compte de ceux et celles qui furent influencés ou politisés par la détermination et la rigueur des IWW dans la lutte syndicale. Les IWW, surnommés wobblies ***(1)***, ont laissé dans la mémoire collective de la classe ouvrière une image de révolutionnaires intègres et efficaces, champions de l'action directe.

Que représentaient les IWW? Première manifestation du syndicalisme révolutionnaire, les IWW étaient une réponse au corporatisme des syndicats en place et à leur politique excluant les ouvriers non qualifiés. C'était une tentative importante d'unifier tous les travailleurs dans un mouvement ayant des objectifs révolutionnaires et prônant l'action directe. Les IWW ont écrit l'un des chapitres les plus héroïques de l'organisation de la classe ouvrière étatsunienne, et leur expérience reste une source d'inspiration. Ils ont montré qu'il était possible de favoriser la prise de conscience des masses et l'émergence d'un mouvement anticapitaliste. Preuve est faite que la culture étatsunienne n'est pas imperméable au concept de lutte des classes dans sa forme la plus active.

Dès leur formation, les IWW se démarquèrent des autres organisations en rejetant tout préjugé ethnique, racial ou de genre. Le syndicat révolutionnaire a joué un rôle héroïque au début du XXe siècle, l'exemple de sa stratégie internationaliste est un des plus intéressants aujourd'hui. La conjoncture a changé, mais les principes des IWW restent tout à fait actuels. Ces principes, ils ne sont pas les seuls à les défendre. Dans la lutte contre la globalisation du système capitaliste, tous les partis politiques sont complices. La résistance passera obligatoirement par une participation de plus en plus active des populations pour une démocratie véritablement directe.

C'est cette volonté, à la fois idéaliste et pratique, que les IWW léguèrent aux futurs mouvements sociaux et révolutionnaires. Les pratiques innovées par les IWW – piquets volants et occupations des lieux de travail – se généralisèrent dans les années 1930, notamment adoptées par un autre syndicat, le CIO. Les tactiques de désobéissance civile furent reprises par le mouvement pour les droits civiques des Noirs dans les années 1950 et 1960. Résister physiquement aux agressions inspira les Panthères noires dans les années 1960 et 1970. Dans la mémoire radicale, les IWW tiennent une place importante. Depuis les années 1970, les mouvances politico-écologiques ont adopté l'action directe et le mode d'organisation fédératif. Des organisations comme l'Alliance Clamshell, l'Alliance Abalone, le Livermore Action Group, Earth First! et d'autres s'inspirent des IWW. Vers la fin des années 1980, les IWW établirent des contacts directs avec Earth First!, le plus radical des groupes écologistes. Les IWW étaient actifs dans les manifestations de Seattle en novembre 1999, de Washington en 2000 et participent depuis aux luttes contre le capitalisme et sa globalisation.

À l'heure actuelle, seul un mouvement populaire et de la base syndicale serait en mesure de se dresser contre la législation et de braver gouvernements et patronat pour un changement des rapports sociaux. L'expérience des IWW illustre les possibilités et les difficultés de l'action révolutionnaire aux États-Unis. Devant les obstacles rencontrés tout au long de la lutte syndicale, les IWW apportèrent la preuve de leur détermination et de leur efficacité. La pensée et la pratique des IWW sont, pour une multitude de raisons, toujours adaptées à la situation présente dans tous les pays capitalistes industriels.

Larry Portis

(1) Un serveur chinois aurait questionné des IWW avec un très fort accent : *«All you eye Wobbly Wobbly?»* («êtes-vous des IWW?»). La réponse, avec le même accent, *«I Wobbly Wobbly»* («je suis Wobbly Wobbly») serait à l'origine du surnom humoristique. «Wobbly» peut se traduire par «bringuebalant».



ANTI-FLAG

Grâce à l'engouement d'un large public, A-F est devenu le porte-drapeau du mouvement Rock Against Bush. Entretien avec un punk-voter.

Après plusieurs mois d'attente, nous désespérions un peu de recevoir les réponses d'Anti-Flag. Il faut bien admettre que ces lascars n'ont pas eu une seconde à eux ces derniers temps entre le fastidieux Vans Warped Tour et l'ouragan qui a ravagé les bureaux d'AF Records en automne. Nous espérons encore pouvoir les accueillir un de ces quatre par chez nous pour un concert de soutien...

Barricata: Pouvez-vous vous présenter pour ceux qui ne vous connaissent pas encore ?
Justin: Mon nom est Justin Sane, je chante et je joue de la guitare dans Anti-Flag.

Barricata: Comment êtes-vous devenus punks? Quelles ont été vos influences?
Justin : Nous sommes de Pittsburg, Pennsylvanie, une ville industrielle chargée de traditions syndicales. Grandir dans une ville avec une forte histoire ouvrière nous a poussés à écouter de la musique véhiculant un message social. Nous avons été influencés par les Clash, les Sex Pistols, Generation X, UK Subs, Black Flag, The Germs et X Ray Spex.

Barricata: Même question mais concernant vos idées politiques, qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être un groupe engagé, avez-vous été influencés par quelque chose ou quelqu'un?
Justin: Nous avons été influencés par les partis travaillistes de gauche de notre ville, comme nous voyions que le fait d'être organisés politiquement affectait directement la qualité de vie des gens, nous avons pensé qu'il était important de faire passer un message social dans notre musique.

Barricata: Vous n'avez joué à Paris qu'une seule fois, pour quelle raison?
Justin : Nous étions en tournée avec Millencolin, et jouer à Paris a été génial. Depuis, nous avons tenté de nombreuses fois de revenir, mais sans succès.

Barricata: Nous vous avions contactés au début du mois de juin alors que vous étiez sur le Decontruction Tour – par le biais de Mutti, votre tourneur en Europe –, pour vous inviter à jouer à Paris dans le cadre du festival antifasciste que nous organisions alors. Le projet semblait vous intéresser, mais finalement ça n'a pas pu se faire. Peut-on espérer que dans le futur, vous accepterez de venir jouer à un de nos concerts, totalement do it yourself et radicalement antifasciste? Jouez-vous souvent dans ce genre de concerts?
Justin: Nous serions très heureux de jouer pour un de vos concerts, nous croyons beaucoup en votre message, je ne peux rien promettre, mais nous essaierons. Nous jouons souvent pour des concerts politiques, récemment, nous avons joué à Washington DC, pour protester contre la politique de George W. Bush. D'abord, il y a eu une marche à travers la ville contre Bush, où de nombreux affrontements avec la police anti-émeutes ont eu lieu, avec des tirs de gaz lacrymogène au poivre. Plus tard dans la journée, nous avons fait un concert, puis une autre marche avec encore plus de brutalités policières. Les USA sont devenus un véritable État policier. Bush parle de liberté, mais nous ne sommes même pas libres de défiler dans les rues.

Barricata: Pour continuer un peu sur ma question précédente, à ma connaissance vous ne jouez quasiment que dans le circuit officiel, sursponsorisé et marketé, dans de très grosses salles, où les prix sont généralement assez exorbitants. N'y a t'il pas un paradoxe, à dénoncer le capitalisme et à exercer sa passion en utilisant tous ses rouages?
Justin: Oui, ce que tu dis est vrai. Certains membres du groupe n'ont pas grandi dans la scène punk rock DIY et n'ont été exposés aux messages du punk anticapitaliste et DIY qu'après avoir écouté des groupes comme Rage Against the Machine ou d'autres groupes jouant dans le circuit officiel dont tu parles. Bien que nous fassions beaucoup de choses pour soutenir la scène underground, nous ne sommes pas contre le fait de jouer lors d'évènements officiels si cela nous permet de diffuser notre message à des kids qui ne sont pas au courant de ce qui se passe dans la scène underground.

Barricata: Vous êtes incontestablement un groupe engagé, dans vos textes et aussi dans l'artwork de vos disques, mais dans la vie, avez vous d'autres façons de militer que votre musique ? Appartenez vous à une organisation ?
Justin: Comme je l'ai dit plus haut, nous participons et organisons le plus d'actions politiques et sociales possibles. Nous étions très impliqués dans Punkvoter et Rock Against Bush. Nous avons aussi fondé une organisation activiste, Underground Action Alliance, qui a pour but d'informer les gens et de les ini-


Concert d'Anti-Flag durant une manifestion contre la guerre en Irak.

tier à l'activisme. Mais malgré tout, nous sommes plus doués lorsqu'il s'agit de faire passer le message par le biais de la musique.

Barricata: Vous soutenez le mouvement Punkvoter, qu'est-ce que c'est exactement? Croyez-vous encore à la «démocratie» américaine?
Justin: Nous ne croyons pas en une démocratie américaine dominante. L'alternative à Bush ne vaut pas beaucoup mieux que Bush. Punkvoter était une organisation dont le but était d'exposer les méfaits de la politique de Bush. Anti-Flag soutenait le parti progressiste vert, Punkvoter ne soutenait aucun candidat.

«LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI VU UN GROUPE PUNK ROCK CLAMER SON PATRIOTISME ET SALUER LE DRAPEAU, ÇA M'A DONNÉ ENVIE DE VOMIR.»

Barricata: Connaissez-vous l'action des IWW dans votre pays? L'anarcho-syndicalisme, est-ce quelque chose que vous connaissez, qui vous intéresse?
Justin: Je crois en n'importe quelle organisation qui essaie d'améliorer les conditions de vie des travailleurs. Je pense que s'organiser contre le système capitaliste est toujours louable.

Barricata: Pensez-vous que votre public accorde une réelle importance à votre discours, ou au contraire, qu'il ne vient que pour s'amuser, et qu'il consomme tout bonnement votre musique, comme n'importe quel produit, sans réfléchir à ce que vous dites?
Justin: Certaines personnes viennent à nos concerts uniquement pour s'amuser et pour consommer notre musique comme n'importe quel produit. Cependant, après avoir parlé avec des kids et avoir reçu des lettres, nous nous rendons compte que notre musique a poussé des gens à devenir actifs politiquement. Lors de cette dernière élection, pendant que nous étions en tournée, nous avons rencontré beaucoup de jeunes du parti vert qui nous ont dit avoir commencé à militer grâce à Anti-Flag. C'est très gratifiant pour nous, parce que nous ne pensions pas que notre petit groupe pourrait avoir un tel impact.

Barricata: Vos textes sont clairement anti-establishment et antipatriotiques, le nom du groupe est d'ailleurs assez explicite là-dessus, comment est-ce perçu aux États-Unis? Vu d'ici, ça nous paraît plutôt courageux et marginal, étant donné le nombre d'Américains qui clament leur patriotisme à tout bout de champ, y compris au sein de groupes punk ou hardcore. Avez-vous déjà eu des ennuis par rapport à vos paroles ou votre artwork?
Justin: La première fois que j'ai vu un groupe punk rock clamer son patriotisme et saluer le drapeau, ça m'a donné envie de vomir. Ça m'a semblé tout à fait contraire aux valeurs du punk rock. Et c'est pour cela que nous avons appelé le groupe Anti-Flag. Notre nom nous a souvent posé problèmes, mais nous pensons que c'est important de porter ce sujet à l'attention des gens pour qu'ils se demandent si le fait de suivre un drapeau aveuglément est une si bonne idée.

Barricata: J'ai lu quelque part que pour vous, ce qui s'est passé le 11 septembre 2001 à New York, était certes quelque chose d'affreux, mais que vous n'aviez pas été réellement surpris qu'une chose pareille puisse arriver. Pouvez-vous nous expliquer ce que vous entendiez par là? N'est-ce pas risqué de tenir de tels propos aux États-Unis, encore plus maintenant avec le Patriot Act?
Justin: Il est quand même rare d'aller en prison aux États-Unis pour avoir exprimé ce genre de choses. Ceci dit, certaines personnes pourraient essayer de te botter le cul pour ça. Si je n'ai pas été surpris par les évènements du 11 septembre, c'est parce que la politique étrangère américaine de ces cinquante dernières années a été d'utiliser l'armée des États-Unis pour soumettre des nations souveraines au bénéfice de corporations multinationales américaines. L'explication que donne le gouvernement au peuple américain, par rapport à cette politique étrangère, est que l'armée fait tout ça pour rendre leur liberté aux gens. Les médias américains sont prompts à répéter les mensonges du gouvernement et c'est pour cela que les gens croient à toutes ces conneries. Malheureusement, ceux qui ressentent les conséquences de l'action de l'armée US savent que le gouvernement des États-Unis ment parce qu'ils sont eux-mêmes touchés. Du coup, il y a des gens dans le monde entier qui sont tellement en colère contre les États-Unis, que cela ne me surprend pas si ils expriment cette colère en attaquant les USA.

Barricata: Parlez-nous un peu de votre label, AF Record? Comment se fait-il que vous n'ayez sorti que *Mobilize* sur celui-ci?
Justin: Nous avons commencé AF Records pour sortir une partie de notre musique et pour soutenir des groupes DIY plus petits, qui nous semblaient travailler dur mais n'avaient pas de soutien. Nous aimons enregistrer sur les labels d'autres personnes parce que cela nous donne une chance de travailler avec d'autres personnes cools qui ont le même esprit que nous. Cela nous donne aussi accès à une promotion et une distribution plus importante.

Barricata: Pouvez-vous citer quelques noms de groupes que vous aimez, nous dire quels styles ils jouent, et s'ils ont les même positions politiques que vous?
Justin: J'aime bien Strike Anywhere, ce sont des punks politisés, j'aime aussi Ben Kweller il fait de la musique indé un peu guimauve, je ne suis pas certain de ses opinions politiques, mais je doute qu'il aime Bush. Beaucoup de mes groupes préférés sont des groupes d'AF Records, c'est pour ça que nous sortons leur musique. L'un de ces groupes s'appelle Red Light Flash, ils sont d'Autriche, prêtez-y une oreille attentive.

Barricata: Si je vous cite quelques noms de groupes, pouvez-vous nous dire brièvement ce que vous pensez d'eux ? The Clash? Stiff Little Fingers? Conflict? Social Distorsion? Rancid?
Justin: The Clash, musicalement visionnaires. Stiff Little Finger: une colère qui a inspiré encore plus de colère. Conflict: j'apprécie leur volonté d'en découdre. Social Distorsion: un punk sombre qui secoue. Rancid: géniaux!

Barricata: Pour finir, quels sont les projets d'Anti-Flag? Et individuellement, avez vous d'autres projets?
Justin: Nous venons de sortir un DVD sur AF Records qui s'appelle *Death of a Nation*, il y a pas mal de truc dessus, vous devriez y jeter un œil! J'ai un petit projet solo, c'est un peu dans le style Billy Brag, en moins bon... J'utilise simplement mon nom, donc ça s'appelle *Justin Sane*. #2 *(bassiste d'Anti-Flag, ndlr)* faisait un chouette groupe qui s'appelait Whatever It Takes, mais ils ont splitté.

Barricata: Quelque chose à ajouter?
Justin: Nous avons apprécié nos expériences en France et en Europe, c'est super de savoir qu'il y a des gens partout dans le monde qui partagent les même préoccupations et ont les même buts que nous. Je tiens à m'excuser d'avoir mis si longtemps pour répondre à ces questions, merci pour vos efforts!



Supported by a large audience, Anti-Flag has become the flag-bearer of the Rock Against Bush movement. Interview of a punk-voter.

We have been waiting several months, and we did not have much hope to get Anti-Flag's answers. We must admit that these busy boys did not have a minute on their own for months, between the long lasting Vans Warped Tour and the hurricane who destroyed AF Records offices last autumn. We still hope to welcome them in the future for a support concert...

Barricata: Could you introduce yourself to the people who don't know you yet?
Justin: My name is Justin Sane and I sing and play guitar for Anti-Flag.

Barricata: How did become punks? Which were your influences?
Justin: Our hometown of Pittsburgh Pennsylvania was a very industrial town with a history of labor organization. Growing up in a town with a strong labor history influenced us to listen to music with a social message. We were influenced by The Clash, Sex Pistols, Generation X, UK Subs, Black Flag, The Germs, X-Ray Spex.

Barricata: Same question, concerning your political ideas, how did you chose to become a committed band? Were you influenced by someone or something?
Justin: We were influenced by the leftist labor politics of our hometown. Because we saw how being organized politically directly affected the welfare of peoples lives we believed that it was important to inject a social message into our music.

Barricata: You played only once in Paris, for which reasons?
Justin: We were on tour with Millencolin and playing in Paris was great. We have tried to return to Paris numerous times with no success.

Barricata: We contacted you at the beginning of June while you were on the Deconstruction Tour, through your tour manager in Europe, Mutti. We wanted to invite you to play in Paris for the antifascist festival we were organizing then.You seemed to be interested in this project, but finally it could not happen. Can we hope that you will accept to play for one our radically antifascist and Do It Yourself gig in the future.(and no-smoking for Justin, of course)? Do you often play in such concerts?
Justin: We would be very happy to play one of your shows. We believe in your message very much. I can't promise anything but we will try. We play a variety of social/political events, most recently we played in Washington DC to protest the policies of George Bush. First there was a march through the city against Bush where there were many clashes with riot police with tear gas and pepper spray. Later in the day there was a show and then another march with even more police brutality. The USA has become nothing more then a police state. Bush speaks of freedom but we are not even free to hold a march in the streets.

Barricata: To carry on my last question, as far as I know, you mainly play in the official circuit, over-sponsorised and marketed, in big places, where the prices are generally very expensive. Isn't it parodoxical to denounce capitalism and to practice your passion while using this system?
Justin: Yes what you are saying is true. However, some of us in the band did not grow up in the DIY punk rock scene and were exposed to the messages of DIY/anti-capitalist punk as a result of hearing bands like Rage Against the Machine and other bands who played in the mainstream circuit you are speaking of. While we do many things to support the underground, we are not above going to venues where the mainstream is in order to expose our message to kids that are not yet aware of the underground.

Barricata: You're undeniably a committed band, through your lyrics and through the artwork of your albums. But, do you militate through other ways than music, in your lives? Are you organised?
Justin: As I commented above, we attend and help to organize as many political and social actions as possible. We were heavily involved with Punkvoter and Rock Against Bush. We also founded an activist organization, Underground Action Alliance, which is meant to inform people and help initiate people into activism. But overall we are strongest by reaching people with music which has a message.

Barricata: You support the Punkvoter movement. What is it? Do you still believe in the american democracy?
Justin: I do not belive in mainstream American democracy. The mainstream alternative to Bush is not much better then Bush. Punkvoter was an orgaization which was meant to expose the harmful policies of George W Bush. Anti-Flag endorsed the progressive green party, Punkvoter did not endorse any one candidate.

Barricata: Do you know about the IWW's activity in your country? Do you know about anarcho-syndicalism? Is it something you are interested in?
Justin: I believe in any organization which is helping to make conditions for workers better. I believe that organizing against the system of capitalism is always a valuable effort.

Barricata: Do you think your public grant any importance to your message, or that, on the contrary, they only come to your concerts to have fun, that they simply consume your music, like any other product, without thinking of what you say in your lyrics?
Justin: Some people do only come to our concerts to have fun and consume our music as a product, however, from speaking with kids and letters that we receive from people we are aware that our music has influenced people to become politically active. During this past election while on tour we met a lot of young people working for the green party who told us that they got into politics because of Anti-Flag. This is very exciting to us because we never believed that our little band could have any major impact.

Barricata: Your lyrics are clearly anti-establishment and anti-patriotic, the name of your band itself is very clear about it. How is it perceived in the USA? Seen from here, it seems pretty courageous and marginal to us, knowing that many Americans are claiming their patriotism all the time, even inside punk or hard-core bands. Did you already have any troubles because of your lyrics or your artwork?
Justin: The first time I saw a punk rock band claim to be patriotic and salute the flag I wanted to puke. That seemed to go against everything I thought punk rock claimed to be about. And that is why we named the band Anti-Flag. Our name has been a problem for us many times but we feel that it is important to bring this topic to people's attention so that they will question whether

following a flag blindly is a good idea.

Barricata: I read somewhere that in your eyes, what happened in New York, September, the 11th, was indeed something terrible, but that you weren't really surprised that such an event could happen. Can you explain us what you mean by that? Isn't it risky to say such things in the United States, more particularly now with the Patriot Act?
Justin: It is still rare to go to jail in the united states for saying such things. However some people may try to kick your ass for it. I was not surprised by the events of September 11th because US foreign policy, especially in the last 50 years has been to use the United States military to subvert sovereign nations for the benefit of US multinational corporations. The government's explanation to the American people for such foreign policy is that our military is doing such things to make people free. The US media is quick to repeat these government lies and so the people of the united states believe this bullshit. Unfortuantly the people feeling the consequences of US military action know the united states government is lying because they are being hurt. As a result there are people all over the world who are angry enough with the United States that it wouldn't surprise me if they expressed their anger by attacking the US.

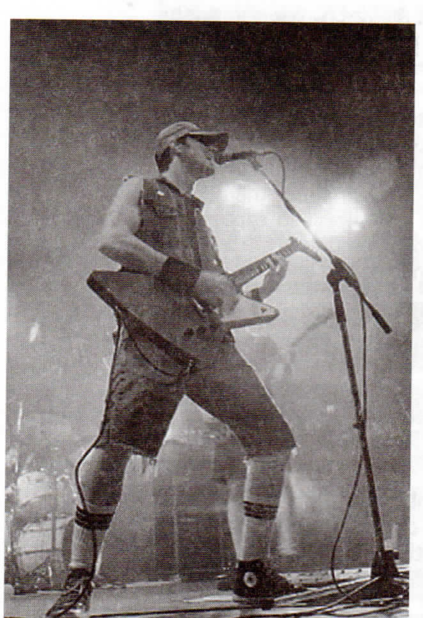
Barricata: Tell us about your label, AF record. How come that Mobilize is your only album which came out on this label?
Justin: AF Records is a label we started to release some of our music and to support smaller DIY bands who we felt were working hard but had no support. We enjoy releasing music on other people's labels because it gives us a chance to work with other cool, like minded people. It also gives us access to greater promotion and distribution.

Barricata: Can you quote a few names of the bands which you like, the type of music they play, and if they share your political opinions?
Justin: I like Strike Anywhere, they are political punk. I like ben kweller, he plays wimpy indie music, not sure about his political beliefs but I doubt he likes Bush. Many of my favorite bands are the bands on AF Records, that's why we put out their music. One of them is Red Lights Flash, they are from Austria, check them out!

Barricata: If I quote a few names of bands, can you tell us briefly what you think of them? The Clash? Stiff Little Finger? Conflict? Social Distortion? Rancid?
Justin: The Clash, musically visionary. Stiff Little Fingers: anger that inspired more anger. Conflict: I like their willingness to fight back. Social Distortion: dark punk that rocks! Rancid: genious.

Barricata: To conclude, what are Anti Flag's projects? Individually, do you have any other projects?
Justin: We just released a DVD on AF Records called Death of a Nation, it has a lot of shit on it you should check it out! I have a little solo project, its kind of like billy bragg but not as good. I simply use my name, therefore it is called Justin Sane. #2 had a cool band called Whatever it Takes, but they broke up.

Barricata: Anything to add?
Justin: We have enjoyed our experiences in France and Europe as a whole, it is exciting to know that there are people all over the world that have the same concerns and goals that we have. I want to apologize for taking so long to answer these questions, thank you for your efforts!



ANARCHY IN CANADA

PROPAGANDHI

Depuis plus de dix ans, Propagandhi distille un punk mélodique, conscientisé et revendicatif. Interview.

Barricata: Comment as tu commencé la musique ? Qu'est ce qui t'as donné cette envie ?
Chris: Ma sœur aînée écoutait sans cesse de la variété quand j'étais gosse. J'ai mis un point d'honneur à mépriser tout ce qu'elle appréciait, mais je ne doute pas que cela m'aie influencé (pour le meilleur ou pour le pire). Je n'ai jamais été très intéressé par le fait de «consommer» la musique, en dehors d'en jouer, jusqu'à ce que j'entende *Welcome To Hell* de Venom en 1983. Pas mal de gens considèrent certains albums comme des tournants dans leur vie, ça l'a été pour moi. Tout dans ce disque, la musique, les paroles, l'artwork, était contraire à ce que je prenais, à treize ans, pour un ordre immuable, en tant que fils de soldat de la guerre froide. Ça a changé ma vie, et m'a donné un intérêt intense et actif pour la musique, les idées, et Satan.

Barricata: Est ce que tu vois tes paroles comme des poésies ou des pamphlets ?
Chris: Ni l'un ni l'autre, ce sont juste des mots. Des morceaux d'opinion ou des passages de journaux intimes mis en musique. De petites spéculations, des extrapolations, des méditations sur le monde dans lequel nous vivons.

Barricata: Propagandhi a la réputation d'être un groupe politique. Est-ce que c'est quelque chose que vous assumez, et qu'est ce que ça veut dire ?
Chris: Et bien, tous les choix que l'on fait dans ce monde sont politiques. Les gens, ou les personnes qui jouent dans un groupe, qui insistent sur le fait qu'ils sont apolitiques, commettent l'acte éminemment politique de s'en remettre aux intérêts de l'ordre établi.

Barricata : Pensez vous avoir un rôle d'éducateurs pour la plus jeune partie de votre public ?
Chris: Pas vraiment. Peut être que pour certaines personnes, les groupes peuvent être une passerelle vers de nouvelles sources d'informations et d'idées, mais ne sommes certainement pas des éducateurs.

Barricata: Toujours à ce propos, vous devenez un vieux groupe (désolé). Votre audience est-elle toujours la même depuis le début ou avez-vous vu une évolution dans la sensibilité de votre public par rapport à votre musique?
Chris: J'espère que les intérêts musicaux des gens évoluent, se développent et leur apportent un enrichissement personnel, que nous fassions ou non partie de l'équation. Nous sommes vieux. On ne prétend pas être pertinents pour qui que ce soit en dehors de nous même, et lorsqu'on estimera ne plus l'être, on arrêtera.

Barricata: Les autochtones sont-ils inclus dans l'histoire du Canada? Peuvent-ils être considérés comme vos ancêtres ou est ce que c'est impossible?
Chris: Si par autochtones, tu veux dire les aborigènes, oui. La plupart des historiens reconnaissent leur existence, ils sont l'exemple typique de la mauvaise conscience de ceux qui s'excusent pour les méfaits de la civilisation européenne. On doit gé-

néralement sortir des sentiers battus pour trouver une analyse plus critique de l'apartheid à la canadienne. Ma famille vient d'Europe et je fais partie de la première génération née sur le sol canadien. A ma connaissance, j'ai très peu d'ancêtres au Canada.

Barricata: En France (et pas seulement en France) les gens ont une très mauvaise image des USA, et une bonne opinion du Canada.
Chris: Et bien comme partout sur terre, c'est un bon endroit si tu as un chez-toi, à manger, si tu as accès aux services médicaux, à l'éducation, et à un travail sûr. Beaucoup de gens au Canada n'ont pas d'accès suffisant à toutes ces ressources, alors tout ça est très relatif.

Barricata: Et à propos des armes?
Chris: Si tu parles d'armes à feu, beaucoup de Canadiens en ont. Elles ne sont pas particulièrement difficiles à obtenir. Tu ne peux pas vraiment te procurer d'armes automatiques comme dans certains États américains (du moins pas de façon légale), alors peut-être que c'est différent, mais il existe réellement une culture des armes à feu au Canada.

Barricata: Penses-tu que le résultat des élections aux États-Unis soit déterminant pour le Canada?
Chris: Bien sûr, tout ce qui se passe aux États Unis en ce moment a des conséquences pour toutes les nations sur terre, y compris pour le Canada.

Barricata: Vous avez refusé de faire partie de la compilation contre Bush, pour quelles raisons?
Chris: Pour la simple raison, que le projet «Punkvoter» soutenait un candidat, un parti, qui était, est et a toujours été en faveur de la guerre et pour le capitalisme.

Barricata: Comment t'es-tu intéressé aux idées anarchistes?
Chris: Probablement comme tous les gens qui ont fini par s'identifier à ce terme. Tu grandis, on te dit ce que tu dois faire, ce que tu dois porter, ce que tu dois manger, avec qui tu dois traîner, ce que tu dois devenir, ce pourquoi tu dois mourir... et à la fin, tu te dis «c'est des putains de conneries». Un jour, quelque chose, comme un livre, une chanson, une personne, te permet de mettre un nom, et surtout une histoire sur ce que tu ressens: «anarchisme».

Barricata: Les activistes anarchistes ou du Front de libération des animaux se revendiquent de l'action directe. Qu'est ce que tu en penses, et es-tu d'accord avec l'expression «la fin justifie les moyens»?
Chris: Les êtres humains sains préfèrent la non-violence à la violence. Cependant, il n'est pas difficile d'imaginer des scénarios où l'action directe serait justifiée. Les gens devrait évaluer leurs actions au cas par cas.

Barricata: Quelle sera votre prochaine production?
Chris: Notre prochain album s'appelera *Potemkin City Limits*. Il devrait sortir au cours des prochains mois.

GREEN DAYS

ONLY CRIME

Only Crime est le side-project de Russ, le chanteur de Good Riddance. Discussion avec un militant vert ricain.



Barricata: De quoi vient l'envie de former Only crime?
Russ: De différentes choses au fond. Mais en premier lieu, ça faisait un petit moment que j'avais envie de jouer avec d'autres personnes. Good Riddance tournait beaucoup moins du fait des diverses obligations des membres du groupe (les études, le boulot, les mômes), alors que j'avais envie pour ma part de continuer à plein temps, d'où l'idée d'en créer un nouveau. Puis pendant une tournée Good Riddance-Bane en 2002, Aaron (guitare) et moi sommes devenus potes, parlant évidemment musique et du coup un soir après un concert, je lui ai proposé que nous formions un groupe ensemble. Puis Zach (guitare) s'est joint à nous et enfin Bill et Doni.

Barricata: Tes textes changent-ils de ceux de Good Riddance et en général quels sont les sujets qui t'inspirent?
Russ: Les textes que j'écris pour Only Crime sont plus «déguisés» que dans Good Riddance. Là, je reste délibérément plus éloigné d'une déclamation politique directe, en essayant d'aiguiller mes paroles vers une autre direction. Toutefois je puise toujours mon inspiration et dans le monde qui m'entoure et dans ma propre expérience, mais en tentant en quelque sorte de réinventer mon style d'écriture.

Barricata: Ce numéro du fanzine traite de l'«autre Amérique» et pour en venir à ce sujet, les élections présidentielles américaines ont été très suivies en France. Est-ce que les Américains sont conscients du fait que le reste du monde suit autant leur politique intérieure?
Russ: Malheureusement, je ne pense pas. En vivant aux États-Unis, il est tellement simple de s'abreuver de ce barrage doctrinal illusoire que nos propres corporations médiatiques nous déversent! On nous montre une vue très étroite du monde et du rôle qu'on y joue, alors on ne réalise pas trop ce qui s'y passe. L'organisation de nos élections est loin d'être démocratique. Certains partis et candidats ont été complètement ignorés par les médias et bien sûr absents des débats dits «débats présidentiels». C'est un problème, nous avons beaucoup de chemin à faire.

Barricata: Je me rappelle un jour avoir vu Arnold Schwartzenegger (gouverneur de Californie) faire un speech présentant Bush comme le sauveur de l'Amérique. Vu d'ici cela paraît quand même incroyable qu'un ancien Monsieur Univ ers puisse avoir des responsabilités politiques. Comment est-ce possible?
Russ: Bon, même si je ne suis pas d'accord avec la majorité de la politique du gouverneur, je ne pense pas que ce soit un problème qu'une personne connue pour d'autres activités (le cinéma, par exemple), entre dans l'arène politique. Ceci étant dit, présenter les États-Unis comme un sauveur bienveillant est non seulement faux mais en plus, comique. Notre actuel président est, d'après moi, la plus grande menace existant contre la paix et l'harmonie mondiale. Et les USA se comportent comme les États dits «voyous» qu'ils d'ailleurs exècrent et condamnent continuellement. Il serait temps que les Américains s'assagissent et que les States soient juste une nation parmi d'autres. Et plutôt que d'intervenir militairement dans d'autres pays pour qu'ils adoptent notre système politique, nous devrions d'abord trouver une issue sociale aux énormes problèmes auxquels nous sommes confrontés aux USA mêmes.

Barricata: A propos de la compilation contre Bush à laquelle vous avez participé. Maintenant que les élections sont passées, quelle peut être votre marge de manœuvre?
Russ: Même si rien n'a changé, je pense que ce n'est jamais une mauvaise idée d'informer et d'essayer de donner plus de pouvoir aux gens pour qu'ils s'impliquent dans la scène publique. Il y a de toute évidence encore aux USA un large nombre de personnes ignorantes et apeurées qui pensent que notre actuel président est le seul capable de les «protéger contre la barbarie terroriste». Et à cause du manque de tout ce qui pourrait ressembler à de la presse libre dans ce pays, ce sera difficile pour les gens de regarder le monde et les États-Unis avec une vision juste. Notre combat consiste donc à rester informés et à sortir de nos frontières pour s'intéresser aux idéaux d'autres pays.

Barricata: Pourquoi cette fois-ci, la scène punk/HC a choisi de prendre part à la campagne? Penses-tu que qu'un souffle nouveau soit apparu?
Russ: Peut-être. Je suis assez vieux pour me souvenir de la scène «Rock Against Reagan» des années 80 et cela y ressemble. C'est encourageant de voir des jeunes s'engager dans la scène musicale et j'espère vraiment que ça va continuer.

Barricata: Quelle alternative avez-vous maintenant?
Russ: Je suis membre des Verts aux États-Unis *(comme Jello Biafra, ndlr)*, et je compte bien rester actif pour faire de celui-ci une option démocratique viable pour les gens qui veulent vraiment voir un changement de système en Amérique. Les Verts veulent parmi d'autres choses, retirer toutes les troupes d'Irak et d'Afghanistan, se débarrasser de l'Alena , instaurer une protection de santé pour tous, abolir la peine de mort et faire passer le salaire minimum à 10 dollars de l'heure... Pour moi, c'est important de soutenir cela et je suis content de faire partie de ce projet.

Barricata: En Europe, il y a un important mouvement de solidarité envers le combat des Indiens d'Amérique, comme par exemple le soutien à Léonard Peltier. Quelle relation les Américains ont-ils avec cette partie de leur histoire?
Russ: Malheureusement, les Amérindiens sont souvent oubliés. Ils ont été marginalisés jusqu'à un point de non-existence et c'est la même chose au Canada. Cela me fait d'ailleurs penser que Clinton, à la fin de son deuxième mandat, a refusé d'accorder la grâce présidentielle à Léonard Peltier *(voir article sur ce sujet)*, préférant l'accorder à ses riches amis qui alors vivaient en Europe, fuyant des poursuites pour fraude.

Barricata: Est-ce-que les Américains reconnaissent l'existence des Amérindiens comme partie intégrante de leur propre histoire?
Russ: Jusqu'à un certain point. Nous savons qu'ils étaient là avant nous et quand c'est commode, nous les mettons en avant pour des célébrations ou la fabrication d'objets d'art, mais je ne pense pas que beaucoup d'Américains prennent conscience ni de leur combat ni de leur sort.

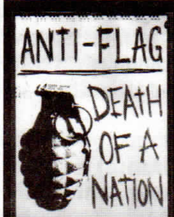
Barricata: Comment enseigne-t-on à l'école la traite des Noirs et l'histoire du mouvement politique noir?
Russ: Nous étudions l'esclavage et également un peu le mouvement pour la reconnaissance des droits des années 60, mais pas autant qu'il le faudrait. Et on ne parle pas vraiment de Malcolm X ou des Black Panthers.

Barricata: Quelle lutte te tient vraiment à cœur?
Russ: Je me sens vraiment attaché aux valeurs des Verts. Je suis contre la guerre, pour le droit à l'avortement, contre la peine de mort, pour la socialisation du droit à la santé et du revenu minimum. Je suis aussi vegan et je soutiens la libération animale.

Barricata: Y'a t-il des livres qui t'ont donné envie d'écrire?
Russ: Je connais bien l'œuvre de Chomsky, je viens juste de lire *Exception to the Rulers* d'Amy Goodman et je suis en train de lire *Democracy Matters* de Cornell West.

Barricata: Et certains de tes textes sont-ils influencés par le cinéma?
Russ: Je ne pense pas, mais en fait c'est une bonne question. Il faut que je me penche sur le sujet.

Barricata: Prochaine tournée en Europe. Un concert prévu en France?
Russ: Only Crime tournera avec le Deconstruction Tour.



Anti-Flag- *Death of a Nation* DVD, AF records.
Un peu plus d'un an après la sortie de leur dernier album *The Terror State*, les punk rockers de Pittsburgh reviennent avec un DVD live. Pour ceux qui ne les ont jamais vus sur scène - et il se pourrait qu'ils soient nombreux - cela permet de se faire une petite idée... Ça saute à un mètre de haut et ça tourne dans tous les sens. On connaissait déjà la réputation de redoutable groupe de scène d'Anti-Flag, en voici là une démonstration très probante. 23 morceaux ont été filmés durant leur tournée américaine et on a droit à tous leurs tubes: «Underground Network», «Die for the Governement», «New Kind of Army», «Turncoat» j'en passe et des meilleurs. On retrouve également les clips de «Death of a Nation» et de «Post-war Breakout», une interview du groupe (pas très intéressante), des vidéos de manifs, de backstage et le making of de leurs clips. Notez que ce DVD est en anglais, donc pour ce qui est de la scène (la majorité du DVD) pas de problème, ensuite, si vous n'êtes pas très copain avec la langue de Shakespeare, les parties interviews et backstage pourraient vous gonfler rapidement. La grosse déception réside dans la mauvaise qualité du son, qui donne un coté un peu bâclé et au final on arrive que péniblement à regarder le live en entier. Bref, le fan devrait y trouver son bonheur mais le néophyte risque de rester un peu sur sa faim... Bilan mitigé.

G-7 Welcoming Committee, ou le label du renouvellement anarchiste en Amérique du Nord.
S'il y a un groupe canadien à s'être forgé une réputation de «résistants au système», Propagandhi vient automatiquement à l'esprit. Alors qu'ils sortaient *Less Talk, More Rock* leur album manifeste sur Fat Wreck Chords en 1996, il leur sembla nécessaire de démarrer leur propre structure d'édition, qui mettrait l'accent sur la radicalité politique, le tout géré par un collectif participatif. C'est en 1997 que survient la création de G-7 Welcoming Committee, qui dès le départ, marque le coup avec la sortie des albums frondeurs de I-Spy, But Alive, Consolidated, Rhythm Activism, etc... Deux ans après, Propagandhi sort l'album *Where Quantity is job #1 sur G7*, afin d'assurer sa pérennité. Tous les groupes qui se retrouvent sur ce label démontrent, qu'impérativement, il y a un intérêt à développer des textes revendicatifs sur des musiques rebelles diversifiées, allant du grind core au folk rock, mais également par le biais de spoken words...
The International Noise Conspiracy de Suède sortiront également des trois titres sur G-7 (en marge de leur production sur Epitaph).
Egallement à surveiller, après leur compil *Better Read Than Dead*, la première compil d'inédits de groupes G-7.







AMERICAN INDIAN MOVEMENT

Interview de Bobby Castillo, porte-parole de Leonard Peltier, et de Bob Robideau, deux membres de l'American Indian Movement.

En octobre dernier, *Barricata* a rencontré Bobby Castillo et Bob Robideau, deux membres de l'American Indian Movement (AIM). Tous deux sont aussi les porte-parole de Leonard Peltier, le célèbre prisonnier politique indigène, toujours incarcéré depuis vingt-neuf ans pour un crime qu'il n'a pas commis. Bob et Bobby sont des figures historiques de la résistance du mouvement des Indiens d'Amérique et ils ont été arrêtés plusieurs fois et envoyés en prison à cause de leur engagement pour leur peuple.

Barricata: Pouvez-vous vous présenter?
Bobby: Je suis un Apache-Xicano, membre de la section californienne de l'American Indian Movement, et je suis également le porte-parole international de Leonard Peltier, prisonnier politique indigène.
Bob: Je suis membre de l'American Indian Movement depuis plus de trente ans et je suis issu de la Nation Anishinabe, du clan Moutain and Waters. Je suis le cousin de Leonard et ai également été l'un de ses co-défenseurs. Je vis actuellement à Barcelone en Espagne.

Barricata: Pouvez-vous raconter votre expérience dans le mouvement?
Bob: J'ai rejoint l'AIM au même moment où de nombreux membres et sympathisants avaient été assassinés par Dickie Wilson et ses escadrons de terroristes, les escadrons GOON, qui semaient la terreur à travers la Nation Oglala. Tout ceci est arrivé après l'occupation du village de Wounded Knee par notre mouvement en 1973. Entre 1973 et 1976, des membres et des sympathisants de l'AIM ont été assassinés dans la réserve de Pine Ridge Lakota, dans le Dakota du Sud. C'est pour ça que Leonard Peltier, moi-même et le groupe du nord-ouest de l'AIM sommes venus assurer la sécurité des habitants d'Oglala.
Bobby: J'ai commencé à m'impliquer avec l'AIM lorsque j'étais en prison. J'étais incarcéré au pénitencier fédéral de Lompoc, en cellule d'isolement, sans contact avec les autres prisonniers, à qui on disait que j'étais violent. Ce n'était pas le cas, j'étais juste en colère contre le système. C'est dans cette prison que j'ai rencontré Leonard Peltier. J'ai entendu que le gouvernement essayait de trouver quelqu'un pour le tuer. C'était bon de rencontrer cet homme. C'était le genre de personne qui parle à chaque fois de son peuple et qui ne se plaint pas de son propre sort. C'est grâce à lui que j'ai rejoint le mouvement et décidé de le soutenir.

Barricata: Pouvez-vous revenir sur l'histoire de l'American Indian Movement?
Bob: L'AIM a d'abord été créé plus particulièrement pour lutter contre les abus de la police dans la société urbaine. Il faut comprendre que dans les années 40 et 50, de nombreux indiens habitaient les zones urbaines parce qu'ils avaient été chassés de leurs réserves. Ils cherchaient du boulot, de quoi survivre, parce que la vie dans les réserves était de plus en plus difficile. En réponse au racisme et à la brutalité policière, un groupe d'indiens a créé l'AIM en 1968. L'année suivante, l'AIM a organisé ses premières manifestations pour demander le respect des traités et pour protester contre le Bureau of the Indian Affairs (« bureau des affaires indiennes », BIA), une grosse structure neocoloniale créée par le gouvernement nord-américain afin d'exploiter les terres, les droits et la culture des indigènes. Rapidement, l'AIM est devenue une organisation nationale. C'était une réponse au racisme et à la corruption qui régnait dans les gouvernements tribaux imposés par le gouvernement. Le racisme contre les Indiens était à l'époque aussi intense que celui contre les Noirs dans les États du Sud. En réponse à nos actions, aux protestations pour l'obtention de droits civiques et à l'action des mouvements noirs, comme le Black Panther Party, le FBI et le gouvernement américain ont créé le programme Counter Intelligence Program (COINTELPRO). C'était un programme qui prévoyait de «diviser pour mieux régner», de détruire les groupes d'activistes et plus particulièrement les gens de couleur. La méthode consistait à ce que des agents gouvernementaux s'infiltrent dans les différents mouvements afin d'y faire des provocations et d'y créer des divisions.

Barricata: Bob, tu étais présent à Oglala au moment où il y a eu des échanges de coups de feu avec le FBI, le 26 juin 1975. Cet événement a mené à l'incarcération de Leonard Peltier. Peux-tu nous raconter ce qui s'est passé ce jour-là?
Bob: après l'occupation de Wounded Knee en 1973, le FBI et le gouvernement BIA de Dickie Wilson ont établi le règne de la terreur dans la réserve de Pine Ridge Lakota, dans le Dakota du Sud. Entre 1973 et 1975, 64 membres ou sympathisants de l'AIM ont été assassinés par les GOONS, un escadron de la mort entraîné et équipé par le FBI. Notre groupe d'AIM est venu pour


Leonard Peltier.

«LE PATRIOT ACT EST SIMPLEMENT UNE FAÇON DE SUPPRIMER LA RÉSISTANCE SOUS TOUTES SES FORMES.»

protéger les habitants et nous avons établi un camp sur la terre familiale de Jumping Bull près d'Oglala.
En ce qui concerne la bataille du 26 juin 1975 avec le FBI, 9 d'entre nous y étaient impliqués. Quand les coups de feu ont cessé, nous nous sommes enfuis dans les montagnes avec l'aide des habitants d'Oglala. Nous sommes ensuite allés de la réserve de Pine Ridge à celle de Rosebud, puis de là nous nous sommes cachés pendant trois mois. Nous avons ensuite été arrêtés, puis envoyés en prison. C'était la première fois qu'un groupe de l'American Indian Movement avait décidé d'entrer dans la lutte armée. L'AIM n'avait jamais envisagé cela auparavant.
Un autre membre de l'AIM et moi-même, Dino Butler, avont été jugés à Cedar Rapids, dans l'Iowa. De façon inattendue, le juge a accepté que notre défense présente des preuves des méfaits du FBI, et du climat de terreur qu'il avait fait régner à Pine Ridge. Le jury nous a déclarés innocents, considérant que nous avions agi en état de légitime défense. Malheureusement, Leonard, qui s'était enfui au Canada, a été extradé et jugé plus tard devant un autre tribunal et accusé injustement d'avoir tué deux agents du FBI. Il a été condamné à deux peines de prison à perpétuité. Il est toujours incarcéré dans un pénitencier fédéral depuis vingt-neuf ans.

Barricata: Quelle est la situation de Leonard aujourd'hui?
Bob: Il est épuisé. La plupart des recours pour le sortir de prison ont échoué. Leonard devrait être libre, mais le FBI ne le veut pas. Et il a suffisamment de pouvoir pour influencer le gouvernement des États-Unis et la Commission de libération sur parole. Il est important de comprendre que même les juges du gouvernement américain ont déclaré qu'ils ne pouvaient pas affirmer avec certitude qui avait tué les agents du FBI. Pour Dino et moi, le jury a considéré la réalité de la situation à Pine Ridge et établi que nous avions agi correctement, défendant nos vies ainsi que celle de notre peuple. Et dans ce cas, la mort des agents du FBI n'est pas considéré comme un meurtre. Un meurtre est un situation dans laquelle on tue avec préméditation.
Nous essayons actuellement de déclassifier des milliers de documents du FBI concernant l'affaire, et nous espérons que nous trouverons suffisamment de preuves pour que le tribunal accepte de faire un nouveau procès à Leonard. J'aimerais ajouter quelque chose. En relation avec le FBI, il est important de comprendre le rapport de pouvoir qui a accompagné sa création. Depuis les années 1920, lorsqu'il est devenu une force nationale de police, il a été placé sous la direction de J.E. Hoover. C'était un homme très intelligent. Il a commencé à recueillir des informations sur toutes les figures politiques américaines, et il a utilisé ces documents pendant une longue période, ces documents existent toujours aujourd'hui. Ils ont utilisé avec Clinton les mêmes tactiques afin d'interférer dans le processus de clémence vis à vis de Leonard. Ils ont utilisé ces documents afin d'influencer le Président, qui voulait pourtant accorder une grâce à Leonard. Il a dû faire face à plusieurs accusations concernant ses propres violations de la loi et ses activités bancaires dans son propre Etat. Le FBI est devenu une organisation très puissante et a une grande influence en raison de toutes les informations compromettantes qu'il a collecté sur tous les leaders politiques aux États-Unis. Ils les ont utilisés dans ce cas précis afin de maintenir de toutes les façons possibles Leonard Peltier en prison. C'est très important de comprendre le pouvoir du FBI aux États-Unis.

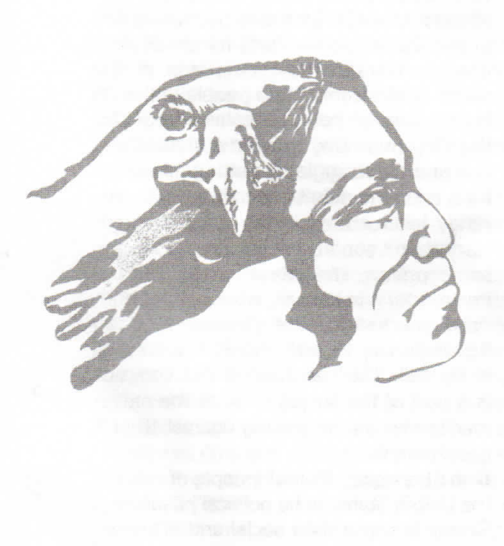
Barricata: Que pensent les Indiens américains des dernières élections présidentielles?
Bob: Il faut comprendre que ce que Bush a fait en Irak et à d'autres pays musulmans est la même chose que ce que le gouvernement a fait avec les nations indiennes en termes d'intérêts pour les entreprises multinationales. Le gouvernement est supposé représenter le peuple, mais en réalité, il représente les multinationales. Il garantit leurs bénéfices. Et Bush, comme tout le monde le sait, possède des intérêts personnels dans le pétrole. Sa famille est liée à la famille Ben Laden. Ils ont été en relations personnelles pendant des années. C'est tout simplement un autre acte de terrorisme contre le peuple, dans le cas présent le peuple musulman, mais contre le monde entier en général. Nous pouvons simplement décrire ce qui se passe avec le monde musulman. Il s'agit de néocolonialisme et de répression. C'est une activité qui a été historiquement portée par la civilisation européenne et par de nombreux gouvernements à travers l'histoire. La France l'a fait. L'Espagne l'a fait. L'Angleterre l'a fait. Ils continuent à le faire aujourd'hui. Le programme que l'administration Bush a initié contre les personnes qui résistent à l'occupation de leur pays est le même que celui que l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Espagne ont établi contre des organisations de résistance depuis la Seconde Guerre mondiale. Ils ont utilisé les mêmes techniques afin d'essayer de détruire la Fraction armée rouge, l'IRA ou le mouvement de libération basque.
Il y a beaucoup de mouvements de libération dans le monde qui ont expérimenté ces programmes sous différents noms. Il faut comprendre que le Patriot Act, établi aux USA, après le 11 septembre, n'est pas seulement le plan de la police dans le monde aujourd'hui pour dénier notre droit de résister contre l'invasion de notre pays ou de notre communauté. Le Patriot Act est simplement une façon de supprimer la résistance sous toutes ses formes. Par exemple, un des points de cette loi dit que quiconque est associé à un groupe de résistance est considéré comme membre de ce groupe de résistance. Ils décident si tu es membre de ce groupe ou pas. Ils peuvent t'arrêter, te mettre en prison pour une période illimitée. Par exemple, s'ils te voient parler avec un membre de l'AIM, de l'ETA ou de l'IRA, ils peuvent tout simplement te mettre en prison et ils ont le droit de le faire avec ce programme. Mais le Patriot Act n'est pas quelque chose de nouveau, ce n'est qu'une extension du vieux programme du FBI, le COINTELPRO. Et comme je le dis ce programme a été créé il y a longtemps afin de détruire toute résistance contre les entreprises multinationales. Alors aujourd'hui, nous nous battons toujours pour la protection de nos terres et contre les multinationales, qui exploitent l'uranium, le charbon, le gaz et les ressources naturelles. Ce que je veux dire, c'est que nous ne devons pas seulement concentrer nos luttes contre le gouvernement, mais nous devrions nous organiser contre les entreprises multinationales, parce que ce sont elles qui contrôlent les gouvernements dans tous les pays.
Bobby: Je pense que Georges Bush au pouvoir, pour le peuple indien, c'est la même chose que lorsque Clinton était au pouvoir. Pas de différence. Chacun d'entre eux poursuit la même politique de meurtre contre le peuple indien. C'est un génocide. Même aujourd'hui dans les écoles on enseigne un programme appelé RTC, qui incite la jeunesse à s'engager dans l'armée américaine. C'est un programme dans lequel on trouve un chapitre appelé «guerres indiennes». Il dit: «Heureusement la politique des États-Unis a été de les repousser plus loin vers l'Ouest, puis de les exterminer.» C'est leur politique, alors ça n'a aucune importance qui est président des État-Unis. Ce que Bush a fait depuis le 11 septembre est de rendre tous les Américains aussi misérables que les Indiens! C'est la seule chose! C'est incroyable, ils lé-



galisent vraiment tout ce q ui a été illégal pour eux à cause de la protection qu'apportait la Constitution. La majorité des Américains n'aime pas ce que Bush fait. Ils n'apprécient pas sa politique économique. Il n'y a pas de travail. Le dollar américain est dévalué. En ce qui me concerne, je suis content que l'économie américaine aille si mal. C'est un rêve pour moi. Si un jour l'économie s'effondre nous aurons peut-être une chance de renouveler la société et d'en créer une nouvelle.

Barricata: En conclusion, nous avons parlé de Léonard Peltier, mais y a t'il d'autres prisonniers politiques aux États-Unis?
Bobby: Oui, à côté des indiens, il y a des prisonniers politiques portoricains, mexicains et Afro-américains. De nombreuses personnes dans le monde connaissent le cas de Mumia Abu Jamal et je pense qu'il est important de se mobiliser pour obtenir sa libération. Mais il faut savoir qu'il y a environ 150 prisonniers politiques victimes du programme COINTELPRO, toujours incarcérés. Je voudrais citer le cas de Ramsey Muniz. Un avocat Chicano qui a essayé d'organiser un mouvement mexicain. De la même façon que l'AIM pour les Amérindiens et le Black Panther Party pour les Afro-américains, Ramsey voulait la reconnaissance des droits du peuple mexicain/(chicano aux USA, mais à cause de cela il est devenu une cible pour le FBI. Et maintenant, ils l'ont neutralisé lui et son combat en le mettant en prison pour un crime qu'il n'a pas commis. Il est actuellement incarcéré dans le même pénitencier que Leonard Peltier. C'est également la même prison, le Pénitencier fédérale de Leaventworth, dans le Kansas où il y a près de cent ans, le célèbre révolutionnaire mexicain Ricardo Flores Magon mourut dans sa cellule. La libération de nos camarades est une partie de la lutte pour tous les mouvements qui se battent contre le gouvernement américain.
Bob: Je considère que toutes les personnes de couleur des États-Unis sont des prisonniers politiques. Simplement à cause de leurs conditions de vie économiques et sociales qui les exposent au racisme et à l'exploitation.

Transcription, Géraldine et Silvanu



AMERICAN INDIAN MOVEMENT

IN ENGLISH

Interview with Bobby Castillo, and Bob Robideau, both members of the AIM.

Barricata met, last october, Bobby Castillo and Bob Robideau, two members of the American Indian Movement (AIM). Both of them are also international spokespersons for the famous indigenous political prisonner, Leonard Peltier who is still incarcereted in the US after 29 years for a crime he didn't commit. Bob and Bobby are historical figures of the resistance of the Indian movement and they have been several times arrested and sent to jail because their struggle for their people.

Barricata: Could you present yourself?
Bobby: I am a Apache/Xicano, member of the California American Indian Movement and also I am currently the international spokesperson for indigenous political prisonner, Leonard Peltier.
Bob: I have been a member of the American Indian Movement for more than thirty years and I am from the Anishinabe Natio, from the Mountain and Water Clans. I am Leonard's cousin and was also one of his co-defendant. I'm currenly leaving in Barcelona, Spain.

Barricata: Can you explain your experience in the movement?
Bob: I joined AIM at the same time that numbers of our members and supporters were murdered by Dickie Wilson and his terrorist squads, the GOONs squads, which were spreading terror over the Oglala nation. All this happened after the occupation of the village of Wounded knee by our movement back in 1973. Between 1973 and 1976, AIM members and supporters were murdered on the Pine Ridge Lakota Reservation, in South Dakota. That's why Leonard Peltier, myself and the AIM Northwest Group went there to provide security for the people of Oglala.
Bobby: I started being involved with AIM while I was in prison. I was incarcereted in Lompoc federal penitenciary and I was in solitary confinement, kept away from the other prisonners, because they were telling that I was violent. It was not the case, I was just angry against their systeme. It is in this prison that I met Leonard Peltier. I heard that the governement was trying to find somebody to kill him. It was good to meet this man. He was this kind of person who speaks everytime about his people and was not complaining about his own case. Because of him I jpoined the movement and decided to protect him.

Barricata: Could you go back on the history of the American Indian Movement?
Bob: AIM was first specifically created to fight against police abused in the urban society. You have to understand that during the 40s and 50s a lot of Indian people were living in urban centers were they have been moved from their reservations. They were looking for a job, looking for a way to suvive, because it was more and more difficult on the reservations. Because of the racism and the police brutality a group of indian people created the American Indian Movement (AIM) back in 1968. The following year, AIM organized its first demonstrations for the respect of the treaties and to protest against the Bureau of the Indian affairs (BIA), a neocolonial superstructure created by the US government to exploite native lands, indigenous rights and culture. Quickly AIM became a national organization. It was a response to racism and the corruption in the tribal governments imposed to us by the US. Racism against natives at that time was as bad as it was in the south against the blacks. As a result of our actions, the civil rights protests and the actions of black movements, like the Black Panther Party, the FBI and the US Government iniciate the COINTELPRO program (Counter Intelligence Program) . It was a program designed to «divide and conquer», to destroy activists groups and specifically people of color. The methodology was to infiltrate government agents in the different movements to create provocations and divisions.

Barricata: Bob you were present at Oglala at the time of the shoot out with the FBI on June 26th, 1975. This led to the incarceration of Leonard Peltier Could you tell us what happened that day?
Bob: After the occupation of Wounded Knee in 1973, the FBI and the BIA government of Dickie Wilson established a reign of terror on the Pine Ridge Lakota Reservation, (In South Dakota). Between



1973 and 1975, 64 members or supporters of AIM were murdered by the GOONS, a death squad trained and equiped by the FBI. So our AIM group went there to protect the people and we established a camp on the Jumping Bull family land near Oglala. Regarding the fire fight on June 26th, 1975 with the FBI. Nine of us were involved. When the shoot out ended, we escaped into the mountains with the assistance of the Oglalas people. Then we went from the Pine Ridge Reservation to the Rosebud Reservation and from there we went underground for three months. After that we were arrested, taken to jail. It was the first time that a group from the American Indian movement have decided to move to the area of the arm struggle. The AIM have never considered that before. Myself and another AIM member, Dino Butler went on trial in Cedar Rapids, Iowa. Unexpectedly, the judge agreed our defense to present evidences of the FBI misconduct and of the climate of the Reign of Terror on Pine Ridge and the jury found us not guilty because they agreed that we acted in self-defense. Unfortunately, Leonard who have fled to Canada was extradited and judged later in front on another court and unjustly found guilty of the killing of the two FBI agents. He has been sentenced to two consecutive life in Prison. He is still incarcereted in a federal penitenciary after 29 years.

Barricata: What is the situation of Leonard today?

Bob: He's exhausted. Most of the legal ways to getting out prison had been done. Leonard should be free, but the FBI do not want to see him as a free man. And they have sufficient power to influence the United State Government and the US Parole Commission. It's important to understand that even the United State government prosecutors have stated that they can not prove who killed the FBI agents. For me and Dino, the jury looked into the reality of the situation on Pine Ridge and stated that we were acting correctly, defending ourselves and our people. And in this case, the death of the agents is not a murder. Murder is a situation where you kill with premeditation. We are currently trying to declassify thousands of FBI documents on the case and we hope that we will find sufficient evidence that the court will accept and that Leonard will have a new trial. Let me say something more. In the relation with the FBI, it's important to undestand the power in which the FBI has developped. Since the 1920's, when it became a national police force, it was under the directorship of J. E. Hoover. He was a very smart man. He started collecting documentation about all the political figures in the United States and he used these documents during a long period of time, and this still exist today. They used the same tactics to interfer in the process of Leonard's clemency with Clinton. They used this power to influence the President who wanted to give clearly Leonard's clemency. The FBI presented the dirt they had against Clinton. He was facing several court actions in relationship with his own violation of the law and his banking activities in his own State. The FBI has becomed a very powerfull organization and has lot of influence with all of the dirt they have collected against political figure in United State. They used it in this particular case against Leonard Peltier in many different ways to maintain him in jail. So it's very important to understand the nature and the power of the FBI in United States.

Barricata: What Native Americans feel about the last presidential election?

Bob: It's important to understand that what Bush has done to Iraq and others muslim countries is the same thing that the governemnt has done with Native Nation ins terms of the interest of the multinational international corporation. The government is supposed to represent the people but in reality they represent multinationals. They guaranty their benefits. And Bush, as we all know, has his own interest in oil. His family is connected to the Ben Laden family. They have been personnaly related with each other for years. So this is simply another act of terrorism against the people, in this case the muslim people, but in general against the world. We can simply discribe what is currently happening with the muslim world. It is neocolonialism and repression. This is an activity that have been historically carried on by the European civilisation and by many governments throughout the history. France has done it. Spain has done it. England has done it. They are all still doing the same today. The program that the Bush administration has iniciated against these people who are resisting the occupation of their country is the same that Germany, Italy, France, England in Spain have iniciated against other resistance organizations since World war II. They used to similar technics to try to destroy the Red Army Fraction, the IRA or the Basque liberation movement. There are many Liberation movements in the world which have experienced these programs under different names. So it's important to understand that the Patriot Act, established in the US, after September 11th, is not the only police plan in the world today that denies our right to resist against the invasion of our countries or our communities. The Patriot Act is simply a way designed to suppress resistance in all of his forms. For example one of the point in this act is that anybody who is associated with groups of resistance will be considered as a member of that resistance. They look if you are a member of this group or not. They can arrest you, put you in prison for a period of time without limit. For example, if they see you talking to a member of AIM, ETA or the IRA, they can simply take you and put you in prison and they have the right to do it under this program. But the Patriot act is not something new, it's only an extention of the old FBI COINTELPRO program. And as I said this program was designed long time ago to destroy any kind of resistance against multinational corporations. Even so today, we are still struggling for the protection of our lands and against multinational corporations, exploiting the uranium, the coal, the gaz and all the natural ressources. What I want to say is that we should not only focus our fight against the government but we should also organize against multinational corporations, because it's them who are controling governements in every country.

Bobby: I think Georges Bush coming into power, for Indian people, it's just the same as when Clinton was in power. No difference. Each one of them still carry on the murdering policy against Indian peoples. It's genocide. Even today in school they teach a program called «RTC» which is designed to encourage youth to join the US Army. In this program there is a chapter called «Indian Wars». It says «Fortunately the United State policy was to push the Indians more on the West and eventually exterminate them.» This is their policy, so it doesn't matter who is President in the United States. What Bush has done since 9-11 is to make all americans as miserable as Indian peoples! It's the only thing! It's amazing, they really legalize everything that has been illegal for them to do because there was certain protection by the Constitution. The majority of the Americans don't like what Bush is doing. They don't like him on the economy. There is no jobs. American dollar is devalued. For me, I am happy that the American economy is so bad. It's a dream for me. If one day the economy collapse we would maybe have a chance to revew the society and create a new one.

Barricata: In conclusion, we have speak a lot of Leonard Peltier, are there other political prisonners in United States?

Bobby: Yes, beside Indian people, there are puertorican political prisonners, xicanos political and African American political prisonners. A lot people around the world know about Mumia Abu Jamal and I think it's important to mobilize to win his freedom. But we have to understand that they are about 150 political prisonners, victims of the COINTELPRO program, who are still incarcereted. I would like to mention the case of Ramsey Muniz. A Xicano attorney who have try to organize th mexican movement. Like AIM for the Native Americans or the Black Panther Party for the Blacks, Ramsey wanted the recognition of the rights of Mexican/Xicano people in the US but because of that he became a target for the FBI. And now, they have neutralized him and his struggle by putting him in jail for a crime he didn't commited. He is currently incarcereted in the same penitenciary than Leonard Peltier. It's also in the same prison, the Leavenworth Federal Penitenciary, in Kansas, where about hundred years ago, the famous Mexican Revolutionary Ricardo Flores Magon died in his cell. The liberation of our comrads is a part of the struggle for all the movements who are struggling against the US government.

Bob: I consider that all people of color in the United States to be political prisonners. Simply because their social and economical conditions exposed them to racism and to exploitation.

LEONARD PELTIER : 3 DÉCENNIES SANS SOLEIL

Leonard Peltier est libérable depuis dix ans, mais le FBI fait tout pour le garder à l'ombre. Retour sur un simulacre de justice.

Tout a commencé au début des années 70 quand les tensions entre le Président du Conseil tribal Dick Wilson et les traditionalistes ont escaladé sur la réserve de Pine Ridge. Wison était pour l'assimilation, pour que les Amérindiens se débarrassent de leurs traditions et s'intègrent à la société américaine dominante. Les traditionalistes au contraire, estimaient qu'il est important de maintenir leur culture et les bases de la langue. Alors qu'il favorisait ceux qui étaient pour l'assimilation en leur donnant boulot, assistance, Wilson pénalisait dans un même temps les traditionalistes, maintenus dans une grande pauvreté.

Le conflit s'accentua quand les traditionalistes se joignirent à l'American Indian Movement (AIM), un groupe créé pour unifier les Amérindiens afin de donner un nouvel essor à leur communauté et promouvoir la fierté et la souveraineté culturelle. En réponse, Wilson, s'organisa avec le FBI pour mettre fin au mouvement qu'ils considéraient comme une menace au mode de vie américain. Le résultat fut désastreux. En 1973, les traditionalistes locaux et l'AIM occupèrent Wounded Knee, hameau de Pine Ridge pour protester contre les nombreux abus dont ils avaient à souffrir (ce site était celui où cent ans plus tôt, fut perpétré le massacre de Wounded Knee, 300 Lakotas, femmes et enfants pour la plupart, furent massacrés). Au lieu d'écouter les griefs des Amérindiens, le gouvernement répondit militairement, tuant deux occupants. Meurtres pour lesquels les investigations n'ont jamais été entreprises. L'occupation allait durer soixante-douze jours et s'arrêter après que le gouvernement ait assuré qu'il mènerait les investigations concernant les plaintes. Mais celles-ci ne furent jamais menées et les conditions de vie sur la réserve empirèrent.

Après Wounded Knee, Wilson mit hors la loi des militants de l'AIM sur la réserve. Ainsi, les traditionalistes ne furent plus autorisés à se rencontrer ou assister à des cérémonies. Wilson arma aussi des vigiles, qui se dénommaient eux-mêmes les «Gardiens de la Nations Oglala» (les GOONS) pour faire appliquer ses règles. Et les trois années qui suivirent sont souvent référencées comme «le règne de la terreur à Pine Ridge». Toute personne associée à l'AIM devint une cible. Leurs maisons furent brûlées, ils furent coursés, à pied comme en voiture, passés à tabac, cibles de tirs... Entre 1973 et 1976, environ 60 traditionalistes furent assassinés ! Dans quasiment tous les cas les témoignages mettaient en cause la responsabilité des Goons, mais rien ne fut fait pour stopper cette violence. Le FBI fournissait armes et informations aux Goons, faisant semblant de ne pas voir leurs crimes.

La situation empirant, les traditionalistes demandèrent aux activistes de l'AIM de revenir sur la réserve pour protéger les gens. Leonard Peltier est l'un de ceux qui répondit à l'appel, ainsi qu'une douzaine d'autres. Le 26 juin 1975, deux agents du FBI dans des voitures non balisées, poursuivent un pickup rouge sur la réserve. Les coups de feu résonnent, ce qui alarme les habitants. Pendant que certains éloignent les enfants de l'emplacement, d'autres répondent aux coups de feu et un échange de tirs intervient. La réaction de la police ne se fait pas attendre. Après quelques heures, environ 150 agents des forces spéciales du FBI, la police du BIA et les GOONS entourent le ranch. Peltier au milieu des tirs, entreprend d'aider un petit groupe de jeunes à évacuer les lieux. Quand le feu s'interrompt, Josepf Killsright Stuntz est mort d'un tir porté à la tête par un sniper. Les investigations concernant sa mort ne seront jamais entreprises. Deux agents du FBI sont aussi blessés à mort dans l'échange de tirs. D'après le FBI, 40 Amérindiens auraient participé à l'échange de tirs, membres de l'AIM ou non. Mais 4 seulement sont inculpés pour la mort des deux agents. Sont mis en cause, les leaders de l'AIM, Dino Butler, Bob Robideau, Leonard Peltier et Jimmy Eagle. Butler et Robideau sont arrêtés les premiers et conduits en justice. Ils sont déclarés innocents sur le motif de la légitime défense. Le jury trouva que répondre aux coups de feu était justifié étant donné les circonstances sur la réserve à cette période. Le FBI fut bien sûr furieux du verdict. Laissant tomber les charges contre Eagle, il fit peser tout le poids de la procédure gouvernementale sur Leonard Peltier. Pendant ce temps, Peltier fuit vers le Canada pensant qu'il n'aurait jamais un vrai procès, avant d'être arrêté le 6 février 1976.

Le FBI présente à la cour les déclarations sous serment d'une femme au nom de Myrtle Poor Bear. Celle-ci déclarait avoir été la petite amie de Peltier et l'avoir vu tirer sur les deux agents. En fait elle n'a jamais rencontré Peltier, pas plus qu'elle n'était présente au moment des faits. Quelques temps après, elle confessa qu'elle avait fait une fausse déclaration après avoir été terrorisée par les agents du FBI. Malgré cela, l'extradition ne fut pas remise en cause.



LA MASCARADE DU PROCÈS

Une fois celui-ci aux États-Unis, le cas de Leonard Peltier fut mystérieusement transféré du juge qui avait présidé pour ses codéfendants vers un autre juge qui prend alors des décisions qui vont sérieusement handicaper la défense. Par exemple, il évite Mrytle Poor Bear ainsi que les témoignages clés d'autres témoins. De même les témoignages sur la situation de terreur régnant alors sur la réserve sont strictement restreints. D'autre part, 6 jeunes Amérindiens sont obligés de témoigner à charge contre Peltier après avoir été détenus et terrorisés par le FBI. Malgré l'inconsistance et l'incohérence de leurs témoignages, ceux-ci sont pris en compte. Pourtant personne ne reconnaît encore Peltier comme l'auteur des tirs. L'évidence la plus condamnable à l'encontre du gouvernement est le résultat d'un test balistique voulant démontrer qu'une balle qui a endommagé le revêtement du véhicule des agents provient de l'arme de Peltier. Plusieurs années plus tard, un procès mené par le Freedom of Information Act, allait fournir des documents prouvant que le revêtement n'avait pas brûlé et que le FBI avait intentionnellement dissimulé le rapport balistique contradictoire. Le jury n'eut jamais connaissance de ces abus et Peltier fut injustement déclaré coupable et condamné à deux peines de prison à vie.

Toutefois, après que certains des abus aient refait surface, un nouveau procès fut demandé. Pendant les procédures en justice, le procureur admit qu'il ne pouvait pas prouver que Peltier avait tué les agents. La cour constata que Peltier aurait dû de toute évidence être acquitté. Mais un nouveau procès fut refusé. Le juge Heaney à l'origine de la décision, a depuis exprimé son soutien à la libération de Peltier jusqu'à l'intervention d'une clémence. En effet en 1993, Peltier a fait la demande de grâce auprès du président Clinton. Dans un même temps, une campagne intensive de soutien est lancée et soutenue par des organisations amérindiennes et des droits de l'homme, des membres du Congrès, des organisations syndicales et par la communauté internationale, ce qui donne une nouvelle dimension à la campagne. En réponse, le FBI lance une campagne de désinformation dans les médias. Le 15 décembre 2000, environ 500 agents du FBI organisent une marche sur la Maison-Blanche pour s'opposer à la grâce. Le 20 janvier 2001, dernier jour du gouvernement Clinton, le nom de Leonard Peltier ne faisait plus partie de la liste de Clinton. Aucune explication ne fut donnée.

AUJOURD'HUI...

Depuis plus de dix ans, Peltier est libérable sur parole. Mais à chaque demande de liberté, le FBI s'adresse à la commission concernée pour exprimer son objection à cette même mise en liberté. Après chaque entrevue, la libération est refusée sans justification. Le FBI a donc constamment obstrué le cours de la justice. Aujourd'hui, il faudrait que le Congrès américain mène des auditions sur le cas Peltier et autorise la déclassification des 75000 documents encore retenus par le FBI pour des raisons de «sécurité nationale». Il est certain que ces documents pourraient retourner la situation. Un recours est aussi en attente contre la Commission pour refus injustifiés de libération.

LEONARD PELTIER DEFENSE COMMITTEE, PO BOX 583, LAWRENCE KS 66044, USA

EN FRANCE : LPSG/CSIA 21, TER RUE VOLTAIRE, 75011 PARIS



NI UNA MAS!

Trois cent soixante-dix femmes assassinées, mutilées et violées, ces dix dernières années dans la ville frontière de Ciudad Juàrez.

La ville de Ciudad Juàrez se situe à la frontière nord du Mexique, dans l'état de Chihuahua. De l'autre côté de la rive du Rio Grande se trouve la ville américaine d'El Paso, Texas.

Ciudad Juàrez est donc un endroit stratégique à plusieurs égards: c'est par là (entre autres) que transite la drogue vers les États-Unis, et, depuis l'Alena (accord de libre échange nord-américain) en 1994, les diverses marchandises produites au Mexique par les multinationales US.

Mais Ciudad Juàrez n'est pas uniquement un lieu de transit, c'est aussi une ville productrice, aussi bien de drogues, que de voitures, magnétoscopes et toutes sortes de produits de consommation destinés aux populations occidentales (que les populations locales ne pourraient même pas se payer en rêve). La ville abrite donc à la fois l'un des plus redoutables cartels de narcotrafiquants du Mexique, et plus de 350 maquiladoras: des usines d'assemblages, filiales de multinationales, employant près de 200000 personnes et profitant d'une main d'œuvre très bon marché. L'endroit est par conséquent considéré comme une sorte d'Eldorado pour une population mexicaine touchée à 40% par le chômage (en grande partie à cause de l'Alena qui a été considérablement nuisible aux paysans mexicains), et beaucoup de gens décident d'y migrer. La plupart d'entre eux souhaitent passer clandestinement la frontière, espérant trouver du travail de l'autre côté, et la majorité échoue (13 millions d'arrestations de clandestins entre 1994 et 1996, 370 morts en 2002), les accords de libres échanges n'incluant pas les populations mais uniquement les marchandises et les capitaux. La population employée dans les maquiladoras est constituée à 80% de jeunes femmes qui travaillent dans conditions déplorables. Par exemple, dans certaines de ces usines, on demande aux ouvrières de présenter chaque mois leurs protections hygiéniques pour prouver qu'elles ne sont pas enceintes (si elles le sont, elles risquent de perdre leur emploi). Les salaires y sont très bas, en moyenne 80 euros par mois pour un ouvrier qualifié, et les familles vivent généralement dans des bidonvilles en périphérie, très souvent sans eau ni électricité.

Les habitants de Cuidad Juàrez connaissent aussi d'énormes problèmes de toxicomanie (la moitié de la population de la ville est potentiellement consommatrice d'héroïne), et est très fortement touchée par l'épidémie de sida (la prostitution et le tourisme sexuel se pratiquant sans protections). Si l'on ajoute à tout cela les très graves problèmes de pollution et la corruption des autorités et de la police, on pourrait penser que Ciudad Juàrez est un des endroits les plus sinistres où vivre.

Pourtant, l'horreur est loin de s'arrêter là. En effet, depuis 1993, 370 corps de femmes mutilées, violées, torturées, démembrés- la plupart non identifiables tant la violence des actes subis les a marqués–ont été retrouvés aux abords de la ville. Autant de jeunes femmes, voire plus, ont disparu et restent introuvables. Toutes ces femmes étaient jeunes, beaucoup d'entres elles étaient des adolescentes, et quasiment toutes étaient des ouvrières des maquiladoras. Si on ignore qui a commis ces meurtres, on sait qu'elles étaient toutes victimes du même fléau : la pauvreté. Les spéculations sur les mobiles de ces atrocités vont bon train. On parle de serial killers, de «narcosataniques», de réalisateurs de snuff movies, de trafics d'organes, qui profiteraient de l'impunité qui règne à Ciudad Juàrez pour se débarrasser de leur compagne... Mais toujours est-il, qu'«Il n'y a pas de meilleur lieu pour tuer une femme que Ciudad Juàrez », comme l'a titré la presse nationale. Une réalité fort déplorable.

Au jour d'aujourd'hui, aucun de ces meurtres n'a été élucidé, bien que la police ait arrêté durant toutes ces années 79 suspects, ayant tous avoué ce qu'on leur reprochait au commissariat mais qui se sont tous rétractés dès lors qu'ils ont pu voir un avocat... Malgré ces arrestations, les meurtres ont toujours continué au rythme d'environ deux par mois. Les familles des victimes et les organisations humanitaires émettent de très grands doutes quant aux sérieux des investigations menées par les autorités. Et pour cause: certaines preuves et témoignages ont curieusement disparu des dossiers. De plus, des pressions, allant de la menace au meurtre, ont été perpétrées à l'encontre de suspects, de membres de familles des victimes et d'organisations de défense des droits de l'homme. L'avocat d'un des suspects a en effet été abattu par la police judiciaire de l'État, tandis que son client était retrouvé mort le même mois dans sa cellule, dans des circonstances qui n'ont pas été élucidées. Tout cela prouve au moins une chose: les autorités ont cherché à cacher la vérité sur les meurtres de Ciudad Juàrez.

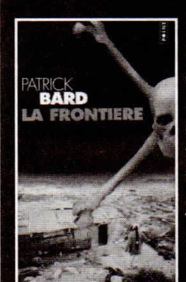
Récemment, la juge d'instruction chargée de

l'affaire a remis un rapport accablant sur la justice et l'État de Chihuahua demandant la mise en examen de 81 «serviteurs publics» dont un avocat général, des commissaire, procureurs, substituts et juges d'instruction. C'est toute la magistrature de Ciudad Juàrez qui est accusée d'avoir permis aux coupables de ces meurtres de ne pas être inquiétés.
Cependant, le rapport de cette juge d'instruction ne vient pas totalement apaiser les familles des victimes. En effet, il stipule que ces meurtres ne seraient pas nécessairement liés entre eux et qu'ils sont certainement l'œuvre de détraqués mentaux ou de violences intra familiales, minimisant par là-même, la gravité de cette affaire et refusant d'orienter l'enquête vers le trop délicat sujet d'un possible réseau narco-politico-policier, ou vers les chefs d'entreprise.
En réalité, la vie de ces jeunes femmes pauvres n'intéresse pas grand monde. Certains estiment même «qu'elles l'ont bien cherché car elles sortent le soir, habillées de façon outrageante» ou qu'il s'agissait de prostituées, rejetant finalement la culpabilité des crimes sur les victimes elles-mêmes. Le procureur de l'État de Chihuahua, Arturo Gonzales Rascon, considère que tous ces homicides sont des délits ordinaires et a même déclaré: «Il est difficile de sortir dans la rue quand il pleut sans se mouiller». Ces accusations machistes et sexistes sont non seulement la preuve d'un intolérable mépris envers les victimes et les femmes en général, mais en plus s'avèrent totalement fausses puisque dans la grande majorité des cas, les jeunes femmes ont été enlevées sur le trajet entre leur domicile et leur lieu de travail, en pleine journée. En ce qui concerne la nuit, la ville manque cruellement d'éclairages publics, ce qui facilite, bien entendu, la tâche des assassins et qui est en soi une mise en abîme frappante de l'obscurité que l'on laisse, semblerait-il volontairement, planer sur cette affaire.
Si du point de vue humain Ciudad Juàrez pourrait facilement être comparée à l'enfer, pour les néolibéraux, la ville est une référence de succès en matière de globalisation économique. En effet, à elles toutes, ses entreprises engendrent un profit de 16 milliards de dollars chaque année. Le coût de la main d'œuvre est beaucoup moins élevé, il n'existe pas de syndicats ni de salaire minimum et aucune réglementation écologique n'est imposée.
Bien sûr les licenciements font rage dans les pays où étaient implantées les usines à l'origine, et les ouvriers de ces zones franches sont sous-payés et maltraités, mais il semblerait que les multinationales n'en aient strictement rien à faire. Pour les entrepreneurs et Vicente Fox – qui avant d'être président du Mexique était président de la firme Coca-Cola dans toute l'Amérique centrale – l'Alena a tenu ses promesses. Quant aux femmes mutilées de Juàrez...
Les associations de familles de victimes, comme Nuestras hijas de regresso a casa («nos filles de retour à la maison»), Justicia para nuestras hijas («justice pour nos filles») ou Ni una mas («pas une de plus»), se mobilisent pour ne pas qu'on oublie leurs filles ou leurs sœurs, et que l'on mette un point final à cette sordide tragédie... Elles organisent même des battues pour retrouver des corps ou des indices qu'elles soumettent à la police, qui ne donne généralement pas suite.
Depuis quelques temps, l'attention internationale grandit autour de cette affaire, Amnesty international a réalisé un rapport, rendu public en août 2003, dénonçant ce qu'on appelle désormais le «fémicide». De leur côté, les autorités de Ciudad Juàrez accusent les ONG et tous ceux qui évoquent le fémicide de donner une mauvaise image de la ville et de faire fuir le business. D'importantes pressions psychologiques ont même été perpétrées par les autorités locales à l'égard de certaines de ces activistes féministes, sans lesquelles l'affaire des meurtres de Ciudad Juàrez serait restée sous silence. Car c'est en effet grâce à leur persévérance que les autorités mexicaines ont été obligées de considérer l'affaire avec un peu moins de cynisme.
Depuis que les enquêtes se multiplient, les disparitions de jeunes femmes continuent (et pas seulement dans la ville de Ciudad Juàrez), mais très souvent, on ne retrouve pas les corps. Certaines rumeurs disent que faire disparaître les corps avec de l'acide est devenue une spécialité de la mafia locale. Sordide!
Bien que le FBI et autres profilers fourrent désormais leur nez dans cette affaire, étudiant le modus operandi des meurtriers et accumulant les théories, le mystère demeure.
Une chose est néanmoins certaine, cette affaire lève le voile sur le nombre incalculable de problèmes qu'engendre la globalisation et le colonialisme économique. On pourrait même en conclure qu'elle est le résultat de toutes ses dérives. Oui, si on devait juger les coupables, on ne pourrait pas ne pas évoquer le fait que tout cela a été rendu possible par l'immoralité du capitalisme. Tout a été permis aux multinationales et aux narcotrafiquants, absolument tout. Les femmes, en revanche, n'ont même pas le droit de se déplacer d'un point A à un point B pour aller gagner leur vie...
Il serait dérisoire de demander aux multinationales de rendre des comptes sur cette affaire, stupide de penser qu'un État corrompu, dont l'économie dépend de ses échanges commerciaux avec son meilleur ennemi, les États-Unis et de la drogue, décident un jour de révéler aux yeux du monde, le trafic de vies humaines qui se déroule sur son territoire.
Les jeunes Américains continueront donc à se jeter dans des fosses septiques en vélo, à manger leur vomi pour faire de l'audience à la télé, ou à venir faire des orgies de drogues, de sexe et d'alcool à Cancun, et les jeunes Mexicaines, elles, continueront à trimer à l'usine, à se prostituer, ou à servir de proies faciles à quiconque voudrait s'amuser un peu...



C'EST TOUTE LA MAGISTRATURE DE CIUDAD JUÀREZ QUI EST ACCUSÉE D'AVOIR PERMIS AUX COUPABLES DE CES MEURTRES DE NE PAS ÊTRE INQUIÉTÉS.





***La Frontière*, Patrick Bard, Points, éditions du Seuil**
La Frontière est un thriller d'un nouveau genre, effrayant de véracité et de violence... Toni Zambudio, journaliste au *Diario* de Madrid, est envoyé à Ciudad Juarez, une de ces villes mexicaines frontalières des États-Unis où nombre d'entreprises et d'usines du monde entier sont venues s'installer à la suite de la signature des Accords de libre échange nord-américain (Alena) en 1994. Ces accords ont permis la création de la plus vaste zone de libre échange du monde, incluant les États-Unis, le Canada et le Mexique. Mais l'Alena a surtout permis l'implantation à la frontière mexicaine de dizaines d'usines employant en majorité des femmes mexicaines pour des salaires dérisoires. Les entreprises à qui appartiennent ces «maquiladoras» choisissent le Mexique pour sa main d'œuvre docile et bon marché et la corruption qui règne à tous les niveaux de l'état. Notre journaliste est donc envoyé à Ciudad Juarez, pour enquêter sur une des plus grosses affaires criminelles qu'ait connu le Mexique. Des femmes, toutes originaires des bidonvilles et travaillant dans les «maquiladoras», sont retrouvées assassinées aux abords de la ville, toutes ont subi des viols et d'atroces mutilations avant de mourir. Voilà pour ce qui concerne l'intrigue, car le pire est à venir à la lecture de ce roman basé sur des faits réels. Voilà effectivement des années que l'on retrouve dans le désert des jeunes femmes mexicaines violées et atrocement mutilées. La Frontière plonge le lecteur dans les abîmes de l'inhumanité. Que ce soit les conditions de travail qui y sont décrites ou les résultats de l'implantation de ces nouveaux esclavagistes sur le tissu socio-économique mexicain, tout y est terriblement réaliste. Il faut lire ce thriller haletant et passionnant qui tient autant du polar sur fond de journalisme que du constat des effets de l'Alena sur le Mexique et sa population. Bon courage tout de même, car on ne sort pas indemne de cette virée du côté mexicain de La Frontière...



SOLIDARITÉ AVEC LES PEUPLES DU CHIAPAS EN LUTTE

Depuis leur apparition en 1994, les zapatistes n'ont cessé d'organiser leur lutte. Récapitulatif.

Le 1er janvier 1994, l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) occupe les principales villes du Chiapas, un État riche en ressources naturelles (produisant par exemple un tiers de l'électricité du pays) mais dont la population à forte proportion indienne est une des plus pauvres du Mexique. Le monde découvre alors les revendications de ces sans-voix, de ces oubliés de toujours : les descendants des peuples indiens, colonisés depuis plus de cinq cents ans. C'est le début de la tentative de construction d'un autre futur, d'un autre monde en rupture avec le capitalisme, tentative qui non seulement dure encore mais croît et se développe.

Cette initiative va générer à travers le monde un vaste réseau de soutien et de solidarité. Parmi celui-ci : le Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte (CSPCL), qui voit le jour au début 1995. Dès l'origine, celui-ci a regroupé une large majorité de personnes se revendiquant des idées libertaires, appartenant ou non à une organisation. On retrouvait notamment parmi le groupe fondateur du comité des adhérents de la CNT. Les libertaires ont dès le début été intéressés et interpellés par le discours des zapatistes, relayé par les célèbres communiqués du sous-commandant Marcos. Un discours mêlant espoir, révolte, poésie et renouvelant très largement le discours des anciennes guérillas latino-américaines. Un discours et une pratique dans lequel les libertaires se reconnaissaient : refus de la prise de pouvoir (« changer le monde sans prendre le pouvoir »), anti-autoritarisme, recherche du consensus dans la prise de décision, action directe, critique de l'avant-gardisme...

On trouve également depuis le début dans le CSPCL des personnes impliquées dans la lutte pour les droits des peuples autochtones et des individus sans expérience politique antérieure, déçus par les formes traditionnelles de politique et intéressés par le renouvellement de la politique que proposent les zapatistes.

Il serait trop long dans cet espace imparti de retracer les différents évènements de la vie du Comité, ses succès, ses insuffisances, ses tentatives, ses interrogations, ses réflexions. Contentons nous d'évoquer ses grandes lignes d'action.

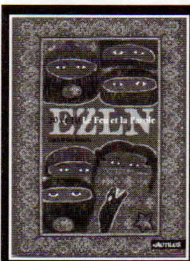
On pourrait résumer l'ensemble des initiatives que nous avons entrepris depuis dix ans par une volonté de faire coexister solidarité avec les zapatistes et lutte contre le capitalisme. Quelque chose comme : « le meilleur moyen d'être solidaire avec les Indiens du Chiapas n'est-il pas d'œuvrer à changer les choses ici, de s'inscrire ici dans les mouvements sociaux avec un discours radical contre le capitalisme ? »

Le CSPCL développe ainsi une activité classique de solidarité (diffusion de l'information, organisation de débats, concerts, envoi de soutien financier...) et tente en même temps de dépasser cela en tissant des liens entre les luttes en France et celles du Mexique (soutien à la lutte des sans-papiers, participation aux mouvements des chômeurs et des précaires...).

La dynamique du comité a bien souvent été liée aux initiatives prises au Chiapas. Bien sûr une très forte activité dans les premiers temps avec notamment la rencontre intergalactique en 1996. Une baisse d'activité à la fin des années 90 correspondant à un moment où peu de choses se passaient là-bas avec un statu quo entre le gouvernement et les zapatistes. Où en tout cas peu de choses nous parvenaient. Moment où les zapatistes construisaient les choses à la base, dans les communautés indigènes. Nous étions alors confrontés à la difficulté pour un comité d'être solidaire sur la durée avec une lutte se passant à des milliers de kilomètres de là. Le comité n'a probablement survécu à cette période que grâce aux pratiques mises en place : une recherche de discussion et d'écoute entre ses membres, une prise de décisions au consensus provoquant parfois de très longues réunions mais générant des pratiques fraternelles débouchant sur des relations d'amitié. Et un redémarrage à partir de 2001, et l'initiative de la Marche zapatiste sur Mexico.

L'apport de nombreux(es) camarades a permis de relancer une dynamique qui s'est nourrie de la soudaine accélération de la construction de l'autonomie des communautés indiennes avec notamment la création, en août 2003, des Caracoles. Les récentes avancées dans la lutte des zapatistes nécessiteraient un article à elles seules. Mais il est déjà intéressant de noter le glissement qui s'est effectué depuis les premiers temps. Si en 1994-1995, c'est principalement l'EZLN (la structure politico-militaire) qui était mise sur le devant de l'actualité, ce sont aujourd'hui bien plus les avancées et constructions des communautés de base dans le domaine de l'éducation, de la santé, des coopératives mais aussi dans le partage des responsabilités, dans l'application de leur mandat par les délégués (les « encargados », ceux qui sont désignés pour une charge comme on les appelle là-bas) qui sont développées.

Dans un monde où le capitalisme et ses différents visages fait chaque jour un peu plus la preuve de sa toute puissance et exploite chaque parcelle de nos vies, la lutte zapatiste est une source d'espoir depuis maintenant onze ans. On ne saurait finir sans souligner que cette lutte perdure malgré une répression qui se mesure à la diversité de ses formes : assassinats, tortures, emprisonnement, déplacement de populations.



***20 et 10. Le Feu et la parole.* Gloria Munoz Ramirez. 320 pages. Nautilus.**

Il y a plus de vingt ans, le 17 novembre 1983, quelques individus réfugiés dans les montagnes du Sud-Est mexicain, créaient l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN). Pendant plusieurs années, ils ont œuvré dans le silence et le secret, jusqu'à ce jour du 1er janvier 1994 où plusieurs milliers de combattants occupent sept villes du Chiapas.

Depuis, le mouvement zapatiste n'a cessé d'explorer de nouvelles voies pour atteindre son but : la reconnaissance des droits et cultures des peuples indigènes tout en mettant en pratique l'autogouvernement. Trois axes ont été privilégiés : l'axe du feu (les actions militaires), l'axe de la parole (rencontres, marches, communiqués) et enfin, l'axe des villages (les conseils de bon gouvernement). Dans ce superbe livre, richement illustré et au prix modéré pour la qualité de l'objet, des insurgés livrent témoignages et analyses et reviennent sur la place des femmes dans cette révolution, sur la lutte des plus humbles pour leur dignité, le bras d'honneur lancé à l'Amérique du capital (Alena), bref, sur la construction d'une autre société, égalitaire et quasi autogestionnaire. A ne pas manquer.

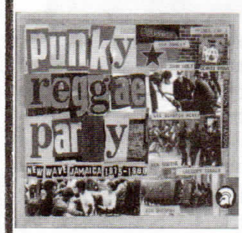
NOISE FOR BOYS AND GIRLS





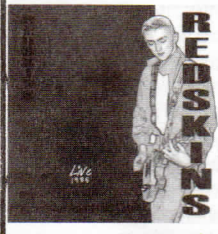
Les Travailleurs de la Nuit. *Sortent de l'ombre.* Maloka.

Et voilà le premier album du groupe parisien Les Travailleurs de la Nuit. 11 titres chantés en français et en espagnol qui abordent des sujets aussi divers que la révolte, les amis, la fête et la nostalgie. Révolte et soutien aux prisonniers dans le titre anti-prison «Brisons les chaînes», hommage à Alexandre Jacob, l'anarchiste expropriateur, dans le morceau «Les Travailleurs de la Nuit» (cf biographie de Jacob dans Barricata 12, et interview du groupe dans le #11), clin d'œil émouvant à un copain parti trop tôt dans « Mon ami Pierrot ». Par moment, cette formation ska aux cuivres efficaces rappelle d'autres parisiens, comme Los Tres Puntos. Si les voix ne sont pas toujours très en place, le petit accent parigot des faubourgs le fait bien quand il s'agit de chanter la Commune! Le son de l'ensemble manque un peu de puissance et aurait mérité d'être bossé davantage. Bref, comme souvent avec les groupes de ska, l'album n'est pas à la hauteur des prestations scéniques. Car est-il besoin de le rappeler, les Travailleurs de la Nuit font partie de la petite famille des groupes pour qui musique se conjugue avec solidarité. On ne compte plus leurs concerts de soutien! Disponible chez Maloka, ou sur nos tables (11 euros pc).



***Punky Reggae Party : New Wave Jamaica 1975-1980.* Trojan Records.**

Eh oui, voilà une énième compilation Trojan, mais il faut avouer que ces derniers font bien leur boulot. Très beau packaging cartonné avec des photos d'émeutes à Brixton pour la pochette, et un long témoignage de Jean-Jacques Burnel, bassiste des Stranglers, pour le livret, agrémenté de coupures de journaux et autres photos de cette période (1975-1980). Pour ce qui est de la musique, on a une compilation des tubes reggae de l'époque. Le premier disque comporte des perles comme «Sons Of Slave» de Junior Delgado, «Tell The Youths The Truth» de Jimmy Riley ou «Uptown Ranking» par Althea & Donna, pour ne citer qu'eux. Sur le second, on trouve des classiques comme «Man Next Door» par Dennis Brown ou «Marcus Say» de Jah Woosh... On ne peut que recommander cette compilation à toutes celles et ceux qui en ont soupé du ska et qui veulent découvrir le reggae 70's, celui qui a tant influencé des groupes comme les Clash ou les Carpettes. Bonne écoute!



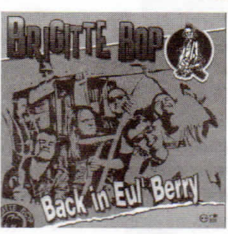
Redskins, *Live 1985,* Mad Butcher.

Un bon petit live des Redskins, qui bénéficie d'un très bon son, et qui contient tous les tubes de ce groupe anglais de Soul Music-R'n'B d'extrême gauche (petit résumé pour les novices). De « Lean On Me » à « Keep On Keepin'On », en passant par « Kick Over The Statues», des meilleures et j'en passe, de quoi bien «kiffer la vibe avec vos mecs», si vous me permettez cette pitoyable expression. Allez, on remercie le boucher fou, et on écoute bien gentiment.



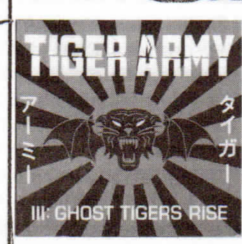
7 Seconds, *Take It Back, Take It On, Take It Over !* Side One Dummy Records.

Ces quatre jeunes n'en sont pas à leur coup d'essai. Déjà, il y a bien 20 ans, alors membres du crew BYO Records des Youth Brigade, ils secouaient les clubs des États-Unis. Dans ce nouvel album, on retrouve les mêmes ingrédients qu'à leurs débuts, ce hardcore old school rageur et teigneux soutenu par la voix juvénile de Kev Seconds. On est loin du gros son façon Agnostic Front, pas d'attitude de «tough guy» ni de «bad boy» mais des paroles sincères sur leur amour du hardcore, une musique mais aussi un choix de vie, comme ils l'expliquent dans «My Band, Our Crew». 7 Seconds fait dans le hardcore énergique et nous livre des morceaux mémorables avec de beaux chœurs comme «Our Core» ou «Y.P.H» dont la mélodie, les lignes de guitare et le chant en font sûrement l'un des meilleurs morceaux de l'album. Alors même si *Take It Back, Take It On, Take It Over!* donne dans le hardcore old school classique, on ne peut que s'incliner devant la maîtrise des 7 Seconds. Un bon album qu'on conseille à tous les amateurs du genre.



Brigitte Bop, *Back in Eul'Berry,* Trauma Social/Konstroy.

Wak'n'roll et délires potaches, voilà le credo des Brigitte Bop. On ne doute pas à l'écoute de ce disque que ces lascars s'amusent comme des petits fous à faire leur zik, et on ne peut pas, en toute bonne foi, nier le fait qu'ils maîtrisent parfaitement leur twist'n'punk, mais, vous l'aurez sûrement compris, c'est pas vraiment ma came... Ce disque plaira, à coup sûr, à ceux qui aime les trucs genre Sheriffs, festifs et rigolos, mais il y a peu de chance qu'ils séduisent les autres. Dommage pour nous, parce qu'ils jouent vraiment bien, et qu'ils bénéficient d'un très bon son. Bref, c'est loin d'être naze, mais que voulez-vous, on ne se refait pas... Sinon, ben il y a aussi des bonus, des vidéos, des photos et pleins d'autres trucs bien foutus, où on peut voir le groupe sur scène ou dans leur jardin (pour un clip), c'est sympa. À noter, ce disque est une production de nos amis de Konstroy qui animent une émission de radio tous les dimanche sur Fréquence Paris Plurielle (donc, pour les parisiens et banlieusard sur la FM, et pour les autres sur le Net), *support your local radio!*



Tiger Army, *III : Ghost Tigers Rise.* Hellcat Records.

Tiger Army fait partie de ces groupes qui mettent une touche de poésie et de fantastique dans ce monde de brutes qu'est le rock'n'roll. Avec ce troisième opus, intitulé *III : Ghost Tiger Rise,* l'«armée du tigre» semble s'être posée pour trouver un souffle nouveau. Leur précédent album, *II : Power Of Moonlight,* sorti en 2001 déjà chez Hellcat Records avait marqué les esprits par leur approche très personnelle du psycho. On y trouvait déjà des textes très poétiques relatant des amours morbides, des histoires de femmes vampires, de lune et d'éternité, thèmes récurrents à la scène. Avec ce troisième album, Tiger Army confirme sa singularité et sa recherche esthétique. Nick 13, chanteur et guitariste du groupe, a participé à tous les niveaux de réalisation de l'album. Comme pour le deuxième opus, il a dirigé la conception artistique du digipack et a participé au mixage. Par ailleurs et pour la petite histoire, leur batteur Fred Hell s'étant fait tirer dessus durant le printemps 2003, n'a pas pu participer à l'enregistrement de l'album et fut remplacé par Mike Fasano. Tiger Army nous livre ici un album plus calme, avec des tempos souvent moins rapides que ceux auxquels ils nous avaient habitués jusqu'alors, mais surtout des compositions qui rappellent les univers country et folk, avec des titres comme «Through The Garden» et «The Long Road» où la steel guitare nous emporte au pays des cactus et du soleil couchant. La voix de Nick 13 était déjà remarquable dans les précédents albums, mais elle semble s'être affirmée et colle parfaitement aux textes relatant les appels de l'au-delà, les amours malheureuses et autres tourments sentimentaux sur fond de pleine lune... Et il est vrai que Nick 13 a un talent certain pour dépeindre l'univers morbide cher aux psychos mais surtout, pour écrire de magnifiques odes à la vie et à l'amour... comme quoi on peut être rocker et poète, pour ceux qui en doutait. Que l'esprit du tigre soit avec vous, Yeah!









Johnny Cash, *American IV: The Man Comes Around.* Lost Highway.
Dernier opus de l'Homme en noir, produit par Rick Rubin (producteur Métal et aussi, entre autres, des Beastie Boys), concluant une carrière musicale de plus de 50 ans. Capable du pire comme du meilleur, Johnny Cash nous livre un album sincère et poignant, un mélange de folk et de country comme il savait si bien le faire. En 15 titres, Mr. Cash nous parle des thèmes chers à son cœur: l'apocalypse, la rédemption, le péché bien sûr, mais aussi l'amour et la mort. Parfois même, il le fait avec humour, comme dans «Sam Hall», qui raconte l'histoire d'un homme qu'on envoie à l'échafaud et qui donne rendez-vous en enfer à ceux qui le jugent; ou encore «Tear Stained Letter», la supplique d'un amant rejeté. A noter, quelques reprises qu'il parvient à brillamment se réapproprier comme «Bridge Over Troubled Water» de Paul Simon ou «Personal Jesus» de Dépêche Mode. Des ballades pour poètes cowboys comme les magnifiques «Desperado» ou «Give My Love To Rose». Par ailleurs, on notera l'apparition de Nick Cave au chant sur «I'm So Lonesome I Could Cry», reprise de Hank Williams. Mais cet album est surtout l'aveu d'un homme qui sent son heure approcher et qui redoute la mort. L'Homme en noir nous parle de sa vie, qu'il a vécu à cent à l'heure, de ses amours et de sa foi bien sûr. Un constat, mais pas d'échec, au contraire, ces chansons de cowboys et de gangsters un peu loosers, disant adieu à la vie mais pas à ceux qu'ils aiment, nous parlent aussi. Et on aimerait pouvoir chanter «We'll Meet Again» lorsque notre heure sera venue, une bien belle conclusion, un bien bel au revoir que nous fait ici Johnny Cash, accompagné de son gang pour cette dernière chanson de l'album. *«We'll meet again, don't know where, don't know when, but I know we'll meet again some sunny day!...»* So long, Man In Black !



Guarapita. *Si hay!* Autoprod.
Autre groupe de petits parisiens, également spécialistes des concerts de soutien. Il y a un peu plus d'un an, on avait chroniqué leur démo (voir également leur interview dans le #12) qui n'avait rien d'extraordinaire au regard des concerts enflammés auxquels nous ont habitués ces jeunes gens. Là, avec l'album, Guarapita fait un énorme saut qualitatif. Les douze titres ont un gros son ska-punk nerveux, bien mixé (ça sert d'avoir un batteur sonorisateur!), ça chante surtout en espagnol, et ça déménage! Bref, Guarapita présente la particularité d'être un des seuls groupes de la vague «ska» que ma platine tolère ! Côté textes, rien d'original, ça cause beaucoup de l'Amérique Latine et des peuples en lutte contre l'impérialisme, ça parle aussi d'ivresse et de rencontres («Colombianita»), précisons qu'il s'agit d'un groupe exclusivement masculin ! Pas besoin d'en rajouter, on a bien aimé ! Un album dispo contre 11 euros pc à notre adresse ou téléchargeable gratuitement, en quasi intégralité sur *www.guarapita.net.* Encore un groupe à voir en juin...



Horrorpops, *Hell Yeah!* Hellcat Records.
Hell Yeah! est le premier album de Horrorpops, une formation danoise composée entre autres de Nekroman, le contrebassiste de Nekromantics, et de Patricia, pin-up tatouée des Pin Up Pump Gun. Avec de telles pointures du psycho européen, on aurait pu s'attendre à un album purement psycho, et pourtant... il s'agit plutôt d'une expérience aux frontières de la pop, du punk rock et du psycho, le tout emmené par une rythmique sèche et la voix très baby-doll de Patricia. Le résultat est inégal, voire plat parfois, et la voix lead s'avère même un peu lassante. Cependant, certains titres comme «Drama Queen», «Miss Take», ou encore «Baby Lou Tattoo» qui parle du tatouage, sortent du lot. Bref, Hell Yeah!, sans être l'album psycho de l'année, pourra intéresser les adeptes de la contrebasse et du look Betty Page, avis aux amateurs...



La Gachette, *En route vers demain,* Apache.
Premier opus de nos amis québécois, dont le chanteur Erik officie aussi dans Esclaves salariés (lire chronique Barricata#12), groupe de oi ! montréalais prometteur. Quatorze morceaux bien joués, du punk aux accents métal, notamment dans les guitares, un chant bien lourd accompagné de gros cœurs, les gimmicks sont incisifs et le son de la batterie bien sec. Bref pour un début, c'est vraiment plus que pas mal, d'autant qu'à la lecture des paroles, on s'aperçoit que la majorité des textes de La Gachette sont politisés et écrits dans un style assez original et direct qui colle parfaitement à l'esprit du groupe. Ça me fait pas mal penser aux Apaches bordelais dans le genre «rentre-dedans» et «tout-à-donf» avec un côté plus alterno. A suivre de près.



Mad Sin, *...Sweet &Innocent ? ...Loud &Dirty!* People Like You Records
Certes, il ne s'agit pas là d'une nouveauté, *...Sweet & Innocent?... Loud &Dirty!* est sorti en 1998, et pourtant il nous fallait chroniquer cet album des Allemands de Mad Sin. Eh oui, il s'agit bien là d'une bombe mêlant punk rock et psycho avec une efficacité qui laisse rêveuse, ou rêveur, c'est selon! Déjà la pochette et l'artwork de l'album donnent une idée de l'atmosphère dans laquelle ces jeunes gens baignent: crânes de buffles enflammés, revolvers, têtes de morts ou encore jeunes filles en feu armées de fusils, le tout agrémenté des dégaines des Mad Sin. Ces derniers nous balancent leur psycho à grand renfort de contrebasse endiablée et de guitares. Des mélodies accrocheuses qui ne se limitent pas au plus pur style psycho et vont puiser dans l'énergie du punk rock. C'est aussi le chant qui marque chez Mad Sin. En voilà un qui réussit à chanter à la manière de Paul Fenech sans tomber dans le ridicule, ni dans la copie, bien au contraire, celui-là force le respect. En 19 titres dont 3 bonus, Mad Sin envoie une grande claque dans la tronche de l'auditeur. On sort essoufflé et groggy de l'écoute de cet album, dont la tension ne baisse jamais grâce à l'enchaînement de titres et d'interludes et autres dialogues de films. Certains titres en particulier restent dans la tête comme «All This More», «Russian Roulette», ou encore «Tumblin' Down» qui flirte avec le ska. Par ailleurs à l'écoute de «Moustache» et à la vue du bonus multimédia, on s'aperçoit que ces gens-là ont l'air gentiment barrés. Tout ça donne envie de les voir sur scène au plus vite, pour vérifier si cette impression est bonne!

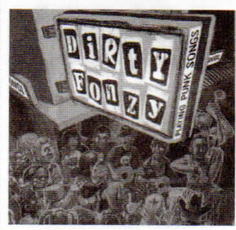


Lars Frederiksen and the Bastards, *Viking.* Hellcat Records.
Qu'on se le dise, Lars Frederiksen n'est pas seulement le compère de Tim Armstrong au sein de Rancid, c'est aussi, et semblerait-il avant tout... un Viking. Qu'il se rassure, le message est bien passé, et désormais les amateurs de punk rock sont tous au courant de l'importance qu'il accorde à ses origines danoises. Mais il semblerait qu'il veuille aussi nous faire savoir qu'il est un dur, un voyou, un vrai, tatoué et tout... Au vu de la pochette il est surtout prompt à représenter les jeunes filles dans des tenues et des poses qui rappellent plus l'industrie du sexe que l'agroalimentaire. On peut en être choqué, tant le mythe du rocker amateur de filles faciles et de grosses motos semble relativement éculé et pourtant... Il s'explique en avançant la thèse d'une liberté sexuelle assumée, son éducation danoise lui ayant permis d'acquérir une grande liberté d'expression et une acceptation du corps humain, ce qui est, il est vrai, très scandinave (ce n'est pas Fred Alpi qui vous dira le contraire). Alors au final, tout cela ne serait qu' un énorme pied de nez à la face des puritains de toutes sortes, soit... Passons maintenant au contenu réel de l'album, et là, force est de constater que le Sieur Frederiksen nous livre ici un très bon opus, très personnel. Que ce soit lorsqu'il dédie cet album à son frère Robert, décédé, ou à la lecture de ses textes, Lars Frederiksen a fait le choix de se raconter en musique. Pour ceux qui cherchent encore ce qu'est le punk rock, écoutez donc Viking, dont les influences des Clash ou de Motörhead ne peuvent passer inaperçues. On y trouve des perles rock'n'roll comme «1%» ou «Streetwise Professor», des leçons de hardcore avec «Gods of War», ou encore «My Life To Live» que les Pogues n'auraient pas reniés. La conclusion de l'album, justement nommée «The Viking», est une ballade rock'n'roll comme Lou Reed savait en écrire. Lars Frederiksen se confie sans se répandre, avec la classe et l'aisance des grands rockers, et on lui pardonne tout, même les fautes de goûts tant il nous assène avec *Viking* une vraie leçon de rock'n'roll...

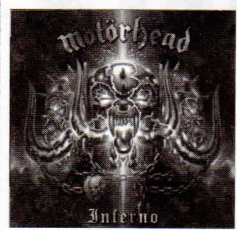
Les Wieux Kons. *WK.* Autoprod.
Les Warrior Kids n'ont plus le droit d'utiliser leur nom suite à de pauvres embrouilles avec leur producteur. Néanmoins, pour marquer leur retour sur la «scène», les vétérans marseillais viennent de sortir un album 12 titres sous le nom de «Wieux Kons» (WK). On ne parlera pas ici des propos lamentables tenus par ce groupe marseillais, dont les errements passés sont pourtant connus, sur les antifascistes en général et sur le RASH en particulier. Tenons-nous en à la musique et aux textes de l'album. Et bien, force est de constater que côté textes, on est proche du néant, la vacuité absolue: «Nous sommes les Wieux Kons, nous le revendiquons», «on va chanter pour la France profonde qui se la prend toujours plus profonde », « je suis un rebelle en caramel», etc. Une réflexion digne du pire des cafés du commerce ou du journal de Jean-Pierre Pernault. Si encore la musique était en place, si on avait du bon punk-rock, mais hélas, les WK nous livrent une soupe type baloche de campagne. Bref, en toute objectivité, le nouveau WK est au mieux une farce, au pire une sombre merde.



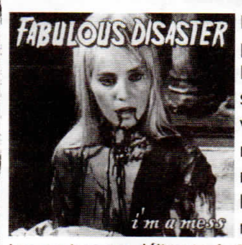
The Filaments, *...What's Next*, Household Name Record.
La rage des Filaments n'a pas pris une seule ride. Avec *What's Next*, les londoniens enfoncent le clou et nous donnent de quoi rêver à un bel avenir pour le punk rock, incarnant, avec classe, la relève tant attendue. Ce dernier opus est une nouvelle démonstration du style atypique des Filaments : un punk agressif et survitaminé, aux influences multiples, allant du punk hardcore au ska, en passant par le dub et même le psychobilly, accompagné d'une section cuivre épatante et de gros chœurs façon stade de foot, très british ! Les références musicales du groupe sont présentes mais pas envahissantes, leur talent est évident mais pas prétentieux pour un sou. Chaque titre est une bombe, les ska «BPC» et «Bastards Coppers» sont largement digne du «Time Bomb» de Rancid, sans pour autant en être des pâles copies, sans parler de l'incroyable «Zombie Jail Break» aux accents psychobilly, rock'n'roll, accompagnés d'une contrebasse ultra speed, qui ferait pâlir d'envie les grandes pointures du genre... Bref que dire, si ce n'est que les Filaments nous mettent, encore une fois, littéralement sur le cul. Les textes se révèlent aussi agressifs et radicaux que leurs accompagnements musicaux, nos amis anglais n'ont décidément pas que de l'amour à revendre, ils ont de la haine, envers le système, la guerre, les flics... Malheureusement, *What's Next* est quasiment introuvable en France, donc si au cours d'un voyage, ou à n'importe quelle autre occasion, vous tombez dessus, n'hésitez pas !



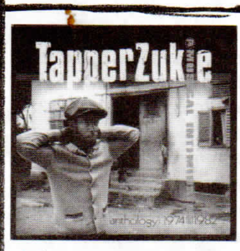
Dirty Fonzy, *Playing Punk Song*, Akirira.
Mais que se cache-t-il derrière cette pochette un peu moche et ce nom un peu con ? Eh bien, surprise, voilà Dirty Fonzy, et c'est du bon punk rock français, chose assez rare pour être marqué d'une pierre blanche. A écouter leur son, on les situeraient plutôt dans ce petit État ricain gouverné par un ex-Mr. muscle, car, on l'aura compris, ces jeunes gens sont très fortement influencés par le punk rock californien, en particulier par Rancid. La ressemblance n'échappera à personne, la voix éraillée rappelle celle du père Armstrong, les lignes de basses sont très chiadées et bien mises en avant, bref, des petites choses qui ne trompent pas... Ils me font aussi pas mal penser aux suédois de Voice Of A Generation, et également aux Filaments, sûrement à cause de la présence de cuivres bien placés et de cette façon de jouer très speed. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant puisque ces deux groupes sont aussi fortement influencés par Rancid... Mais ne résumons pas non plus ce groupe albigeois (puisque c'est de là qu'ils viennent) à leurs influences - même s'il était indispensable d'en faire état tant elles nous ont sautées aux oreilles - car nous avons quand même affaire à un groupe sacrément talentueux, et à un très bon punk rock survitaminé et parfaitement maîtrisé. Certains trouveront que tout ça sent un peu le réchauffé et qu'un petit supplément d'âme n'aurait pas été de trop, et je suis finalement assez d'accord avec ça, car si les premières écoutes de *Playing Punk Songs* vous foutent une sacrée claque, il fait partie de ces albums trop efficaces d'emblée pour continuer à vous séduire sur la durée. Mais je ne renie pas non plus ce que je vous disais plus haut : ça fait plaisir d'entendre un son d'une telle qualité dans nos contrées un peu pauvres en matière de rock'n'roll.



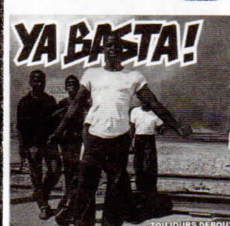
Motörhead, *Inferno*, Steamhammer, SPV 2004.
Enfin le nouvel opus de Motörhead. On avait l'habitude, ces dernières années, de les voir sortir album sur album, et quelle déception de voir ce groupe mythique tourner en rond depuis quelques temps. Mais attention, Inferno marque le coup. Ceux qui sont fans estimeront d'ailleurs que Lemmy et sa clique sortent un des meilleurs albums de rock'n'roll du moment ; et ceux qui estiment que Motorhead est un groupe de dinosaures du hard rock, devraient trouver là l'occasion de se pencher un peu plus sur cet album qui, je l'espère, leur ouvrira les yeux. On retrouve donc le trio magique qui fit de Motörhead ce qu'il est – un putain de groupe -, Lemmy au chant et à la basse, Mikkey Dee à la batterie et le virtuose Phil Campbell à la guitare. De «Terminal Show» à «Smiling Like a Killer», on est entraîné dans une suite de chansons à gros riffs lourds accompagnés d'une ligne de chant dont seul Lemmy a la recette. Un enchaînement parfait de douze titres, clôturé par le surprenant blues «Whorehouse» où Lemmy s'adonne à l'harmonica, pour un véritable retour aux sources. Inferno redonne à Motörhead son statut de tête d'affiche du rock, puisant dans cette rage qui leur est propre, cette façon de vivre le rock'n'roll jusqu'au bout sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Les textes sont aussi bien antisociaux comme dans «In the Name of tragedy» ou «Life's a bitch», que rageur avec «Fight», «In the Year of the Wolf» et «Killers». En passant par la traditionnelle chanson de lover (si vous me passez l'expression) «In The Black». Une seule chose à dire au final, bravo et merci, ni plus ni moins.



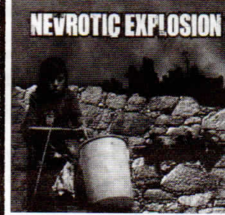
Fabulous Disaster. *I'm a mess*. Rodent popsicle records.
Retour pour un petit 6 titres des quatre demoiselles de la côte Ouest, des bad girls qui envoient un punk rock mélodique speed et rentre-dedans. Avec *I'm a mess* («je suis une ratée»), les Fabulous Disaster s'inscrivent dans la tradition des riot girls américaines, avec une musique bien en place mais joyeuse. Les textes sont assez délirants («Suck it up», «Viva la prozac»). Un groupe à voir sur scène pour l'énergie dégagée ! Les Fabulous Disaster semblent d'ailleurs faire partie de l'écurie de Fat Mike...



Tapper Zukie, *Musical Intimidator, Anthologie : 1974-1982*. Trojan Records.
Celui qui a surnommé Tapper Zukie le Musical Intimidator, ne croyait pas si bien dire. En voilà un qui a grandi dans les années 60 et 70 dans le ghetto de Trench Town (Jamaïque) et qui aurait pu finir comme tant d'autres jeunes «strugglers», avec une balle dans le ventre... Mais son chemin croise celui des sound-systems aux côtés des plus grands tels que Dennis Alcapone ou U. Roy. Il devient vite deejay et sa voix cassée le prédestine au rôle de toaster. Sa mère l'envoie à Londres en 1973 pour l'éloigner des mauvaises influences de Trench Town. Là-bas il travaille avec des pointures comme Bunny Lee et enregistre l'incontournable «Man A Warrior». En 1974, il retourne à Trench Town et devient le garde du corps de Bunny Lee, il s'assure de sa sécurité mais aussi du paiement des créances que lui doivent les disquaires et les distributeurs. Non, ce mec là n'est pas franchement un gentil garçon, qu'on se le dise ! Par la suite, le jeune Tappa poursuit une brillante carrière musicale de deejay old-school, de toaster et plus tard de producteur. *L'Anthologie de 1974 à 1982* rassemble les meilleurs morceaux de cette période de sa carrière, tantôt reggae, dub, dance hall. Que ce soit «Man A Warrior», «Born to be Black», «Chapter A Day» ou encore «Natty Princess», on ne peut passer à côté de ces classiques.

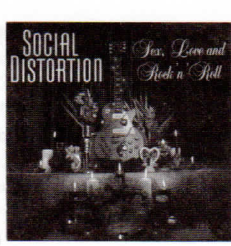


Ya Basta. *Toujours debout*. Maloka.
Plus de dix ans que Ya Basta égrène sa colère à travers les salles de Suisse et de France sans le moindre compromis et devant un public de plus en plus large. Qu'on se le tienne pour dit, je considère ce groupe comme le plus intègre et le plus sincère du genre. Dans ce deuxième et nouvel album, mieux enregistré que le précédent et toujours aussi bien écrit, on retrouve les thèmes qui ont fait les succès du combo parisien : antifascisme, refus de la société de consommation, dénonciation du colonialisme, fête et nostalgie latente. Côté zik, c'est toujours un ska-punk péchu et cuivré, qui tend parfois à en faire trop et à virer à la fanfare. Ya Basta possède un rare privilège dans la scène musicalo-militante : commettre un morceau aux accents néostaliniens sur la mouvance libertaire «l'avant-garde» sans subir de fatwa ! A noter, un excellent texte d'Yves Peirat bien mis en musique, du bon dub. Un album disponible sur nos tables, et un groupe à voir et revoir sur scène !

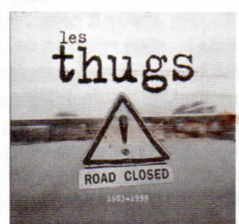


Nevrotic Explosion, *The World*, Enragé prod/Hive of Activity
Vus plusieurs fois en concert à l'époque de leur premier album, Nevrotic me faisait déjà frissonner de par leur énergie, leur puissance et leur sincérité. Autant dire que j'attendais leur second album avec impatience. De quoi étaient donc véritablement capables les cinq de St Brieuc ? Existait-il vraiment un groupe punk digne de ce nom en France ? Le Messie allait-il enfin nous apparaître ? Eh, bah, putain, même si je m'attendais à être surpris par ce nouvel opus, jamais je n'aurais pu penser qu'en guise de surprise je serais traversé d'une véritable onde de choc. Messieurs, dames, The World apporte enfin la preuve que la scène punk hexagonale est capable de jouer autre chose que du «punk français», la preuve qu'un groupe n'est jamais aussi bon que quand il prend des risques. Car il fallait oser, balancer 11 titres en anglais et 2 en français – l'une ou l'autre, oui, mais utiliser les deux langues avec le même talent, voilà une tâche compliquée -, mélanger punk, hardcore et reggae sans avoir peur de tomber dans un énième plagiat des Clash. Il fallait oser, les textes politisés, sur la Palestine («Leila»), sur les horreurs du capitalisme («Sous les balles du Capital», «One Shout One Life», entre autres), à une époque où la tendance est à l'apathie et à la revendication pré-fabriquée ; sans parler des mélodies tranchantes et des solos de guitares toujours bien menés, jamais chiants. Bref, Nevrotic a réussi l'album presque parfait, négociant avec classe et honnêteté un virage toujours délicat, celui du deuxième album, sans renier leur style déjà affirmé dans Project 06, en le peaufinant, même, à force de travail et de concerts. Vive la Bretagne, vive Nevrotic Explosion.

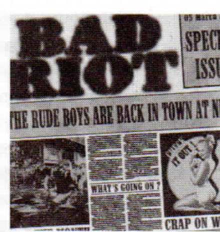




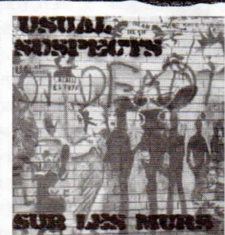
Social Distortion, *Sex, Love and Rock'n'Roll*, Time Bomb Recordings.
Voilà, enfin, le nouvel album de Social Distortion qu'on était pas les seuls à attendre avec impatience, puisqu'à l'Ouest rien de nouveau depuis 1998. C'est donc plein d'excitation que vous introduirez ce disque dans votre lecteur, et dès la première note vous pourrez dire «Ah ben c'est du Social Distortion, pas de doute». En effet pas de surprise, le style est là, les solos rock'n'roll, la voix de Mike Ness avec son accent de mâcheur de chewing-gum... Mais, attention ! Mike, lui, n'est plus le même homme, car vous comprenez, il a été sauvé par l'Amouuur! L'affreux taulard toxicomane rentre dans le rang, et, comme son idole Johnny Cash, il «*Walk the line*», passage obligatoire pour tout bon rocker de l'autre côté de l'Atlantique, semblerait-il. Donc pour les textes, c'est rédemption, amour et compagnie, je suppose que c'est ce que l'on pourrait appeler «l'album de la maturité»! Blagues à part, il s'agit là d'un brillant album de Social Distorsion, on est tous d'accord là-dessus, cet opus tourne en boucle sur nos chaînes respectives depuis sa sortie. Guitares cinglantes, lignes de chants et chœurs entêtants, le tout tenant sur dix pistes en 37 minutes, un peu court certes, mais il n'y a vraiment rien à jeter. *Sex, Love and Rock'n'Roll*, est un album qu'il faut déguster. Poussez donc le volume à fond et n'hésitez surtout pas à appuyer sur le bouton *repeat* de votre chaîne, car loin de vous lasser, il n'en deviendra que meilleur, écoute après écoute. Du grand art, on vous dit!



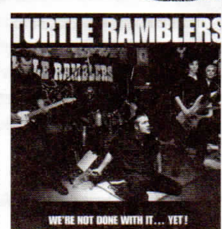
Les Thugs, Inventaire. Crash Disques.
Formés en 1983, les Thugs font une entrée remarquée dans le monde du rock alternatif indépendant, plus par leur musique originale et non suiviste que par le look à la mode de l'époque. En effet, ici pas de nez de clown, pas de maillot de foot, de décolorations en tous genres, pas de pétards sur scène. A l'encontre de la plupart des groupes de cette période, le chant est en anglais, extrêmement mélodique, les textes ouvertement politisés, soutenu par un mur de son. Les guitares, jouées avec une précision rare, se mélangent jusqu'à ce que le public atteigne une certaine transe. Le groupe sort, entre 1985 et 1999, huit albums. Au fil de ces sorties, la production ne fait que s'améliorer. I.A.B.F. marque un tournant décisif dans la musique du groupe: on passe alors d'un punk mélodique noisy à une pop saturée, torturée et intense. Les Thugs sortent des albums sur la plupart des labels indé français (Bondage, Gougnaf, Closer...), mais aussi sur ce qui se faisait de mieux à l'époque dans la scène internationale : Alternative Tentacles et Sub Pop, du jamais vu pour un groupe français. La réédition des huit albums en digipack par Crash Disques nous permet d'appréhender toute l'ampleur de ce phénomène. On y retrouve la puissance, la qualité et la sincérité d'un groupe en marge d'un mouvement alternatif festif. De part leur production, ces albums n'ont pas pris une ride. On remerciera l'initiative de Crash Disques d'autant que ces nouvelles versions sont agrémentées de nombreux inédits. Objets indispensables pour les fans mais aussi pour une nouvelle génération qui n'a pas eu la chance de voir les Thugs sur scène.
Radical Hystery (1986), *Electric Troubles + Dirty White Race* (1987-1988), *Still Angry* (1989), *I.A.B.F.* (1991), *As happy as possible* (1993), *Strike* (1996), *Nineteen something* (1997), *Tout doit disparaître* (1999). Tous ces disques sont disponibles chez Crash. Ne traînez pas, c'est une édition limitée!



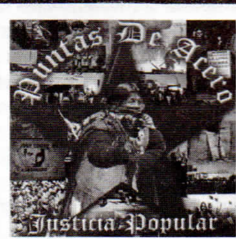
Bad Riot. Combat Rock.
Premier disque sorti chez Combat Rock pour les bootboys de Reims. sept titres seulement, c'est un peu court, mais dans l'ensemble, ça le fait. Chant lead un peu trop en avant, son de basse tendance Camera, pas de méprise, on a bien affaire à du punk rock français dans la tradition des 80's même si certains riffs font parfois penser aux Fastidios. Le tube, c'est sans aucun doute le morceau hommage à LSD, sobrement intitulé «Je souris», et exclusivement composé de titres des morceaux du célèbre groupe de Paname. «Billy's Song» est un morceau lancinant sur les GI's qui combattaient au Vietnam et qui apprennent un jour que leur copine s'est barrée avec «Jody», allégorie de la rupture. «Espagne en flammes» rend hommage aux combattants antifascistes de la Colonne de fer, et «Encre bleue» évoque le tattoo. Un petit disque prometteur, on attend la suite.



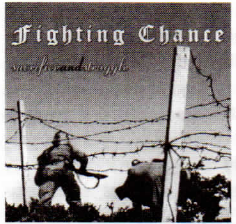
Usual Suspects, *Sur les murs*. Adrénaline records/Combat Rock.
Dernier disque des Usual Suspects de Reims qui feront leur concert d'adieu le samedi 30 avril au festival de Limoges. Belle pochette, un p'tit côté artwork pas dégueu, et un disque ma foi bien entraînant. Là encore, alternance de bons gros riffs keupons bien classiques et de passages lourds et lents bien oi!, du break basse-batterie en veux-tu en voilà, et un son typique frenchie qui monte allègrement dans les aigus! Parmi les thèmes abordés, la révolte punk rock (qui fonctionne toujours, même au bout de 20 ans, n'est-ce pas Arno?), l'antifascisme radical («de salle de répète en salle de sport», ça fait un peu cliché quand même), le graph, ou plus original la Corse, «Frequence Amora» et la libération animale avec «Animal Liberation Front»! Même si je trouve que ça manque un peu de chœurs, c'est un bon disque, les refrains tournent longtemps dans la tête. Dispo chez *No Gov*, of course.



Turtle Ramblers, *We're Not Done With It... Yet!* Nova Express/Chronowax
«Des entrailles de l'enfer sortit cette bête immonde, née de l'accouplement maléfique entre Belzébuth et le plus horrible représentant des vices de l'humanité sur terre, le rock'n'roll. Il suffit de quelques notes de ce que ces enfants de Mammon nommaient musique pour pervertir une génération entière de jeunes brebis égarées, à jamais rendu fous par ce country punk païen assoiffé d'alcool.» Evangile selon St-Mateo, 2e siècle ap. J.-C., an 05.
Il semblait évident que la rencontre entre le Kaiser bourguignon et les six hillbillies parigots allait finir par arriver et que cette rencontre finirait par accoucher d'un album. Il ne manquait, d'ailleurs, probablement qu'un son aux Turtle Ramblers pour qu'ils puissent enfin exprimer toute l'ampleur de leur talent. Voilà qui est maintenant fait, puisque un spécialiste concerné s'est enfin penché sur leur cas. Onze titres au style que seul le Diable saurait définir. Intonations country, énergie punk, chant possédé, guitares épileptiques, le tout enveloppé d'un lyrisme contracté lors d'un voyage (imaginaire?) dans les Appalaches, Turtle Ramblers est définitivement un groupe original qu'un Johnny Cash en pleine montée de speed n'aurait pas renié pour quelques pilules d'amphétamines.



Puntos de Acera, *Justicia Popular*, Front Line Records/Cryptas/Partisans Records
Première production du mystérieux label mexicain Partisan Records. Punta de Acera dédie ce premier opus à «toutes les personnes qui, chaque jour, font de leur vie un combat contre l'exploitation de l'État». Onze morceaux aux titres plus qu'évocateurs «Brigada Roja y Negra» («brigade rouge et noire»), «Clase Obrera» («classe ouvrière») ou encore « Guerreros Urbanos » (« guerriers urbains »), pour une oi ! core bien violente très inspirée par les groupes espagnols, Oi! The Arrase, notamment. Ces Mexicains ne font donc pas dans la finesse et c'est peu de le dire; de plus, il semblerait qu'ils soient assez représentatifs de la nouvelle scène oi! redskin du pays, bien rentre-dedans et radicale à souhait. Un peu comme si tous les anarcho-punks mex des années 90 s'étaient rasés le crâne et avaient écouté en boucle les 4 Skins. Et ce ne sont pas les labels responsables de ce disque, notamment Cryptas et Partisans, qui me feront mentir, puisque le premier était encore spécialisé il y a peu dans le crust (Cryptas était membre du légendaire groupe anarcho-punk Regeneracion), et je sais de source sûre que le second connut ses premiers émois de jeune punk en écoutant *The Ungovernable Force* de Conflict.



Fighting Chance, *Sacrifice and Struggle*, Insurgence Rrecords.
Amateurs de New York hardcore et de oi! ricaine, ce disque est pour vous. Fighting Chance balance un hardcore aux influences oi! bien senties, très puissant et carrément bien joué. Les 4 de Baltimores savent visiblement se servir de leurs instruments, et de mieux en mieux. Depuis leur premier album, chroniqué dans le numéro 11, les gonzes ont encore fait des progrès et ne semblent pas vouloir s'arrêter en si bon chemin, puisque depuis ce CD, ils ont sorti un 7 titres sur Insurgence qui en a fait son groupe phare. Treize morceaux aux tempos et aux mélodies assez variées, on notera les efforts du chanteur qui maîtrise maintenant parfaitement son organe, il chante bien en anglais, je peux vous le confirmer (à l'écoute du premier album je m'étais demandé si le sieur ne beuglait pas en allemand tant le chant était confus). Les paroles sont toujours bien revendicatives, critiques du système capitaliste et de son étrange façon de répartir les richesses, sans complaisance pour les réactionnaires de tous poils («Holyland», «Something Gotta Be Done»). Bref, voilà un groupe bien sympathique, à suivre de près.



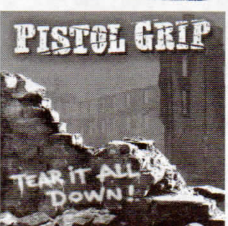
Obrint Pas, *La flama*, Fire and Flames.
Whaou! Nico Fire and Flame nous fait là un putain de cadeau empoisonné, car je crois qu'il le sait, on est pas vraiment des grands fans de ska… Alors se lancer dans la chronique du groupe Obrint Pas n'est pas aisé, mais tentons le challenge, pour la gloire! Groupe de ska donc, catalan semblerait il, aux inspirations pluri-éthniques qui me font immédiatement penser à un type qui a les fouilles tellement pleines que tout le RASH Paris pourrait vivre 15 ans, j'ai nommé Manu Chao. Mais revenons à nos moutons, qui eux ne bénéficient certainement pas des mêmes ressources financières et méritent à ce titre tous nos égards. S'il fallait continuer dans les références musicales, pour vous donner un ordre d'idée, on pourrait aussi les mettre dans le même sac que leurs compatriotes Skalariak, à la différence près que les Obrint Pas taquinent également le punk rock, voire le skate punk, sur les titres «Novembre», «Temps dificils», «Records» et «Som». Pour le reste il s'agit de ska cuivré aux forts accents latino, avec des samples de chants traditionnels, de discours, ou de jungle pour l'intro du titre «Canço de bressol», d'accordéon et de teintes tziganes pour «Caça de bruixes», bref un grand melting pot de cultures du monde. Tout cela est frais, joyeux, pas désagréable et bénéficie d'un très bon son, je suis donc tout à fait persuadée que cet album saura trouver ses auditeurs.



Banda Bassotti. *Amore e Odio.* Gridalo Forte records.
Pas facile de chroniquer cet album, peut-être parce qu'il s'agit du dernier né d'un groupe qu'on a beaucoup aimé et qui nous déçoit depuis sa reformation. Rappel pour les petits nouveaux: Banda Bassotti fut la formation phare de la scène punk et ska militante italienne des années 90-95. Eux appellent cela la «gauche antagoniste». On leur doit entre autres deux très bons disques, *Bella Ciao* et *Avanzo di Cantiere*. Ces frères de scène de Negu Gorriak se sont reformés en 2002 et ont, depuis, enchaîné les concerts de soutien aux inculpés de Gênes et aux familles des militants antifas blessés ou assassinés, mais également les gros festivals subventionnés. Chez Banda Bassotti, les longs solos limite hard rock des gratteux m'ont toujours saoulé, or, dans Amore et Odio, on y a droit à chaque morceau. Si vous ajoutez à cela des cuivres omniprésents, et des chœurs qui font vraiment trop dans le trip «loveur méditerranéen», on se retrouve avec 3 à 4 bons morceaux maximum sur tout un album. Parmi ceux-là, «Partiro per Bologna», raconte, à deux voix, et sur un ton mélancolique, les virées entre potes et la peur qui se lisait sur les visages des bourgeois croisant des bandes de punks and skins. Ou encore «la Mano del morto», métaphore du capitalisme, qui dénonce le cours actuel de nos sociétés, de plus en plus individualistes et sécuritaires. Malgré quelques bons titres, l'ensemble manque de rage et se révèle ennuyeux. A vous de voir si vous êtes des inconditionnels des Rapetous romains.

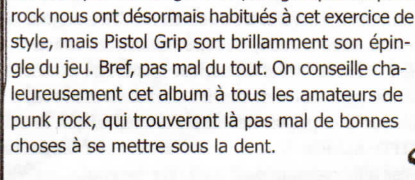


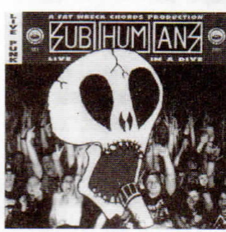
Opcio K 95, *Terra Cremada.* Fire and Flames.
Le nouvel opus d'Opcio K 95 commence par le sample d'un discours, en catalan off course, car impossible de l'ignorer, ils sont catalans… Passons à autre chose. Niveau zic, la formation s'est vraiment rodée et nous sert là un street punk rapide et musclé, soutenu par des chœurs agressifs et puissants. Au fil de cet album, on remarquera, outre les textes très engagés et revendicatifs, les prouesses d'un guitariste particulièrement inspiré sur les solos. Les titres «We're Free», en anglais, et «N12», sont particulièrement bons au niveau musical, très efficaces et ce, grâce à des refrains simples qui rentrent dans le crâne et qui peuvent être repris aisément par une foule de redskins en délire, très friande, au demeurant, de ce genre de chose. Je crois pouvoir dire avec certitude que ce disque satisfera amplement les attentes des fans du groupe, qui ne seront pas déçus par la prestation des Opcio sur ce disque, ne dérogeant pas aux formules qui firent leur renommé. De plus, on pourra également se réjouir du fait que Terra Cremada bénéficie d'un son de très bonne qualité. Il reste pourtant une chose que je n'ai pas encore vraiment évoquée : les paroles. Bon, je me contenterais de parler de ce que je comprends, excusez mon incompétence en catalan. Nous avons du «Join the red army», «We're skinhead, we're red, we're free», ça on avait déjà compris grâce au titre « Skinhead only red » sur un précédent album, c'est clair comme de l'eau de roche! Plus surprenant les paroles du titre «Nation of oi!» avec «All we love our land… defend the pride of oi!, defend the nation»… Bon, on s'attardera pas là dessus, au risque de filer de l'eczéma à certains (mais on n'en pense pas moins). N'oublions pas d'évoquer que la plupart des textes mettent en évidence un antifascisme clairement revendiqué et l'attachement à la classe ouvrière. Voilà, le tout est emballé dans une pochette qui arbore sur le devant des mains remplies de cette bonne vieille terre catalane et sur l'arrière une belle statue portant fièrement le marteau faucille. Quoi! C'est pas de ma faute si c'est un peu cliché tout ça!



Pistol Grip, *Tear it all down*, BYO records.
Pistol Grip est un groupe que l'on surveille de près depuis la sortie de leur excellent premier album The Shots from the Calico Rose, déjà sur le label californien des Youth Brigade, BYO. Ces Californiens nous avaient en effet pas mal épatés avec leur style plus proche du punk 77 que des NOFX et autres branleurs à roulettes. Voilà nos cinq lascars de retour avec un troisième album, ma foi très réussi, bien meilleur à mon avis que leur précédent opus Another Round. Parlons du titre phare de cet album qui est sans nul doute possible «Never B Another» et qui résume assez bien le style des Pistols Grip pour cet album. On sent que les membres du groupe ont mis tout leur cœur dans ce titre dédié à un de leurs très bons potes qui les a lâchés en route (en se suicidant), et lui offrent là un poignant hommage. Magnifiques riffs de guitare dans le style Social Distorsion, ligne de chant mélodique, refrain plein de lyrisme, on frôle le côté pop, et ce n'est pas pour me déplaire. Si vous n'êtes pas convaincus par mon plaidoyer pour ce titre, vous pouvez le télécharger sur le site de BYO pour vous faire votre propre idée. Un bon album ne se limitant pas à un bon titre, on enchaîne sur une série de morceaux rapides et efficaces, où se vérifie, une fois de plus, la virtuosité du guitariste, et la qualité du flot du chanteur. Mention spéciale également aux titres «Stain and Destructed», une sorte de punk'n'Blues du plus grand effet très original, et l'acoustique «Closing Time», les groupes de punk rock nous ont désormais habitués à cet exercice de style, mais Pistol Grip sort brillamment son épingle du jeu. Bref, pas mal du tout. On conseille chaleureusement cet album à tous les amateurs de punk rock, qui trouveront là pas mal de bonnes choses à se mettre sous la dent.







Subhumans, *Live In A Dive.* Fat Wreck Chords
"Hi folks", voilà comment commence cet excellentissime Live enregistré au Corona Showcase Theatre, quelques mots suivis direct d'un «All Gone Dead» des familles qui à la première écoute réveilla immédiatement l'anarchopunk qui sommeillait en moi. J'avais beau réécouter avec nostalgie mes premiers achats de vinyls que furent «Words Apart» et «From the Cradle to the Grave», jamais je n'avais retrouvé cette énergie si particulière à Subhumans qui fit de ce groupe le préféré de mes premières années punk. Ah! Quelle douce époque, où je me jetais sur chaque galette où était imprimé n'importe quel sigle noir et blanc dans le genre pochoir, sans me soucier de la qualité du son qu'elle pouvait contenir. J'avoue m'être retrouvé avec quelques merdes inaudibles entre les mains, que j'excusais tout aussitôt par l'incroyable contenu idéologique des textes. Enfin… Je suis donc resté attaché à tous ces groupes qui rythmaient nos bitures et nos discours embrumés sur les méfaits du capitalisme, j'ai même acheté il y a quelques années l'intégrale de Dirt à Maloka, que n'avais-je pas fait là ! Je devais être déjà sourd à l'époque… Il a donc fallu que Fat Wreck (ironie du sort) se penche sur le cas Subhumans pour que je m'aperçoive que ce groupe n'avait absolument pas mal vieilli, bien au contraire, puisqu'ils ont su faire évoluer leur son, si bien qu'aujourd'hui on n'imagine pas à l'écoute de ce Live in a Dive que Subhumans compte plus de vingt années d'existence. Subhumans est un groupe on ne plus actuel qui joue bien, très bien même, dont les textes et la façon de jouer peuvent éternellement être qualifiés d'original. Puissance, énergie, maîtrise… à l'écoute de morceaux tel que «Waste of Breath» ou «Apathie» on se prend à rêver d'un demain qui ne serait pas «un aujourd'hui en pire», Subhumans reste un condensé de révolte pure, ça tombe bien, nous aussi. Bientôt en live près de chez nous, parole de mangeur d'enfant.

Et pour quelques dollars de plus...



Comme vous l'aurez très certainement remarqué, nous avons fait beaucoup de chroniques de skeuds pour ce numéro de *Barricata*. Pas mal de groupes nous envoient leurs galettes et on les en remercie, mais le temps nous faisant cruellement défaut, nous vous livrons nos quelques impressions sur ces productions de manière un peu succinte.

Les Prouters ont sorti une démo, très bien, écoutons ça, donc. Premier morceau, ça joue pas mal, musique assez mélancolique, le chant est bien balancé et me fait un peu penser aux Perfusés. Le refrain arrive : «*América KK d'oie*», et ça m'a pas donné envie d'allé plus loin. • **Ratwaster** ont transformé leur démo en album (Arrach'toi un œil prod, superbe pochette), on ne peut que saluer l'initiative. Ces six lascars, ont semble-t-il, très vite compris qu'on était jamais aussi bien servi que par soi-même : autoprod, organisations régulières de concerts... Musicalement, le tout ressemble un peu à ce qu'ils semblent apprécier au vu de leurs programmations à la péniche Alternat (notamment, aux Filaments). Bon esprit, donc, un groupe à suivre. • Nos amis de Mass prod sont décidément infatigables, si bien qu'il est quasi impossible de les suivre tant le rythme de leur production est soutenu. Toujours dans le même esprit punk hardcore aux intonations graisseuses (comprenez, influence Motorhead!) qui n'est pas sans rappeller The Dontcares (groupe chroniqué dans le dernier numéro), voici **Bonehouse** de Kiel, Allemagne. «*Les capitalistes niquent notre mère la terre, c'est pourquoi nous les appelons "enculé de leur mère"*» est le titre d'un de leur morceaux extrait de *The Fuse Is Lit*, que dire de plus motherfucker! • Ah! si! Mass Prod, soutient, que dis-je, se dévoue à la prolixe scène bretonne, le split regroupant **Burn It All- FIFO-Askida-Sleazy Joke** en est la preuve. Quatre groupes bien vénères qui ne demandent qu'à être entendus, très bonne initiative. • La tendance est au punk'n'roll, vous êtes au courant, non? Le Boucher Fou et KOB ne pouvaient y échapper, ça donne **The Grindolls** (*Hate, Love and Greed*), mouais, bof... • Dix titres de **Vuoti Persi** pour un minialbum chez Anfibio (*Generazione in Flame*). Du hardcore assez speed aux accents métal et à la voix bien lourde, pour les amateurs du genre. • Les gens de Maloka sont fous... Déjà parce qu'ils sortent les albums de ces branleurs de Brigada en vinyl et ensuite parce que l'éclectisme de leurs productions (de Ya Basta à Robotnicka) nous pousse à remettre en cause à chaque chronique notre intégrisme musical. Salauds! **Nutcase,** donc, enfant terrible né de l'accouplement bestial d'un ancien Molodoï et d'un ancien Heyoka, aidé dans leur partouze musicale de deux lascars qui savent de quoi ils parlent. Du punk rock pour les kids montés sur roulette, mais comme ces petits cons sont incapables de regarder ailleurs que du côté de chez l'Oncle Sam, on se le gardera pour nous, et je vous garantie que même les plus dubitatifs finiront par être convaincus. Original, mélodique et diversifié, ces 15 morceaux auraient mérités une vraie chronique, c'est vrai. Et puis merde, achetez l'album et jugez par vous même (*Welcome To Humanity* chez Maloka). • Oui fous, il faut bien qu'ils le soient les gens de Maloka, car non-contents de prendre fait et cause pour l'OVNI *Spectre en vue* de **Robotnicka,** ils nous refilent le bébé pour «tester notre éclectisme musical». Eh bien allons y, testons... C'est vrai que l'on est assez loin de ce que l'on a coutume d'écouter et de chroniquer. Les morceaux de *Spectre en vue* ressemblent à des génériques de dessins-animés ou de jeux vidéos punkifiés à la sauce Bontempi, accompagnés d'une voix féminine nasillarde à souhait et de textes en français au moins aussi spéciaux que la musique qui les accompagnent. Il y aurait finalement pas mal de choses à dire de cet album électronique déjanté, on ne peut pas dire en toute honnêteté que ce disque tourne souvent sur nos platines, mais ma foi, l'expérience ne nous a pas laissés indifférents. Alors tu vois? Même pas mal, fais péter la suite! • Alors, pour ce qui suit, j'ai pas tout compris non plus, **Tribal Zone**, un groupe du Havre qui fait de l'électro à guitares nous envoie sa démo accompagnée d'un mot en anglais, je veux bien croire qu'ils profitent d'une vue panoramique sur l'Angleterre, mais quand même... En tout cas j'sais pas ce qu'ils prennent ces gens-là mais je veux bien essayer. Guitares, batteries et basse mélangées à des samples de chants «tribaux» genre amérindiens, esquimaux et tout le toutim. Intéressant. Un boulot pour Folklore de la Zone Mondiale. • **Kick The System** (KTS) qu'ils disent, premier CD (*Tapage nocturne*, 6 titres) de ces punks yvelinois vus quelques-fois en concerts, mais ma mémoire n'a pas vraiment enregistré. Toujours est-il qu'ils balancent un keupon - que nos voisins allemands trouveraient sans doute «very frenchy, very 80's» - , aux intonations hardcore («Kamikaze») et street punk (l'inévitable thème «You'll Never walk Alone» sur le morceau «Dockers») sur lequel sont posés des textes sociaux. • **Les Apaches,** quant à eux, ont accouché d'un live chez Combat Rock et ça dépote toujours autant, vive Bordeaux! Que dire après ça... • Stéph Cocot., ancien bassiste de Brigada et des défunts Budokhan, a repris sa gratte et officie désormais dans **Tête de Truc,** nouveau groupe punk rock du Nord. Ils reprennent Les Shériffs et Los Fastidios et jouent un punk rock assez lent et mélancolique aux influences bien rock'n'roll, très sympa, à découvrir. • Les Niortais de **RAB** (Rien à Branler) sortent leur premier album, 12 morceaux de punk bien vénères tendance 80 pour ces lascars qui, semble-t-il, comptent quelques kilomètres au compteur, à suivre... • Un rap révolté et cynique pour le volume de *Co-incidence*, signé **Calavera** et **Trauma**. Entre le pamphlet anarchiste et l'éructation d'un dégoût certain et signifié de la médiocrité, notamment des groupes de hip hop qui vendent leur cul et celui de leurs danseuses aux entreprises musicales, des connards racistes et des résignés. Une ode à l'individu qui fait face, sur un mix à la fois mélancolique, cynique et combattant, appuyé par des riffs saturés et des «boum boum boum» de basse de ci de là. Bref, pas d'hésitation! • Nous avons également reçu la démo 3 titres du groupe **Riposte**, jusqu'alors inconnu de nos services. Pourtant d'aprés le dossier accompagnant cette galette, il est écrit qu'ils officient depuis 1996. Il s'agit de punk mélodique, plutôt bien en place au niveau musical. Le chant quant à lui est plutôt dans la veine rock français genre Téléphone, c'est d'ailleurs à ce niveau là que ça coince un peu pour moi. • Le label Dirty Punk, nous gratifie d'un petit 45 tours de **Lower Class Brats**. D'abord, en tant qu'objet *The Worst* est très chouette, ensuite niveau son ces deux titres font dans le punk basique de bonne facture et envoient bien le jambon. Merci messieurs. •

QUE LIRE?



***Rock Haine Roll*. Origines, histoires et acteurs du Rock Identitaire Français. Collectif. Éditions No Pasaran, 186 pages,**

"Une tentative de contre-culture d'extrême droite" annonce le sous-titre du dernier né des éditions No Pasaran. "Tentative", c'est bien le mot adéquat pour résumer dix années de piètre histoire du "rock identitaire français". Petite synthèse d'un ouvrage bien documenté, dont l'acquisition est essentielle.

En 1993, certains jeunes acteurs de la scène nationaliste se sont sentis inspirés par les travaux de la Nouvelle Droite, affirmant qu'il fallait suivre la voie tracée par le grand théoricien communiste italien Antonio Gramsci (qui se serait bien passé de tels héritiers!), à savoir que le Pouvoir, avant de se gagner politiquement, se gagne d'abord et avant tout culturellement, donc dans les esprits. Également impressionnés par la vague du rock alternatif des années 80, qui porta les mouvements antifascistes radicaux, et le phénomène Bérus/Mano Negra, les jeunes fachos se sont pris à rêver d'un pareil schéma en faveur de l'extrême droite. Ils ont donc acheté guitares et amplis et se sont mis à la musique. Mais attention, pas n'importe quelle musique! Pour séduire une frange non négligeable de la jeunesse blanche, il apparaissait fondamental de se distinguer du RAC ("Rock Against Communism") propre aux boneheads, et décidément pas présentable (saluts hitlériens, bastons, textes lamentables...). Il fallait une musique de droite mais "politiquement correcte", débarrassée des scories NS: le concept de Rock Identitaire Français était né!

Entre 1997 et 2002, une quinzaine de groupes allant de la variété régionaliste (le Ksan) au rap (Basic Celtos), en passant par le rock miévre (IDF), la techno du pauvre (Kaiserbund), voire le hardcore (Fraction) vont occuper le créneau, vendre quelques milliers de disques, et participer à de rares concerts. Ils se voulaient les étendards, les porte-voix de la jeunesse auprès du Front National, mais celui-ci ne leur prêtera jamais plus qu'une oreille attentive, polie, se contentant occasionnellement d'évoquer leur existence dans les colonnes de *Français d'abord*, ou accordant un petit créneau sur la scène des BBR.

L'âge d'or du RIF n'est jamais arrivé. Les années 1998-2000, qui furent synonyme de développement, n'auront été qu'un mirage. Le RIF a pâti de la scission du Front national en décembre 1999. Certains resteront au FN, en particulier la bande de Paul Thore: les nationaux-catholiques de Châteauroux, récemment décimés par la police. Ils éditaient le fanzine *l'Épervier*, jouaient dans le groupe Insurrection, et animaient le label Bleu Blanc Rock. D'autres rejoindront le MNR, notamment les parisiens d'In Memoriam et leur label, Memorial Records. Suite à l'affaire Brunerie, le groupuscule mégrétiste se débarrassera d'eux. La plupart seront en fait des compagnons de route d'Unité Radicale, puis du Bloc Identitaire, à commencer par le groupe Fraction, celui des niçois Fabrice Robert (basse) et Philippe Vardon (chant), dirigeants respectifs du Bloc et des Jeunesses Identitaires.

Parmi les points forts de l'ouvrage rédigé par les camarades de Reflex, on mentionnera le chapitre "embrouilles", et les révélations de certains chiffres étonnants. La mouvance RIF ne fut jamais unie, il y avait certes des divergences politiques, mais surtout des problèmes personnels entre les principaux acteurs. Paul Thore, de Bleu Blanc Rock, ne pouvait pas sentir Julien Beuzard, le chanteur-guitariste d'In Memoriam et animateur du label Memorial Records. Ils se sont tapés dessus lors d'un concert en décembre 1999 et depuis, chaque label s'est attaché à démolir l'autre, à grand renfort de mesquinerie. Et puis, derrière la façade politique, il y avait bien sûr l'argent! Et oui, les deux labels rivaux ont vite compris que le RIF pouvait représenter un marché juteux (cds, t-shirts, concerts), car rappelons-le, une place dans un concert facho ou un disque banal, ça tourne tout de suite autour de 20 euros... Le contrat signé entre Mémorial Records et la mairie de Mégret pour le "gala" In Memoriam-IDF-Vae Victis du 7 novembre 1998 au Stadium de Vitrolles (qui fit boum...les FTP, forcément) prouve que nos petits rats ne faisaient pas vraiment dans le caritatif: 83000 francs pour trois "groupes", en voilà du soutien politique!

Un chapitre est également consacré au Rock identitaire dans les autres pays d'Europe. Lire que les romains de Zetazeroalfa ont pu ouvrir et tenir trois centres sociaux est passablement inquiétant, de même que les 200000 albums vendus par les Suédois d'Ultima Thule. Dans tous les cas, on retiendra qu'en France, sur la quinzaine de groupes actifs en 2000, seuls deux ou trois continuent à vivoter. Durant les années fastes, des groupes comme Fraction (qui a splitté le 1er mai 2004) ou In Memoriam (des problèmes de line-up ces temps-ci), locomotives du genre, ne faisaient pas plus de 8 concerts... Le RIF, phénomène marginal, semble être retourné dans les poubelles de l'histoire.

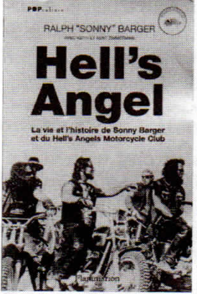
Pour finir sur ce riche et efficace ouvrage, un bémol tout de même! Dans la conclusion, les rédacteurs s'interrogent sur la musique politique/politisée et se demandent si celle-ci ne serait pas vouée à l'échec. Cette réflexion, ainsi que les parallèles entre groupes libertaires/alternatifs des 80's et le RIF (la farce), étaient dispensables; ou alors, c'est faire abstraction du travail mené depuis des années par certains groupes et individus à Dijon, Paris, Bordeaux, Limoges, Rennes et ailleurs. Combien de concerts de soutien ces cinq dernières années? Pas politiques CRASS, Conflict, Angelic Upstarts, Banda Bassotti, Kortatu, pour ne citer que les plus vieux?!?

Rock Haine Roll est disponible contre dix euros auprès de No Pasaran, 21 ter rue Voltaire, 75011 Paris, ou sur les tables de presse.



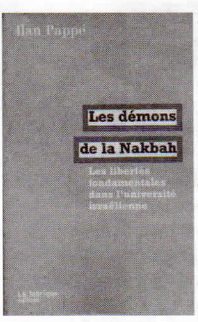
***Les Rues De Feu*, Thomas H. Cook, Série Noire Gallimard. 437 pages.**

Mai 1963 à Birmingham, Alabama, États-Unis, pendant le mouvement des droits civiques. Il fait chaud, moite, on se retrouve plongé dans l'ambiance du Sud ségrégationniste des États-Unis alors qu'un certain Martin Luther King exhorte la population noire de Birmingham à retrouver sa fierté et à résister. Le décor est planté, on s'y croirait, et c'est tout simplement qu'on suit, pas à pas, l'enquête de l'inspecteur Ben Wellman, petit flic parmi tant d'autres, à la seule différence que lui n'est pas raciste, pas activiste non plus. Mais, il ne comprend pas la ségrégation ni la bêtise et la haine dont font preuve ses collègues envers les Noirs. Ses supérieurs lui confient une enquête sur le meurtre et le viol d'une petite fille noire, on l'accompagne dans Bearmatch, le quartier noir de Birmingham. On découvre ses billards, ses bouges et ses clubs de jazz d'où les notes s'échappent et semblent attirer le chaland dans l'antre des macros et des femmes de mauvaise vie. Ce qui frappe en lisant *Les Rues de feu*, c'est la lenteur, la moiteur du Sud américain, la misère des quartiers noirs et la violence qui s'en dégage. Thomas H. Cook parvient à dépeindre cette atmosphère avec un réalisme qui nous met presque mal à l'aise. Il décrit avec justesse l'horreur de l'enquête, et l'injustice qui règne à cause, entre autres, de la Black Cat, la division de police assignée au quartier noir, qui tyrannise ses habitants. On sort de cette lecture imprégné de la chaleur du Sud, de sa violence. *Les Rues de feu* fait partie de ces livres qui marquent et qui laissent un goût amer, pourtant, on en redemande.



***Hell's Angel, La vie et l'histoire de Sonny Barger et du Hell's Angels Motorcycle Club*. Ralph Sonny Barger, avec Keith et Kent Zimmerman , Ed. Flammarion. 398 pages.**

Hell's Angel de Sonny Barger est le seul ouvrage autorisé et considéré comme authentique par le Hell's Angels Motorcycle Club (HAMC). Comme son titre l'indique, ce livre relate l'histoire de Sonny Barger et celle du HAMC dont il en est l'un des membres fondateurs. Le terme «Hell's Angel» fait surgir de l'imaginaire collectif toute une série de clichés plus ou moins véridiques qui se rapportent à une certaine vision des États-Unis. On pense aux Harley Davidson bien sûr, à la violence, à la route, à la liberté mais aussi et surtout au racisme, au trafic de drogue, au sexisme ou encore à la prostitution. Certains sujets aussi importants que le racisme au sein du club sont éludés un peu trop facilement, mais *Hell's Angel* permet de mieux comprendre les origines du HAMC formé dans les années 50 par des vétérans de la Seconde Guerre Mondiale. Sonny Barger présente entre autre, la signification et l'évolution de l'insigne du club, son règlement auquel nul ne peut déroger, les prospects, les origines du «1%», les premiers choppers, les nombreuses altercations avec la police, les procès et la prison... Il raconte sa version du fameux concert des Rolling Stones Altamont, du viol de Monterey, de leur violence envers les opposants à la guerre au Vietnam, et il est clair que ce récit est terriblement subjectif. Cependant on ne peut rester insensible à la rock'n'roll attitude de ces anges de l'enfer dont les aventures font tour à tour rire ou dérangent mais qui s'avèrent être des personnages aussi inquiétants qu'attachants. Sonny Barger est l'une des nombreuses expressions de ce que les États Unis ont fait naître, un putain de patriote attaché à ce qu'il appelle les valeurs de son pays: la liberté d'expression, de mouvement... Bref, *Hell's Angel* est l'histoire d'un White Trash parmi tant d'autres, sauf que celui là est l'un des fondateurs des Hell's Angels, club vénéré et haï. Jetez-y un œil, surtout si vous avez adoré *l'Equipée Sauvage* et que le mythe américain vous a influencé, à un moment ou à un autre.



***Les démons de la Nakbah. Les libertés fondamentales dans l'université israélienne.* Ilan Pappé. Éditions La Fabrique. 120 pages.**

Les éditions de La Fabrique ont publié un petit livre édifiant d'Ilan Pappé sur l'Université israélienne. Ilan Pappé est un chercheur d'une cinquantaine d'années, maître de conférence à Haïfa, collaborateur régulier du journal anticolonialiste *News from Within*, auteur d'un livre qui fit date dans l'historiographie de la Nakbah, *La guerre de 1948 en Palestine, aux origines du conflit israélo-arabe*. Il fait partie des rares voix dissidentes de la "démocratie" du Proche-Orient. Il fut de ceux qui, au cours de la brève période de pluralisme intellectuel (1985-2000), révélèrent la réalité de la fondation d'Israël, étudiée sous un prisme scientifique, et non mythologique, ce qui signifie une expulsion programmée, réalisée manu militari (massacres de Deir Yassine, Tantoura) de 800000 arabes, en mai 1948. Ce groupe, dit des "nouveaux historiens", n'existe plus. Il a volé en éclat depuis le début de la deuxième Intifada (octobre 2000) et la dramatique droitisation de la société israélienne. L'un des chefs de file de cette école, Benny Morris, a "basculé". Il soutient désormais la politique de Sharon et justifie, sans le nier, le nettoyage ethnique passé et présent.

En moins de 120 pages, Ilan Pappé dresse un instantané de la société israélienne en armes. Il montre que les médias, sauf exception, n'ont plus aucun esprit critique, qu'ils se contentent le plus souvent de reproduire les communiqués du ministère de la défense. Pire, à l'Université, c'est la clôture de toute liberté de conscience. Comme d'autres, qui ne hurlent pas avec les loups, Ilan Pappé est mis au ban de la société, ostracisé, qualifié de traître. Dans son petit ouvrage, il relate ses mésaventures : son exclusion demandée par le recteur de l'université de Haïfa, ses interventions et ses séminaires dans des cafétérias, car les salles de cours lui sont fermées, et le personnel de sécurité lui signifie qu'il n'est plus le bienvenu... C'est seulement grâce à une campagne internationale de protestation lancée par ses amis universitaires d'Oxford, de Boston, Bruxelles et Paris, que le poste de Pappé a été temporairement sauvé. La lâcheté intellectuelle de ses pairs, qui se couchent devant le militarisme outrancier et nient tout regard critique, en dit long sur une société qui va dans le mur. «Si l'on me demande ce qui caractérise le mieux la réponse israélienne courante à la Nakbah, j'insisterais sur la popularité croissante de l'option du transfert dans l'opinion publique. La Nakbah – l'expulsion des Palestiniens hors de Palestine – est désormais communément considérée, au centre de l'échiquier politique, comme une conséquence inévitable et légitime du projet sioniste en Palestine. Si regrets il y a, c'est que l'expulsion n'ait pas été achevée.» P51.



***La fabrique de la violence.* Jan Guillou. Éditions Agone, 384 pages.**

La collection Marginales des éditions Agone s'est spécialisée dans la publication de textes peu connus d'auteurs scandinaves. Ce qui nous a permis de découvrir Stig Dagerman, par exemple. Derrière ce titre énigmatique : *la fabrique de la violence*, on retrouve en fait un long roman, à caractère autobiographique, rédigé par Jan Guillou, journaliste et écrivain suédois, né en 1944.

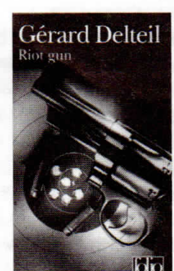
Suède, 1959, Erik a 14 ans, et c'est un petit dur. Dans son collège, il fait la loi, il est chef de bande, il a acquis sa légitimité à grand renfort de coups de poings. La bande vit de petits trafics, de larcins, de prêts à taux démesurés. Ceux qui ne se soumettent pas sont vertement corrigés par les lieutenants d'Erik, ou plus rare, par le chef lui-même, quand il faut faire exemple... Mais chez lui, tous les soirs, la donne est différente. Erik subit la violence sadique et rituelle de son père. Selon l'humeur et le taux d'alcoolémie de celui-ci, le châtiment oscille entre 20 et 40 coups de fouet. Erik encaisse, retient ses larmes, soigne ses plaies sanguinolentes, et ne comprend pas. Un jour, un trafic de disques volés est démantelé dans l'enceinte du collège. Les copains le lâchent, Erik est renvoyé. Sa mère, bourgeoise déclassée, vend un tableau de maître, afin de financer les deux années qui le séparent du lycée, mais il est envoyé dans une institution privée, fort éloignée. Erik arrive à Stjarnsberg, un établissement fondé sur le principe de l'éducation mutuelle, ce qui signifie en somme que les plus grands, ceux des classes de Terminale, font régner terreur et brimades sur les plus petits. Un Conseil des élèves, composé exclusivement d'élèves de Terminale, distribue les punitions, les jours d'arrêts et de corvées, en tout arbitraire, avec la bénédiction du Proviseur et du corps professoral. Pour Erik, écorché-vif, révolté absolu, l'état de fait n'est pas supportable. La majeure partie du roman va donc relater sa résistance pesante, violente, aux humiliations et aux persécutions menées par les grands. Dénonciation d'un système éducatif fondé sur la loi du plus fort, ce magistral roman, qui se lit d'une traite, invite à une réflexion sur l'inculcation par la violence, symbolique et réelle, d'un ordre social. Ainsi que sur la négation de l'individu et la destruction de toute révolte dans nos sociétés dites démocratiques.



***Le Bezen Perrot. 1944 : des nationalistes bretons sous l'uniforme allemand.* Kristian Hamon. Editions Yoran Embanner. 180 pages.**

En 2001, Kristian Hamon, historien politique, publiait une «Histoire des nationaliste bretons sous l'Occupation». Trois ans plus tard, il réitère en s'attaquant cette fois au tabou central de l'Emsav (le Mouvement breton), à savoir le Bezen Perrot.

1941, la France vit à l'heure allemande, ou sous le Régime de Vichy en zone «libre». Le PNB, Parti Nationaliste Breton, de caractère nettement fascisant, ne cache pas sa joie. Comme toutes les formations collaborationnistes, il traverse une période d'euphorie. Pas une ville de Bretagne qui ne possède une permanence, avec pignon sur rue. Ses militants, peu nombreux, 1500 à peine, sont rétribués par le parti. Les jeunes sont regroupés dans les Bagadou Stourm, qui outre le Service d'Ordre, pratiquent un scoutisme musclé. Pour les Bretons collabos, grâce à l'Allemagne nazie, est enfin venu le temps de la revanche contre la France honnie, jugée responsable de la disparition de la nation bretonne, de l'écrasement de la révolte des Bonnets rouges (1675), de la liquidation de la Chouannerie, ou encore des 170000 soldats bretons tués en 14-18. Mais l'âge d'or national-socialiste n'aura qu'un temps. Suite à l'instauration du STO, de plus en plus de jeunes refusent le travail forcé en Allemagne et rejoignent les maquis. En décembre 1943, l'abbé Perrot, populaire prêtre anticommuniste et antisémite, est exécuté par des Résistants. Pour les plus illuminés des collaborationnistes, il faut absolument venger Perrot, exterminer les maquisards! En janvier 1944 est ainsi créée la formation Perrot, (ou Bezen Perrot en langue bretonne). Elle est composée d'individus relativement jeunes, issus pour la plupart du PNB. Le Bezen Perrot, contrairement à la Milice et aux autres supplétifs des nazis, présente la particularité d'être une unité militaire allemande : la «Bretonische Waffenverband der SS». Ses membres ont signé un engagement dans l'armée allemande et portent l'uniforme de la Waffen SS! Ils ne compteront jamais plus de 70 membres, mais se livreront à tant d'horreurs qu'ils resteront profondément ancrés dans la mémoire bretonne. En effet, ils se spécialisent dans la chasse aux maquisards, dans l'infiltration, et ils se montrent particulièrement zélés. Pour tromper les paysans, les «gours» (soldats du Bezen) revêtent des habits civils, et à s'adressent à eux en langue bretonne. Ils affirment vouloir aider le maquis. Souvent, l'imposture n'est pas démasquée, et nombre de maquisards sont raflés. 80 dans le Morbihan en avril 1944, 110 dans les Côtes du Nord ce même mois. En juin et juillet 1944, le Bezen Perrot attaque, aux côtés d'autres unités allemandes, les maquis FTP d'Ile et Vilaine. L'attitude des gours dépasse l'abject. Résistants torturés puis fusillés, fermes incendiées, c'est probablement ainsi que ces admirateurs de l'Allemagne nazie, pensaient servir leur «nation». Aux yeux de la majorité des Bretons, ils passeront pour des traîtres absolus. En août 1944, les Waffen SS bretons sont évacués vers l'Allemagne. La plupart déserte en chemin. Certains poussent le cynisme jusqu'à rejoindre les maquis en Haute-Marne ou à Paris. Une trentaine poursuit la guerre en Allemagne. Ces «soldats perdus» sont démobilisés début mai 1945. Pour eux se pose désormais la question de revenir en France. Les plus compromis partent en Irlande ou en Amérique Latine. Les autres se terrent, laissant le temps faire son œuvre. Deux «gours» seront fusillés pour Haute Trahison, d'autres condamnés à des travaux forcés à perpétuité, qui se commueront très vite en des peines courtes, la France des années cinquante ayant des velléités d'amnésie au nom du mythe gaullien des français «tous résistants»...



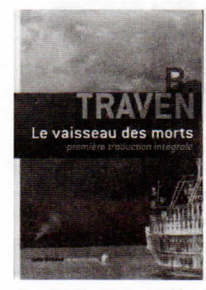
***Riot Gun,* Gérard Delteil, Folio policier. 183 pages.**

Brisson, un ex-cadre dynamique au chômage se voit proposer une offre d'emploi qu'il ne peut refuser : directeur général adjoint d'une boîte de surveillance, tout ce qu'il y a de plus banal. Oui mais... quand on se retrouve accusé du meurtre d'un syndicaliste à la suite d'un démantèlement d'usine un peu trop musclé, avec ses empreintes sur un riot gun, l'arme du crime, la donne change. En suivant ce héros un peu looser en cavale à travers Paris, on découvre les clubs de sport pour vigiles retors et les syndicalistes véreux qui collaborent moyennant rémunération. Grâce à cette trame, Gérard Delteil nous plonge dans l'univers sordide des patrons voyous, des boîtes de sécu qui emploient des ex-taulards, et des usines démantelées en une nuit. Riot Gun est un bon polar à la française, un peu crasseux et triste. Ce héros ressemble à monsieur tout le monde, pas spécialement brave ni droit mais essayant tant bien que mal de sauver sa peau. Une bonne lecture pour ceux qui aiment les ambiances parisiennes grises et pluvieuses, surtout quand le polar se fait le témoin d'une époque aussi violente et sauvage que la nôtre.



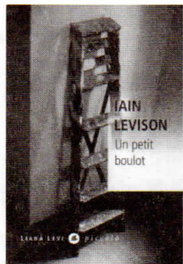
***Le pied-rouge,* François Muratet, Folio Policier, 326 pages.**

Je découvre sur le tard un polar plutôt plaisant, d'abord édité au Serpent à Plumes en 1999, puis ressorti récemment chez Gallimard. L'auteur, François Muratet est né en 1958, il est prof d'histoire-géo en Seine et Marne et a commis trois romans, si on s'en tient à la bibliographie. L'homme serait un ancien militant (mais de quelle organisation ?), et définit sa prose comme une « littérature d'intervention ». Ceci devrait suffire à éveiller votre curiosité. Pour le lecteur avisé, le titre n'est pas anodin : on appelait « pieds-rouges », par opposition aux pieds-noirs, les rares français qui luttaient aux côtés des Algériens lors de leur guerre d'indépendance (1954-1962). Arrêtons-nous sur le synopsis : en 1997, à Paimpol, Frédéric, ancien militant de l'OCP maoïste (comprendre la GP) devenu documentaliste à l'Express, croise « Max », qui fut longtemps le chef charismatique de son parti, et dont il n'avait plus de nouvelles depuis 1979, année où celui-ci a tout raccroché. Le lendemain, évidemment, Max est assassiné... Frédéric va donc mener l'enquête pour retrouver les assassins, et comprendre ce qu'a pu faire son chef si sagace pendant toutes ces années. En suivant le narrateur, on découvre ou on redécouvre les engagements de plusieurs générations militantes, de la guerre d'Algérie, à la lutte contre le Front National, en passant par les années fastes du gauchisme, longuement abordées. Réminiscences d'une histoire vécue personnellement au moins partiellement, documentation solide et sérieuse, vraie connaissance du sujet, empathie pour les personnages, François Muratet réussit son coup et signe-là, d'une plume alerte, un fort recommandable roman noir ! Où l'on retrouvera toute la mythologie guerrière de la Gauche Prolétarienne, de la LCR et de l'OCI des 70's.



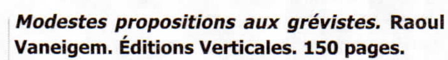
***Le Vaisseau des Morts.* B. Traven. Mexique 1926, traduction intégrale, La Découverte 2004, 292 pages.**

L'histoire d'un matelot apatride. Tout comme l'auteur, qui toute sa vie, a essayé de camoufler son nom d'écrivain, car « un créateur ne saurait avoir d'autre identité que son œuvre », et qui a erré de pays en pays avant de s'installer au Mexique. Comme avec les Indiens du Chiapas, bûcherons de leur état dans *La Révolte des pendus*, là, à travers la condition des matelots, Traven parle de prolétariat, d'exploitation, de soumission, de révolte et de mort. Parce que la condition ouvrière n'est pas une image d'Epinal. C'est le bûcheron qu'on pend plusieurs jours par les pieds parce qu'il n'a pas coupé assez d'arbres, ou le matelot, homme à tout faire, traité comme un chien. C'est la crasse, le danger quand on travaille en chaufferie, la dépendance à l'autorité du supérieur. Un jour le matelot est en retard et abandonné par son navire, qui quitte le port, lui ôtant travail et identité. Vient alors une autre galère. Devenu un sans papiers, chassé de Belgique vers la Hollande, puis à nouveau vers la Belgique, puis vers la France. Et viendra l'Angleterre, l'Espagne, etc. A chaque fois l'administration est comme un mur. Pour avoir des papiers, il faut décliner son identité et comment faire quand on n'en a plus ? Comment la prouver ? A croire que l'être humain sans passeport n'existe pas. Il ne reste plus qu'à s'embarquer sur un bateau clandestin, où les conditions de travail n'ont aucune limite dans la dureté. Mais traités en esclaves, les matelots, ou les bûcherons n'ont aussi aucune limite dans la révolte. Et la lutte des classes se fait sanglante. Un jour l'homme estime que la limite est dépassée et alors il est conseillé aux chefaillons arrogants et abjects, de courir vite.... *Le Vaisseau des morts*, c'est celui des « sans ». Plus de maison, plus d'identité, plus d'humanité. Juste le travail, tel un instrument de mort, de torture.



***Un petit boulot,* Iain Levison, Editions Liana Levi. 211 pages.**

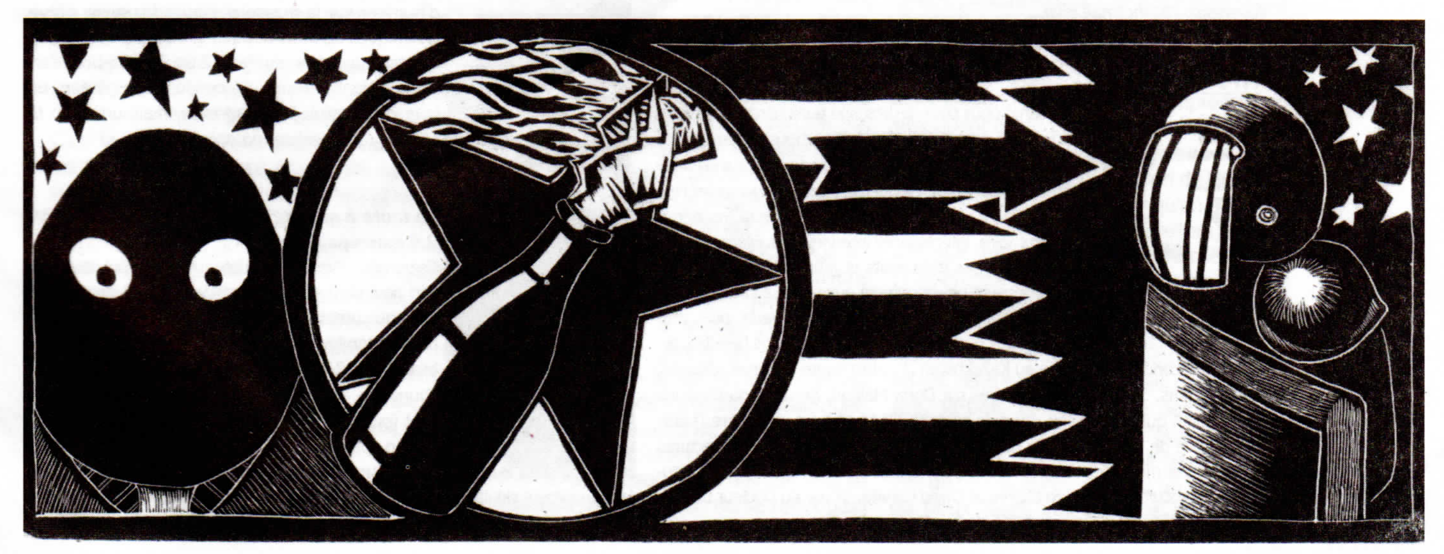
Paru en France en août 2003, *Un petit boulot* n'est pas à proprement parler une nouveauté. Mais ce n'est qu'en cette fin d'année 2004 que nous découvrons un peu par hasard, ce brillant roman noir, salué unanimement par la critique. Le titre anglais *Since The Layoffs*, soit en français « après les licenciements », vous donnera certainement une meilleure idée de l'histoire de ce roman. En effet, Jake, le personnage principal, vient d'être licencié de son usine - comme la quasi-totalité de la population de sa petite ville sinistrée du Winsconsin - en raison de la délocalisation de celle-ci au Mexique. Sans revenus, il perd à peu près tout ce qu'il possédait jusqu'alors. C'est sur cette toile de fond malheureusement bien réaliste, qu'il va par n'importe quel moyen essayer de retrouver l'estime de lui-même, et accepter un étrange « petit boulot »... Dans ce monde immoral, où les gros bonnets de la finances peuvent saccager une ville entière et laisser tous ses habitants sur le carreau sans le moindre état d'âme, Jake se fiche de savoir si ce qu'il fait est bien ou mal. Autrement dit, comme l'écrivait Ricardo Flores Magon en son temps, « Je viole la loi, c'est vrai, mais elle n'a rien à voir avec la justice ». C'est avec un humour noir et corrosif que, pour ce premier roman, Iain Levison nous dépeint les méfaits du capitalisme à outrance et ses injustices sociales, par le biais de son attachant héros et d'un style plein de fraîcheur, sans jamais verser dans le misérabilisme. Dans la même veine que *Le Couperet,* de Donald Westlake (que l'on vous recommande également), on ne saurait que trop vous conseiller de vous pencher sur ce *Petit Boulot* car, en somme, il possède toutes les qualités d'un bon roman noir et, on aura beau chercher, pas le moindre défaut.



***Modestes propositions aux grévistes.* Raoul Vaneigem. Éditions Verticales. 150 pages.**



Raoul Vaneigem est l'auteur d'un ouvrage-clé, *le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* (1967, réédition folio 1992), dont la lecture a influé, parfois profondément, sur les choix de vie de générations de militants. En presque quarante années de réflexion et de luttes, il a rédigé une vingtaine de livres, qui précisent tous sa philosophie originelle : l'existence est avant tout jouissance, révolution, et par corollaire, refus absolu de l'autorité qui aliène. Dans son dernier libelle, rédigé après les mouvements de grève de 2003, on retrouve la même prose enragée et sans concession. Vaneigem part d'une interrogation : « Jusqu'à quel degré d'impudence ou d'hypocrisie un homme tolère-t-il le mépris dont il est accablé ? », puis passe en revue tout ce qui ne tourne pas rond dans nos sociétés, pour finalement aboutir à une dénonciation sans ambages du fétichisme de l'argent. Ses « modestes » propositions n'ont rien de franchement innovant, mais l'ensemble se tient et dresse le portrait d'une société qui choisirait un autre futur, faisant fi du totalitarisme marchand et préférant la gratuité, accordant la primauté à l'enseignement, la création, la qualité de la vie, la justice et la démocratie directe. En ces temps de soumission à un ordre libéral putride, la pensée de Vaneigem, à contre-courant, a un coté rassérénant.



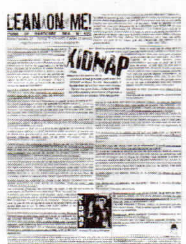
ZINES ET REVUES



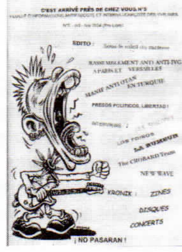
***Dernière virée* #11, 8 pages A4, juin 2004.**
Édité à l'occasion du festival Barricata, ce nouveau numéro de DV comprend deux interviews sympathiques des Heros & Zeros, le groupe street-punk d'Amsterdam, et de Los Fastidios. Le prolongement de cette feuille d'infos, c'est bien entendu le redforum : *www.redforum.propagande.org.* Disponible chez nos amis de Limoges.



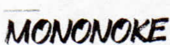
***Les dictateurs, amis de la France!?* 54 pages A5, novembre 2004, 5 euros, Éditions Survie.**
Au mois de mai 2004, l'association Survie, connue pour son combat contre le néocolonialisme en Afrique, a lancé une campagne de long terme contre le soutien de la France aux dictateurs africains. Six mois plus tard, une brochure pédagogique avec des fiches pays par pays, est enfin publiée. En quelques 50 pages, on a droit à un aperçu convaincant du rôle sinistre de la France en Afrique : mise en place des dictatures, validation d'élections truquées, aide policière, relations occultes, pillage du continent par les multinationales comme Elf ou Bolloré, portrait des mercenaires et des principaux « parrains » (Chirac, feu Foccart, Pasqua, J-C Mitterrand), bref, un outil concis et efficace à se procurer auprès de Survie, 210 rue Saint-Martin, 75003 Paris. *(survie@wanadoo.fr).*

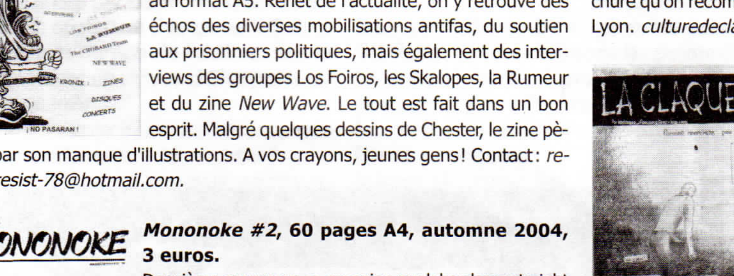


***Lean on me !* #4,99, 6 pages A4, novembre 2004.**
Nouvelle sortie de Lean on me ! sous forme de grosse feuille d'infos. Outre les nombreuses chroniques de disques et de zines, on s'arrêtera plus particulièrement sur une interview des ex-Kidnap de Blois, un groupe des années Chaos, qui va être réédité chez Euthanasie ; et sur celle de Bullseye, le chanteur de Fighting Chance, groupe punk/hardcore ricain sorti chez Insurgence Records. Interview vraiment intéressante dans laquelle le chanteur évoque la scène skin antifa en Amérique du Nord, et développe ses positions quant à la politique de George Bush. Fanzine disponible contre trois timbres à LOM, BP 91, 79102 Thouars cedex. A ne pas rater ! *leanonme@free.fr*



***C'est arrivé près de chez vous*, #5, 36 pages A5, novembre 2004, prix libre.**
Refuse-Resist, la feuille d'infos des Yvelines, s'est transformée en un honorable fanzine politico-musical au format A5. Reflet de l'actualité, on y retrouve des échos des diverses mobilisations antifas, du soutien aux prisonniers politiques, mais également des interviews des groupes Los Foiros, les Skalopes, la Rumeur et du zine *New Wave*. Le tout est fait dans un bon esprit. Malgré quelques dessins de Chester, le zine pèche par son manque d'illustrations. A vos crayons, jeunes gens ! Contact : *refuseresist-78@hotmail.com.*

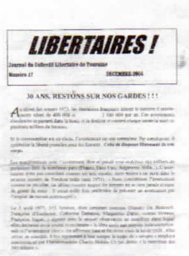




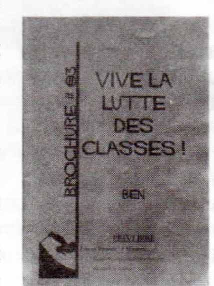
***Mononoke* #2, 60 pages A4, automne 2004, 3 euros.**
Deuxième opus pour ce gros zine punk hardcore straight edge relativement éclectique et enthousiasmant, placé sous la devise « sin fronteras ni banderas », « sans frontières ni drapeaux », ce qui n'est pas sans rappeler l'extraordinaire livre de Jan Valtin, *Sans Patrie ni Frontières*. Au sommaire, intéressante interview des Filaments, qui ne mâchent pas leurs mots et affirment soutenir ceux qui s'opposent physiquement aux nazis ; au passage, les stupides apos en prennent pour leur grade, puis, présentation du rap algérien, interview d'un duo féminin qui fait dans l'électro, article sur la condition ouvrière au Kazakhstan (!), chroniques de zines, disques, livres et films. Sans oublier les pages sur Dona Maldad, groupe anarchopunk vénézuélien qui précise son refus de soutenir Hugo Chavez ou encore l'interview fleuve de HK, un groupe de Montceau les Mines. Beaucoup de lectures syndicales et musicales dans ce fanzine, dont nous saluons la sortie. Vous pouvez vous procurez ce numéro auprès de David Carville, 38 rue du Docteur Dubois, 58110 Châtillon en Bazois. E-mail : *dc.fury@wanadoo.fr.*



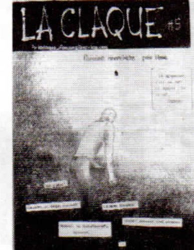
***Que vive le rock libre!!!* #25, Automne 2004, 4 pages A5, 1 timbre.**
Retour de la feuille d'infos punk rock'n'ska du 91. Chroniques de zines, disques, beaucoup d'anarcho-punk dans ce numéro. Dispo contre un timbre auprès de Zéric Hartweg, 3 rue de la Plâtrerie, 91150 Étampes.



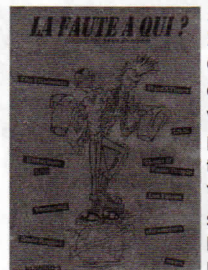
***Libertaires!* #17, 4 pages A5, décembre 2004.**
La feuille d'infos du collectif de Touraine signe sa dix-septième parution. Au sommaire, retour sur 30 années de luttes féministes, antimilitarisme et infos locales. Dispo contre un timbre auprès du Collectif libertaire de Touraine, Barrio de Quinta Luna, 27 place Gaston Pailhou, 37000 Tours. E-mail : *collib@wanadoo.fr*



***Vive la lutte des classes!* Brochure A5, 48 pages, 2,5 euros pc.**
L'asso lyonnaise Culture de Classe publie sous le titre fort explicite de « vive la lutte des classes ! » sa troisième brochure pédagogique. En une quarantaine de pages, Ben, l'auteur, rappelle qu'il n'existe plus qu'une seule classe offensive aujourd'hui, le patronat. Celui-ci n'en finit plus d'accumuler les bénéfices et de grignoter les droits sociaux. En quelques années, nous avons eu le triste privilège de passer, côté professionnel, du contrat à durée indéterminée (CDI) à l'intérim-roi ou au contrat à durée déterminée (CDD) au mieux ! Pourtant, la classe exploitée n'a pas diminuée, au contraire ! Ouvriers et employés réunis n'ont jamais représentés un pourcentage aussi élevé que de nos jours ! Mais il n'y a plus de combativité. D'aucuns diront que la conscience de classe s'est perdue. Alors, comment sortir du cercle vicieux de la modération ? En s'engageant, en s'organisant, en luttant collectivement : syndicalisme vraiment révolutionnaire et bourses du travail, la recette n'a pas changé ! *« S'engager, ce n'est pas aller voter une fois de temps en temps ou faire un chèque à Handicap International, non, ça, c'est de la délégation. S'engager, c'est devenir un acteur des luttes, un maillon de la chaîne qui lutte [...] Il ne s'agit pas de devenir moine ou militaire ni de refuser les plaisirs, bien au contraire, mais de remettre les choses à leur place : la lutte des classes a besoin de toutes les énergies, aussi petites soient-elles. »* Une brochure qu'on recommande vivement ! Culture de classe, 44 rue Burdeau, 69001 Lyon. *culturedeclasse@no-log.org.*



***La claque* #5, 20 pages A5, octobre 2004, prix libre.**
La Claque est un intéressant fanzine anarchiste basé à Clermont-Ferrand. Au sommaire, articles d'humeur sur la masse et l'individu, sur la grève, chroniques de bons bouquins, infos syndicales, vie des squats, retour sur la TAZ No Border. Bref, l'ensemble tient la route, et, cerise sur le gâteau, est joliment illustré. Pas d'adresse, mais un mail : *laclaque_fanzine@no-log.org*



***La faute à qui?* #5, juillet 2004, 24 pages A4, 2,5 euros pc.**
Ce numéro commence à dater un peu et nul doute que d'ici peu, un nouveau devrait voir le jour, donc tenez-vous au courant ! Ici, nous avons droit à une bonne petite interview des Filaments, à un long papier historique sur RAS, sans compter quelques questions à Youngang, aux Foiros, et aux Skuds. Les chroniques sont toujours bien chiadées, bref, c'est du bon boulot. On notera que nos « Reims Bootboys » sont aussi les auteurs d'un excellent et synthétique 4 pages sur le mouvement skinhead, ça remet les pendules à l'heure, on vous conseille donc de leur réclamer, en plus du zine. Contact : *lafauteaqui@wanadoo.fr.*



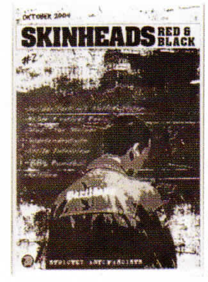
***Droit à l'avortement, état des lieux, état d'urgence*, brochure A5, janvier 2005, 72 pages, 3 euros.**

A l'occasion des trente ans de la loi Veil, les militantes féministes du groupe Prochoix Toulouse publient une excellente brochure sur le droit à l'avortement. En 72 pages, ce dossier revient sur l'histoire puis la mise en place de ce droit durement acquis, le corps de la femme ayant été longtemps perçu comme « appartenant à la nation et devant en servir la cause ». Avant 1975, un million de femmes pratiquaient, en France, des avortements clandestins, dans des conditions très souvent sommaires, et 5000 y laissaient leur vie ! De nos jours, et grâce aux avancées de la loi de juillet 2001, l'avortement n'est plus considéré comme un crime et les mineures peuvent y avoir recours sans autorisation parentale. Si sur le papier, la loi peut sembler acceptable, (on n'oubliera pas pour autant que 5000 femmes hors délais doivent partir avorter à l'étranger), dans la pratique, c'est bien plus compliqué, et pratiquer une IVG relève du parcours de la combattante, tant les pesanteurs administratives et les pressions des associations traditionalistes sont nombreuses. Prochoix livre donc un mode d'emploi synthétique de l'avortement : où aller, qui contacter, quelles démarches, etc. Ce dossier ne serait complet sans le stupéfiant panorama des opposants au droit de choisir en France, en Europe, et à l'échelle mondiale (c'est une des grandes croisades de Bush). On retiendra que 20 millions de femmes subissent chaque année des avortements à haut risque, et que 80000, souvent issues du continent africain, en meurent ! Contre les grenouilles de bénitiers qui nous empêchent de jouir de la liberté de notre corps, pas de détails ! Disponible pour 4 euros pc à notre adresse. Ou sur le site *www.prochoix.org*.



***No Govenement #50*, janvier 2005, 26 pages, 2 euros.**

Nouvel opus du bon fanzine de Reims, le cinquantième... Intelligente interview de Matthias, des Washington Dead Cats, qui revient sur le passé et le présent du groupe. Petite présentation des Skuds de Rennes, dont on sait qu'ils vont bientôt rentrer en studio, à suivre. Interview du groupe Attentat Sonore, de Limoges. Bof ! Ce groupe se dit fier d'avoir joué en première partie de Conflict aux Tanneries, mais crache dans le même temps à la gueule des militants. Enfin, une place est laissée à Christophe, l'animateur du label Dirty Punk Records. Dans ce numéro, on lira également le récit d'un long entretien avec un certain Julien T, ancien animateur des Red Warriors et présentement batteur de la Brigada Flores Magon. *No Gov* est un journal de qualité, passer à côté serait une erreur. On recommande. 3 euros pc auprès d'Adrénaline Records, BP 2176, 51081 Reims cedex.



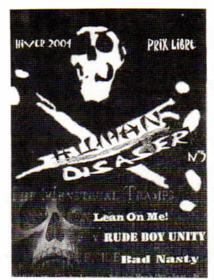
***Skinheads Red&Black #2*, 48 pages A4, octobre 2004.**

Si le titre a le mérite d'être clair, le sous-titre l'est encore plus : « strictly antifascists ». Il s'agit du deuxième numéro de l'ambitieux fanzine édité par les camarades du RASH Berlin, et imprimé à hauteur de 800 exemplaires. Sincèrement, il s'agit d'un must dans le genre, et il va leur être difficile de faire mieux au prochain coup ! Interviews de Cable Street Beat Berlin, orga qui organise des concerts antifa, d'Attila qui évoque son groupe Barnstormer, des No Respect (qu'on ne désespère pas de faire jouer un jour à Paris), scènes-report du festival Barricata de juin 2004, de la tournée européenne des québécois de Jeunesse Apatride, du Mondial antiraciste. Vous ajouterez des brèves politiques, du soutien aux prisonniers, de l'histoire sociale, des chroniques de disques et de fanzines, et on se retrouve avec un cocktail détonnant qui fait plaisir à feuilleter et qui nous ferait presque oublier que c'est rédigé en allemand. Long life to *Skinheads Red & Black* and big fuck to fascist and apolitical pigs ! Dispo auprès du RASH Berlin : *rash_bbrb@yahoo.de*.



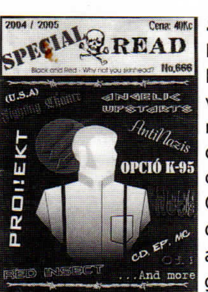
***Kangourou zine #23*, janvier 2005, 32 pages A4, 2,5 euros pc.**

Kangourou lâche l'affaire et c'est bien dommage, ce numéro du zine de Lempdes est donc le dernier. Comme d'hab, on a droit à pas mal de chroniques de skeuds et à quelques bonnes interviews des Ejectés, des Ratwaster, de Hippy Fuck (!) et surtout de Dirty Floi, un trio marseillais qu'on espère bien voir un de ces jours dans nos contrées du nord. Sinon, c'est peu dire que voir de la pub pour les Troubadours du Chaos qui distribuaient Légion 88 il y a encore deux ans, ou pour Bords de Seine qui a sorti l'album raciste *RAC* d'Oeil pour Œil, nous semble fâcheux. Contact : Brule Pascal, HLM Gandaillat, bat 3, 63370 Lempdes. E-mail : *brule.pascal@free.fr*.



***Human disaster #5*, hiver 2004, 32 pages A5, 2 euros pc.**

Longue entrevue avec les p'tits gars de Bad Nasty, chroniques en vrac, questions très politiques à Greg, du label et fanzine *Lean on Me*, présentation du collectif Rude Boys & Girls Unity... Le tout nous donne un fanzine peu épais mais qui tient vraiment la route. A commander auprès de Philippe Morey, 29 rue des Ormes, 38070 St Quentin Fallavier. Ou *humandisaster@wanadoo.fr*.



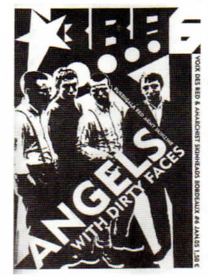
***Skinread*, hiver 2004-2005, 60 pages A5.**

Le retour du fanzine neuski tchèque red and black, la grande nouveauté, c'est que certaines interviews sont traduites en anglais, ce qui est nettement mieux pour nous. Au sommaire, beaucoup de reports de concerts, de chroniques et autres coups de gueule, ainsi que des interviews avec Opcio et les Upstarts, mais c'est en langue tchèque. En fait, deux interviews intéressantes sont en anglais, la première, c'est celle de Red Insect, un groupe local récent, plutôt anar, et celle de Fighting Chance, un groupe ricain Sharp de Baltimore, sorti chez Insurgence. Skinread est un bon fanzine, mais comme son nom l'indique, ça cause essentiellement de skineries, et ignore le reste de la scène keupon, ce qui devient lassant assez rapidement. Contact : *skinread1@atlas.cz*.



***C-Menace #0*, décembre 2004, 48 pages A5, 1,5 euros.**

Une nouvelle revue de contre-culture punk, oi!et hardcore éditée chez nos camarades italiens. *C-Menace*, cela signifie Class Menace, et pour un premier opus, c'est une réussite. Historique du punk italien et de ses rapports avec le marché, interview de Tear me down, scène reports, article sur le sport et ses dérives mercantiles, présentation du RASH International, soutien aux prisonniers, que du bon, j'vous dis. A lire ou à tenter de déchiffrer car c'est rédigé en italien, en s'écoutant le dernier Banda Bassotti. Soutenez les militants italiens, ils en ont grand besoin ! Et pour ne pas vous retrouver dans la même conjoncture, écrasez le fascisme partout où il se présente ! Contact : *c-menace@fastwebnet.it*.



***BRA #6*, mars 2005, 64 pages A5, 2, 5 euros pc.**

Faut vraiment qu'on les aime, nos camarades du RASH Bordeaux pour gratter in extremis, juste avant de remettre le fanzine à notre imprimeur, cette petite chronique des familles. Faut dire aussi que si l'objet ne nous avait pas trop plu, on ne se serait pas donné cette peine, mais rentrant hier soir d'un concert au Cicp, j'ai passé la moitié de ma nuit à le lire, donc je vous en conte les grandes lignes. En premier lieu, ce qui saute aux yeux, c'est l'abandon de la sacro sainte couvrante rouge au profit d'un beau dessin signé Nono (fumier, t'as rien envoyé à *Barricata*, t'es en grève ?), puis l'épaisseur. Le zine grossit et gagne en diffusion, classique. Au sommaire, parmi les interviews qui m'ont marqué, il y a d'abord celle de Vince, de l'émission de radio *Spy Market*. Beaucoup de vécu, pas mal d'anecdotes, une forte connaissance de sa scène, et des désaccords avec le RASH présentés sincèrement, en font un passage obligé du fanzine. J'ai également apprécié les interviews des agenais d'Overdose TV (si un de ces 4, vous voulez jouer à Paname, passez un coup de fil, les gars !), celle du tatoueur David, ou le compte-rendu de l'édition 2004 de l'Antifest. Côté politique, j'applaudis des deux mains la remarquable biographie de Victor Serge et certaines chroniques de bouquins, notamment *Meurtres au maquis*. *Burdigala Red Army* devient un grand fanzine, on lui souhaite une longue vie ! Contact : Phaco Records (BRA), BP 89, 33037 Bordeaux cedex. E-mail : *BRA_JG33@hotmail.com*



BARRICATA FESTIVAL'05

PARIS 3 & 4 JUIN

STRICTLY ANTIFASCIST

VENDREDI:

JET SEX

YA BASTA

BRIGADA FLORES MAGON

BLOOD OR WHISKEY

LOS FASTIDIOS

SAMEDI:

GUARAPITA

BRIXTON CATS

STAGE BOTTLES

INNER TERRESTRIALS

THE OPPRESSED

La Maroquinerie, 23, rue Boyer, 75020 Paris.
Métro Ménilmontant. PAF: 10 euros/soir.
Infos: barricatafest@contre.propagande.org

RASH PARIS